

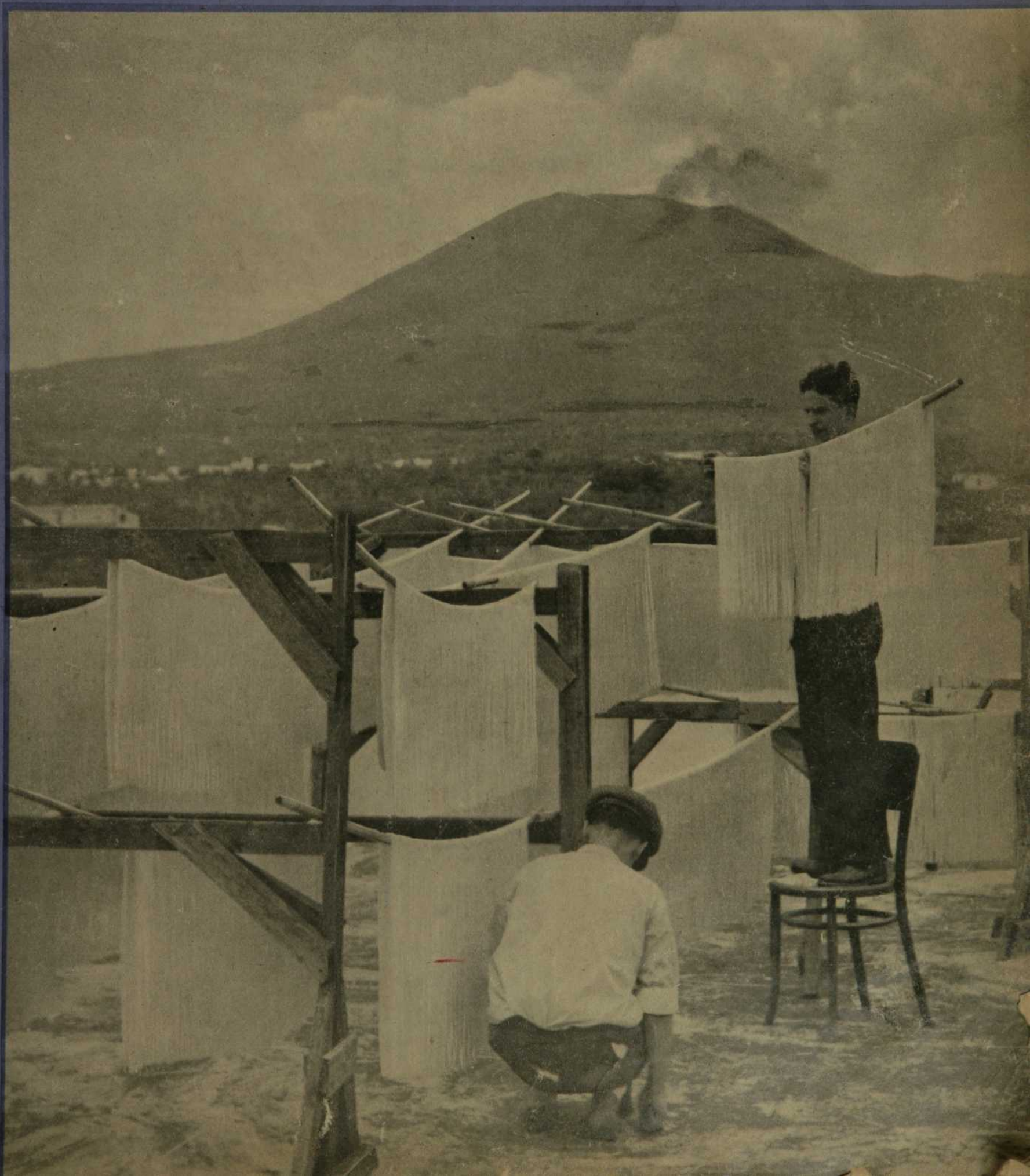
49e année, No 9

31 juillet 1937

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



uchage
du
paghetti
(Voir article
page 4)

Photo PIX



24 ROMANS D'AMOUR pour \$2.00

En profitant de notre tarif d'abonnement spécial
et en vous abonnant pour

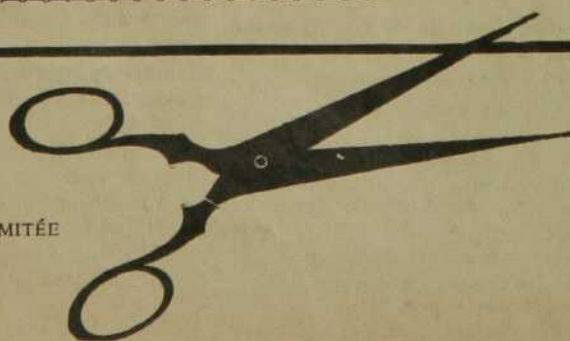
DEUX ANS à

La Revue Populaire

AU COUT EXCEPTIONNEL DE
DEUX DOLLARS

vous faites un marché des plus avantageux, à tous
égards. \$2.00 – c'est bien peu pour 24 romans
d'amour, la plupart inédits et tous intéressants,
ainsi que pour une multitude d'articles illustrés
et signés des plus beaux noms de la littérature
canadienne-française.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.



COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE, (pour le Canada seulement)
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Messieurs : — Ci-joint veuillez trouver la somme de DEUX dollars pour
un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

LA COQUE

CARNET EDITORIAL

UNE coque, c'est bien des choses, il y en a de beaucoup d'espèces. Celle de l'œuf et celle du bateau, celle de certains fruits comme les amandes ou les noix, et celles que nos suaves contemporaines font avec un ruban pour ajouter à leur charme ou à leur originalité.

C'est aussi le nom de la bucarde, laquelle est d'ailleurs un coquillage; on retrouve ce mot en télégraphie, en joaillerie et même en cuisine avec les œufs à la coque; dans la majeure partie des cas, pour ne pas dire la totalité, cela signifie une enveloppe ou un revêtement; il me semble donc tout naturel d'appliquer également ce terme au vêtement.

Par définition, la coque est un contenant en même temps qu'un masque; les murs et le toit d'une maison sont une coque, et le fard que la jolie petite Beauminoise se met sur le visage en est une autre. La coque est donc l'expression de l'apparence extérieure; c'est une simple question de surface et, comme la surface est à peu près tout dans la vie des hommes — et des femmes aussi, mais oui — la coque occupe le premier rang parmi les choses qu'on voit, qu'on apprécie ou déprécie et qui vous fichent dans les états les plus profonds de la perplexité quand on ne sait pas au juste de quoi elle est faite ni surtout ce qu'elle recouvre.

La coque, c'est la pelure du monsieur bien habillé, tiré à quatre épingles et qui donne tout de suite confiance parce qu'il se présente bien. On est tout disposé à lui reconnaître des qualités et même au besoin des vertus; s'il parle on l'écoute avec déférence et s'il dit une bêtise, cela passe pour de l'esprit.

C'est peut-être un âne ou même une fripouille mais il n'en a pas l'air, sa coque est reluisante et cela lui servira de passe-port pour bien des endroits où n'aurait pas accès un homme honnête mais mal vêtu.

Un pauvre bougre en guenilles qui vole une bouteille de lait parce qu'il crève de faim tombe du coup à trente-six degrés au-dessous de zéro dans l'estime de ses contemporains; on le traite avec la dernière des rigueurs en lui faisant enlever, par le chien de la maison, un morceau de son pantalon qui n'est déjà fait que de trous cousus ensemble; c'est son aspect miteux qui lui vaut ça; hors de la belle coque, point de salut.

Si c'est un débrouillard à qui les scrupules ne causent pas d'insomnies, la leçon lui sera profitable. Quand il aura trouvé le moyen de se faire une coque de premier choix, c'est-à-dire d'être habillé comme une gravure de modes et qu'il sera rasé à rendre jaloux une coquille d'œuf, il se collera un super-havane dans le bec, un monocle dans l'œil et beaucoup de toupet dans la caboche; ensuite il ira vendre à tous les gogos des actions de mines de saindoux et de pépinières de saucisson. Il aura eu le temps de faire fortune avant d'être arrêté, ce qui lui vaudra les égards dus aux financiers malchanceux. On lui donnera de grands coups de chapeau parce qu'il aura empoché de gros billets de banque et tout sera pour le mieux dans ce qui n'est pas le meilleur des mondes, parce que la belle coque aura produit son grand effet.

Tous ceux qui me lisent peuvent appliquer ces réflexions à certaines gens qu'ils ont connus, sinon personnellement, du moins de réputation.

La coque est la grande, pour ne pas dire la seule fabricante de réputations et la plus implacable dispensatrice de sentiments bons ou mauvais, c'est-à-dire d'estime ou de mépris. C'est pour ça que l'on commet tant d'erreurs sur la boule terrestre.

Une de ces erreurs, et non la moindre bien qu'elle soit excusable, est celle qu'engendre la beauté. Je ne sais qui a dit un jour que la beauté n'est qu'une simple question d'épiderme, et c'est assez vrai. La régularité des traits n'est certes pas chose négligeable, l'ensemble de la silhouette non plus, mais tout cela n'est en somme qu'un vêtement d'âme,



une coque, et le contenu ne répond pas toujours au contenant.

Une jolie fille cause toujours une impression favorable, c'est un fait que l'on peut constater cent fois par jour, et il suffit de voyager un quart d'heure de tramway pour en être témoin; tel qui ne bougerait pas de son siège pour Cendrillon l'offre à Vénus avec empressement et cette attitude se retrouve à chaque instant dans la vie courante.

Les jolies filles le savent bien et, quand elles sont sages, elles en usent; autrement, elles en abusent.

Disons en passant qu'une jolie fille n'est pas toujours celle qu'on classerait comme telle dans un jury compétent en la matière et surtout consciencieux; nous vivons à une époque de transition où la beauté n'a pas de caractère nettement défini; elle se fabrique en série — comme les autos — d'après une demi-douzaine de modèles de convention que le caprice des femmes a inventés et que la bêtise des hommes a acceptés. Un homme qui sait pertinemment juger de la beauté d'une femme est un être extrêmement rare de nos jours, quelque chose comme le merle blanc; trois quarts et demi et la moitié au moins de l'autre demi-quart sont victimes d'illusions et de conventions.

Voici par exemple une fille mieux que jolie, réellement belle; on ne la regarde pas, ou si peu. Pourquoi? elle a l'air modeste, elle est vêtue simplement et ne cherche pas à attirer l'attention. Sa voisine, par contre, fixe les regards de tout le monde. Pourquoi encore? elle n'est même pas jolie; elle a un petit nez retroussé dans lequel il doit pleuvoir si elle n'a pas la précaution de prendre un parapluie, seulement il est poudré à l'excès; elle a une bouche à la Joe Brown, mais si bien peinturlurée! elle n'a même pas les pattes bien faites, mais elle les exhibe outrageusement; tout le reste est à l'avenant et les petits vieux à peine sortis de nourrice comme les jeunes de soixante-quinze ans à couenne violacée débordant sur le collet en bavent de convoitise. Les malheureux!...

Hélas! que voulez-vous, c'est la coque! la sempiternelle coque à illusions qui bouleverse ces jeunes et vieux coqs mal d'aplomb sur leurs ergots par usure prématurée ou sénilité qui n'a plus rien de précoce.

Je ne fais le procès de personne, je constate simplement, car il serait assez difficile de dire si c'est la coquetterie féminine ou la bêtise masculine qui a commencé. Et qui continue...

Entre nous, je crois que l'homme, en général, n'a pas le sens exact de la mesure et que, selon une vieille formule fort typique, il est trop porté à prendre des vessies pour des lanternes; un attrait passager retient son attention s'il est original ce qui, le plus souvent, signifie bizarre; d'autre part, la véritable beauté l'intimide comme une chose trop sérieuse tandis qu'un charme douteux mais d'allure plus libre le met tout de suite à son aise.

Au reste la coque, belle ou laide, ne devrait pas avoir tant d'importance; de même qu'il y a des apaches en habit de soirée et des hommes de grand mérite en culottes rapiécées, il y a des âmes bien laides habillées d'un beau visage et d'autres bien belles pour qui la nature n'a, physiquement, pas fait grands frais.

Il est hors de doute que ce sont celles-ci, les deuxième, qui méritent la préférence et devraient l'avoir si le bon sens était un peu plus répandu sur la planète.

Mais la plupart des hommes portent leur attention sur la coque; et il se trouve fréquemment que ce n'est qu'une simple coquille dans laquelle l'aman-
de est gâtée.

V. de Verneuil

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

Membres de L'A. B. C.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Tél: PLateau 9638*

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		ETATS-UNIS ET EUROPE	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a.m. à 5 h. p.m.

Le samedi, 9 a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.



Au Berceau du Savoureux Macaroni

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE
par Louis Roland

Tout le monde connaît ces tubes longs et creux de pâte blanche qu'on appelle en italien « maccheroni » et, en vénitien comme partout ailleurs, « macaroni » ; c'est un mets qui a l'avantage d'être d'une préparation facile et rapide, mais il faut tout de même ce qu'on qualifie de « tour de main » pour qu'il soit digne des fines gueules de gourmets ainsi que de la bonne bedaine des gens qui aiment le confortable de l'estomac.

Le macaroni n'est pas un produit datant de notre époque moderne, la péninsule italienne en faisait ses délices dans les temps anciens, principalement aux environs de Naples qui est aujourd'hui le grand centre de production. Le climat de la région s'y prête, en effet, particulièrement. Depuis une cinquantaine d'années surtout, la fabrication de cette pâte universellement connue y a été industrialisée et son commerce, très actif, s'étend non seulement à toute l'Italie mais aussi aux marchés étrangers, à tel point que c'est aujourd'hui une des branches principales de l'activité nationale italienne.

Disons toutefois en passant, qu'au cours de l'année 1935, le Canada, pour la première fois, a dépassé l'Italie comme fournisseur principal de macaroni sur le marché anglais ; il en a fourni 33,947 quintaux et l'Italie 30,767 quintaux. Voilà une supériorité de production qui ne manquera certainement pas d'étonner bien des personnes.

Le séchage et la dégustation d'un succulent macaroni.

Photos PIX

Fabriquer du bon macaroni n'est pas une besogne aussi simple que de le manger, il faut bien des choses, en premier lieu de l'excellent blé pour la préparation de la semoule qui est à la base du produit. Une partie est récoltée sur le sol italien, le complément provient principalement de la Russie, des États-Unis et du Canada.

L'ensemble de la production se totalise annuellement par un million de tonnes en nombre rond, dont le cinquième provient de la seule province de Naples classée au premier rang comme productrice. Il reste bien quatre cinquièmes à fournir mais ils se partagent entre une douzaine de centres de production, sans compter de multiples petites installations particulières de plus ou moins grande importance.

Les fabriques du savoureux produit peuvent s'échelonner ainsi, par ordre d'importance : en premier la Campania comprenant Naples, Torre Annunziata et Gragnano ; ensuite vient la Sicile avec Palerme, Catane, Messine et Trapani ; en troisième lieu la Lombardie avec Milan et Brescia, puis la Ligurie avec Gênes, la Toscane avec Florence, Leghorn, Pistoia et Lucca ; la Vénétie avec Venise et Trieste, l'Emilie avec Parme, et enfin Rome.

Quelle longueur de macaroni tout cela représente ! Il y aurait certainement de quoi en faire une ceinture à la terre.

Dans le million de tonnes précité, il faut en compter sept cent mille faites à l'aide de semoule pure mais ordinaire pour la consommation usuelle ; les trois cent mille autres comprennent des variétés de macaroni pour donner satisfaction à tous les goûts et à tous les estomacs.

Il y a d'abord la « paste all'uovo » ou pâte aux œufs, d'importance toute spéciale et qui a demandé bien des expériences minutieuses avant d'arriver au degré de consistance voulu ainsi qu'aux procédés convenables de séchage.

Ces pâtes sont obtenues en mélangeant à la semoule des œufs frais ou très bien conservés, dans la

proportion de cinq cents œufs pour deux cents livres de semoule. Parfois on emploie de la poudre d'œufs ainsi qu'une certaine quantité de lait condensé.

Il se fait également des macaronis de pure semoule avec addition d'épinards, de tomates, de champignons ou autres ingrédients spéciaux à certains régimes. Dans cette catégorie, citons le macaroni glutiné, c'est-à-dire comprenant une proportion donnée de gluten. Ce gluten, qui doit être de premier choix, est extrait préférablement de blés russes et canadiens ; celui du Taganrog dans le premier cas, et celui du Manitoba dans le deuxième.

D'autres pâtes spéciales sont maltées ou gélatinées, il y en a qui contiennent des phosphates ou de faite de celles qui contiennent de la viande ou des légumes. Ces pâtes sont roulées très minces puis découpées en cercles ou en croissants ; on les connaît, dans le commerce, sous les noms de tortellini, capelletti, agnolotti et ravioli. Ce sont surtout des spécialités de Bologne et de Rome.

Ces pâtes comestibles ont différentes formes une fois manufacturées et elles peuvent être classées en deux groupes : les unes sont entièrement préparées à la machine et les autres, dégrossies à la machine, sont ensuite terminées à la main.

Ces dernières forment une spécialité très estimée comprenant surtout la « paste di sfoglia » découpée de mille manières, en rubans, en rondelles, en forme de papillons ou de coquilles ; elles sont faites avec ou sans œufs et se nomment « fusille » ou encore « grattini » et jusqu'à « capellini d'angelo » ou cheveux d'ange.

La préparation du macaroni ou des autres pâtes du même genre est, on le voit, chose assez compliquée en raison des variétés, mais la fabrication ne se borne pas là ; il est encore un point d'une extrême importance et qui est le séchage dont dépendent à la fois la saveur et la conservation. S'il est trop lent ou trop hâtif, la qualité en est gravement

affectée et c'est le risque de la mēvente. On comprend, dans ces conditions, que des soins minutieux sont apportés à cette dernière partie de la fabrication.

A Naples, c'est la nature elle-même qui s'en charge : le climat est idéal et le séchage en plein air donne d'excellents résultats ; toutefois, il faut pouvoir compter avec les intempéries possibles et s'organiser en conséquence afin de ne pas interrompre ou gêner la production.

C'est dans ce but qu'ont été imaginés et construits des séchoirs de divers genres. Généralement il y est fait emploi d'appareils thermo-mécaniques qui, avec l'aide d'éventails électriques et de régulateurs, mènent l'opération à bonne fin.

Il va de soi que le séchage à air libre, tout en étant le moins dispendieux de tous, est le meilleur dans les endroits favorisés par une température constante.

Quand les pâtes ont subi ces diverses opérations, elles sont prêtes pour le commerce, et il n'y a plus qu'à en faire l'emballage. Celui-ci est lui-même une spécialité.

Les besoins commerciaux ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'autrefois et, surtout, le public est devenu plus difficile à contenter ; ses goûts se sont affinés, modernisés et une marchandise, si bonne soit-elle, qui ne serait pas bien présentée pour la vente aurait tous les risques d'être dédaignée et de s'en voir préférer une autre, de moindre valeur peut-être mais ayant plus de chic dans la présentation.

D'autre part, il faut compter avec les exigences du commerce extérieur et ce qui doit aller à l'autre bout du monde réclame certainement un emballage plus résistant et plus soigné que ce qui se vendra directement chez le marchand au sortir de la fabrique. Le contenant doit être digne du contenu.

La ménagère qui achète un paquet de macaroni ou de quelque autre (Lire la suite page 39)



La ville de Naples située au centre de la fabrication des macaronis de diverses espèces.

Photo C.P.R.



PRÈS DE SA MAIN DROITE... UN REVOLVER

La Danse Révélatrice

Nouvelle par
Roger-Francis Didelot

Illustrations de **HECTOR BRAULT**

MARCEL GRISONOY se renversa dans son fauteuil ; machinalement son regard suivait au plafond une craquelure du plâtre qui zigzagait de la porte à la fenêtre ; par la baie, dont les vitres sales filtraient le jour finissant, entraient une flèche dorée de soleil dans quoi dansaient des atomes de poussière, ainsi de minuscules ballerines dans le faisceau d'un projecteur. Grisonoy, immobile, était loin du cadre familial ; il évoquait l'enquête ; au travers des ternes rapports de police, il s'efforçait de lui redonner sa couleur, de recréer son climat.

C'était la concierge qui donnait l'alarme. Le matin elle se rendait chez son locataire afin de lui apporter son courrier. Rien ne répondait au heurt de son index contre la porte.

« Sans doute qu'il dort encore », pensa-t-elle.

Mais, vers deux heures, l'inquiétude était née. Le commissaire, avisé, envoyait à tout hasard un inspecteur. Bien que personne ne crût alors profondément à un drame, un serrurier fut requis. La clé n'était pas engagée dans la serrure ; le pêne automatique seul était retombé dans le cramponnet. Et la porte fut aisément ouverte. Vestibule franchi, dans l'atelier du peintre Maxime Vigie on découvrait le cadavre de ce dernier : un garçon d'une trentaine d'années, non dépourvu de talent et dont le nom commençait d'être prisé par les amateurs.

Le corps était étendu au milieu de la pièce, la joue droite reposant sur le sol, les bras étendus ; on eût pu croire que le malheureux dormait n'était une large flaque de sang sous la tête. A la temps, une blessure béante ; les chairs portaient les traces d'un coup de feu tiré à bout portant. Près de la main droite, à peu de distance des doigts qui s'étaient détendus, un revolver ; une cartouche avait été tirée. En tombant, Vigie avait entraîné un chevalet sur quoi reposait un tableau et, sur le sol, non loin de sa main gauche, se trouvait un pinceau qui avait dû lui servir peu de temps auparavant. Aucune trace de vol. L'inspecteur estima, et le commissaire de-

vait partager cette opinion, que l'on était en présence d'un suicide caractérisé.

La concierge fut longuement questionnée. L'enquête, dans le quartier, fut menée rondement. Les amis du jeune homme, questionnés, s'étonnèrent de sa mort que rien ne laissait prévoir ; peut-être avait-il néanmoins des soucis que l'on ignorait.

L'Identité Judiciaire fournit son écot ; les empreintes relevées sur le revolver coïncidaient avec celles du mort. L'autopsie était également concluante. Le commissaire poursuivait son enquête pendant quelques jours, mais, pour lui, l'affaire était déjà classée : suicide. L'opinion n'avait prêté qu'une fugitive attention à ce banal fait divers ; au bout d'un mois le dossier allait être clôturé.

A ce moment l'affaire rebondit. Jusqu'alors les parents de Vigie — il laissait des cousins à un degré éloigné — n'avaient guère paru se soucier de sa mort. D'où une certaine surprise lorsqu'un avocat célèbre, spécialisé dans les affaires criminelles, se constitua partie civile en leur nom. On reprit le dossier dont on chargeait Grisonoy. Des instructions confidentielles invitaient l'inspecteur à agir de façon à régler l'affaire rapidement ; une courte information, conduite dans l'entourage des plaignants révélait chez eux le désir d'accroître, par une habile publicité, la valeur des toiles laissées par Vigie.

— Je ne suis pas un *publicity-man*, grognait le juge commis. Finissez-en au plus tôt, Grisonoy.

Le revolver

Le soleil avait disparu ; dans la pièce l'obscurité gagnait surnoisement ; partie des angles, elle fai-

sait lentement masse. Mais, brutale, l'électricité rejetait la nuit au dehors.

« L'enquête est sans défaut, songeait Grisonoy ; plus rien à tenter, plus rien à dire. Que faire dans ces conditions ? Reprendre la piste débroussaillée, arracher les dernières mauvaises herbes et retourner le dossier au juge pour classement. »

L'inspecteur repoussait les dernières coupures de journaux qu'il avait recueillies ; les héritiers menaient hardiment leur campagne ; Vigie était sacré génie. Machinalement, Grisonoy compulsait des documents ; il agissait sans goût, comparait des agrandissements, les empreintes relevées sur le revolver et celles du mort. Aucun doute possible : Vigie avait tenu l'arme : lui et non un autre... lui et non un autre...

Grisonoy marmottait les cinq mots sans y prendre garde ; il examinait maintenant la photographie du revolver prise par l'Identité. Sur le flasque gauche, très nettes, les empreintes du pouce et des trois derniers doigts de la main droite ; sur la gâchette, la trainée laissée par l'index.

Les lèvres entr'ouvertes, la langue contre les dents, Grisonoy se prit à siffloter.

« Lui et non un autre », pensait-il.

Cinq doigts, cinq empreintes ; il fallait admettre que l'arme était prête au moment du suicide, soit dans une poche, soit dans un tiroir, soit encore sur une table, chargée, armée, le cran d'arrêt dégagé... Si Vigie avait dû l'armer, on eût, en effet, trouvé trace des doigts de la main gauche s'appuyant sur le canon pour manœuvrer la culasse ; de même s'il lui avait fallu repousser le cran d'arrêt, on eût relevé le frottement du doigt, si léger fût-il. « Lorsqu'on veut se tuer, on ne manipule pas un revolver avec une pince à sucre ! » grommela Grisonoy.

De nouveau, il s'emparait des agrandissements des empreintes. Sur le rebord de la table, il pianotait une marche qui semblait scander le rythme de sa pensée, allant plus vite d'instant en instant. Il éleva la main, fit remuer ses doigts, empoigna un

livre sur le bureau, vérifia la position du pouce. La conclusion s'imposait : l'empreinte du pouce de Vigie sur le revolver était trop nette ; normalement le doigt eût dû porter sur l'arme avec une certaine obliquité et non pleinement sur sa face interne.

Alors ?... Où l'on avait vu jusqu'ici mort banale, devait-on envisager l'intervention d'une main étrangère ? Y aurait-il eu mise en scène afin d'obtenir la qualification de suicide ? Un crime ? Grisonoy évoquait l'assassin qui, après avoir tué froidement, disposait les choses de manière à aiguiller la justice sur une fausse piste : l'arme essuyée avec soin, les doigts de la victime appuyés aux points que, régulièrement, ils auraient touchés si Vigie avait tenu le revolver ; l'inconnu s'enfuyant après avoir tiré la porte derrière soi...

De long en large, l'inspecteur parcourait son cabinet à grands pas. Tout ce qui avait été dit, fait jusqu'à présent devait être examiné derechef, revu, corrigé peut-être. Les enquêteurs du début avaient pensé suicide. Ainsi leur optique avait été faussée par une sorte de psychose ; l'hypothèse du crime ne s'était jamais posée pour eux et l'information n'avait pas eu le caractère d'objectivité indispensable. Grisonoy ne reconnaissait-il pas lui-même qu'il avait lu le dossier avec l'idée profondément ancrée en soi du suicide ?

Le médecin-légiste avait fixé la date de la mort à la veille de la découverte du cadavre, entre deux et quatre heures après-midi. Mais impossible de déterminer l'instant exact perçu de détonation. Cela s'expliquait si l'on tenait compte de la topographie des lieux. En façade, sur la rue, un immeuble vétuste ; sous la voûte, la loge de la concierge. Puis une sorte de cul-de-sac bordé de maisonnettes plus ou moins grandes et dont un atelier constituait la pièce principale. Vigie habitait la dernière. Des jardinets, des arbustes, quelques arbres même, rien d'étonnant, dans cet isolement relatif, qu'un visiteur et la détonation fussent passés inaperçus.

Et puis, Grisonoy pensait au « climat » de l'atelier : que signifiait cette atmosphère studieuse chez un garçon songeant à se tuer ? Au moment de sa mort, à n'en pas douter, Vigie se livrait à son art ; sa blouse maculée, ses mains tachées, ce pinceau encore gras, ce tableau frais, tout indiquait le travail. L'inspecteur avait saisi une photographie qui fixait l'état des lieux à l'entrée des premiers enquêteurs. Comment n'avoir pas été frappé de cette étrangeté ? Vigie aurait quitté sa besogne, empoigné son revolver, et, face au tableau qu'il peignait, se serait tiré une balle dans la tête !... Les rapports de police, les témoins, tout concourait à donner du mort le portrait d'un garçon équilibré. « Quoique artiste, il était parfaitement sain d'esprit », écrivait avec naïveté le jeune inspecteur qui avait mené l'enquête.

Refermant le dossier, Grisonoy se leva : « Suicide ?... Meurtre ?... Assassinat ? » murmura-t-il, la troisième hypothèse acquiert de la force... Bah ! ne nous excitons pas : demain, il fera jour. »

Chez Vigie

A l'angle de la rue d'Alésia, Grisonoy quitte l'autobus ; l'air plus léger, le ciel bleu, les arbres couverts de feuilles d'un vert jaune et tendre, une de ces matinées de printemps si douces à Paris. Il ferait bon flâner. Mais l'enquête !... Grisonoy se secoue comme un barbet, gagne la demeure du peintre. Au cours de la nuit, la cristallisation, amorcée la veille, est devenue plus dense.

Le porche sur la rue tranquille ; en face, la mercière dont la concierge sollicite les avis lors de la découverte du cadavre ; la voûte haute d'où tombe une ampoule grise ; enfin, voici la mère Ignace, surgissant de sa loge comme un diable de sa boîte.

— Police judiciaire.

Et la matrone, animosité coupée court, yeux effarés dans le visage grenu et rubescent, de saluer, de s'enquérir des désirs de « M. l'inspecteur ».

— Conduisez-moi chez Maxime Vigie. J'ai un mandat.

A la suite de la concierge, Grisonoy s'engage dans la cour ; une allée pavée de gros moellons qui font le dos rond sous les pieds ; des jardinets ; les lourdes grappes mauves ou blanches des lilas ; des touffes de giroflées couleur de rouille ou la boule verte et frisée d'un pied de persil ; des maisonnettes dont les hauts vitrages indiquent la profession des habitants. La demeure de Vigie, enfin.

La mère Ignace a essayé d'amorcer la conversation : Grisonoy répond par hochements de tête. En ce moment, il cherche l'ambiance du drame ; plus tard, il en étudiera les acteurs. La porte, dont le chambranle conserve trace des scellés ; la concierge introduit la clé dans la serrure, s'efface avec un sou-

rire engageant ; un geste sans réplique de l'inspecteur ; elle s'éloigne en haussant les épaules.

Un petit vestibule carré, puis l'atelier ; l'odeur fade des pièces qui n'ont pas été aérées depuis quelque temps. Première impression : des tableaux, des tableaux ; les murs en sont revêtus ; ébauches, aquarelles, peintures, plus une place à découvert ; des cartons trop remplis dont le dos craque ; des boîtes pleines de tubes écrasés, des palettes ; dans un angle, une tenture masque une alcôve, divan bas, armoire ; une porte mène à la cuisine qui devait servir de cabinet de toilette.

Grisonoy, assis au centre de l'atelier, tâche de recréer le moment de la découverte du cadavre ; dans son esprit, les photographies de l'Identité forment une base de comparaison. Et voici, sur le plancher, à demi effacé, le trait de craie qui délimita l'emplacement du corps. Sur le tapis élimé cette marque brunâtre, la flaque de sang. Donc, Vigie était allongé ainsi. Devant lui, un chevalet... celui-ci. A droite le revolver, à gauche le pinceau. Un tableau sur le chevalet ; lequel ? Grisonoy examine les toiles posées contre le mur ; voici ; il reconnaît le mouvement des danseurs, le paysage qui sort de fond ; dans le bas du tableau, voici la trainée produite par la main de l'artiste lorsqu'il s'est écroulé. Encore un point auquel il n'avait pas songé : curieux que le revolver n'ait pas touché le tableau, porté des taches de peinture.

Une heure s'écoule. L'inspecteur, sans se lasser, dix fois, vingt fois, a reconstitué pour son instruction personnelle la mort de Vigie. Dix fois, vingt fois, il a entraîné dans une chute volontaire le chevalet et le tableau ; l'expérience est concluante ; l'intégrité mentale de Vigie étant une des données du problème, les positions respectives du corps et

des objets qui l'entouraient démontrent l'in vraisemblance du suicide.

Grisonoy est étendu sur le plancher, coudes repliés, menton reposant sur les mains croisées ; devant lui le chevalet renversé et la toile que peignait Vigie ; dans le coin, à droite, la peinture a été écrasée, les couleurs se sont mêlées ; regrettable ! La toile était fort belle, presque terminée, d'ailleurs ; quelques retouches encore, ce coin de ciel, à gauche, cet empâtement sur le bord supérieur, produit sans doute par une manipulation maladroite, ce personnage dont l'attitude n'est qu'esquissée.

Un long moment, Grisonoy reste en contemplation devant le muet témoin du drame. Puis il le dépose, feuillette des dessins, les études enfermées dans les cartons ; une tête de femme se retrouve fréquemment, souriante, en pleurs, de face, de trois-quarts, curieux visage qui rappelle certains primitifs italiens.

En sifflotant, Grisonoy abandonne le tout et va jusqu'à la porte ; au loin, la concierge, du seuil de sa loge, guette les mouvements du policier. Un signe de la main, elle accourt. Avec peine, il réfrène le besoin de parler qui la tenaille, la fait asseoir dans l'atelier. Elle le considère avec admiration :

— Ah ! on peut dire que vous êtes malin. Vous m'avez mise ici même où ce pauvre jeune homme s'est tué ; comme ça, mes souvenirs seront plus explicites.

Grisonoy n'a garde d'arrêter la verbosité de la commère. Elle croit au suicide ; il ne la trompe pas. Elle s'indigne des articles parus dans les journaux, proteste de la justesse de ses déclarations, et il acquiesce benoîtement. Personne n'a pris au sérieux les réclamation des héritiers ; on sait que « Madame Ignace » ne peut
(Lire la suite page 38)

IL ÉTAIT ENTRÉ DANS LEUR INTIMITÉ



LES DÉBUTS D'UNE DIVA

De gauche à droite : Entourée d'admirateurs, Grace Moore se prête complaisamment aux demandes d'autographes. — C'est l'heure du thé aux studios Columbia. Miss Moore est ici en compagnie de Cary Grant, Harry Lachman et Robert Riskin. — "La maison du rêve"... voici comment Grace Moore nomme sa nouvelle demeure de Brentwood. — Dans son dernier film : "When You're In Love", Grace Moore apparaît plus jolie et plus en voix que jamais. — Voici un coin de la chambre à coucher de Grace Moore à sa villa de Cannes, France.



Comment Grace Moore surmonta les premiers obstacles de sa carrière.
— Une grande actrice qui chante tout d'abord pour gagner son pain.

Par

Louise GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

AVEZ-VOUS remarqué que presque tous les artistes de marque ont eu tout d'abord mille difficultés à surmonter avant que de percer au firmament de l'art ?

Grace Moore écoute cette réflexion que je lui fais, et elle accompagne sa réponse du sourire charmeur que vous connaissez tous et qui n'a pas peu contribué à son succès dans la vie.

— Que voulez-vous, l'on n'a rien sans peine. Et sans les misères que j'ai dû subir, qui sait si j'eusse voulu tant travailler et récolter tous ces lauriers qui ornent ma vie.

« Lorsque je vis les difficultés surgir de partout, cela aiguïsa mon énergie latente. Je me découvris une nature faite pour la lutte et je voulus réussir.

— Racontez-moi comment tout cela s'est passé...

— Vous voulez que je commence depuis le début ?

— Certainement, depuis vos premières pensées d'ambition, si vous le voulez bien. La vie des grands artistes intéresse les lecteurs de chez nous ; elle contient parfois de merveilleuses leçons de courage.

Et la grande prima donna, dans sa loge magnifique des studios Columbia, consent à m'ouvrir le livre incomparable de sa vie.

Celle que l'on a appelée « la femme la plus charmante d'Hollywood », « la reine du film », la délicieuse pensionnaire du Metropolitan Opera, aux cheveux d'or et aux yeux bleus, la joyeuse sportive, la parfaite cuisinière, l'heureuse femme, l'incomparable hôtesse, la chanteuse favorite des rois et des reines, en un mot l'idole des auditoires, car elle est en réalité tout cela, revêcut pour moi, en quelques phrases, toute sa vie.

Miss Moore possède une nature enthousiaste ; elle n'entreprend rien à moitié. Elle apporte de l'ardeur à tout ce qu'elle accomplit. Née dans l'état du Tennessee, dans une petite ville des montagnes, elle est la fille aînée d'une famille de cinq enfants. Son père était un banquier possédant une douzaine de filatures.

Grace voulut d'abord devenir missionnaire de Chine, fascinée par les sermons de missionnaires visitant sa petite ville. Très pieuse, elle passa son adolescence à travailler pour son temple, enseigna plus tard une classe du dimanche, chanta comme un ange à toutes les réunions de son église. Elle a conservé son esprit religieux.

Un jour, à Nashville, où l'écolière fréquentait une école exclusive, elle entendit chanter Mary Garden. Ce fut l'éclair de la vocation de Grace Moore : elle deviendrait chanteuse, grande artiste comme celle qu'elle venait d'admirer. Elle obtint de ses parents de prendre des leçons de chant. Après avoir entendu chanter Geraldine Farrar, elle ne rêva plus que de devenir, elle aussi, étoile d'opéra.

Mais ses parents ne l'entendirent pas ainsi et désapprouvèrent ses ambitions. C'est alors que Grace, bien décidée, s'enfuit de l'école et se rendit, avec une amie, à New-York. Elle y vécut pauvrement, chantant dans un restaurant, afin de gagner ses repas. Mais la misère ne l'effrayait pas, et elle refusa de suivre son père qui vint pour la ramener chez lui.

C'est alors que la future diva connut la grande épreuve de sa vie. Elle commençait à se créer des relations, et de solides affections lui rendaient l'existence agréable, en attendant la réalisation de son grand rêve. Un jour elle s'aperçut que sa voix devenait rude, sa gorge perdit de son élasticité, et finalement elle comprit douloureusement qu'elle ne pouvait plus chanter. Des amis l'envoyèrent consulter un spécialiste qui, sans lui promettre, le retour parfait de ses cordes vocales, lui ordonna la solitude complète, le repos entier pendant six mois.

Grace, accompagnée d'une ménagère, s'en fut chercher le repos sur une île déserte du Saint-Laurent. Elle y étudia les langues, écrivit des lettres, lut des livres, s'ennuya, car elle aimait la vie enjouée. Puis elle se résigna... Six mois après, la voix lui était rendue plus riche, plus limpide que jamais !...

Retournée à New-York, elle y fut engagée, y connut, en 1923-24-25, des succès énormes et fort prometteurs. Mais elle n'y fit pas d'opéra. Après deux ans d'études sérieuses à Paris, elle revint à New-York, cette fois munie d'un contrat au Metropolitan Opera. Elle y connut tous les succès imaginables dans *La Bohème*, *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Manon*, *Louise*.

Après un autre stage en Europe, les magnats d'Hollywood la gagnèrent au cinéma, et l'on sait que son succès n'a fait que grandir.

Elle aime surtout les fleurs et les émeraudes. Elle est la personnification de la gaieté. Grace Moore a été plusieurs fois décrétée l'une des plus belles femmes du monde, ce qui intéresse assurément son mari qui est un photographe amateur.

Comme mot de la fin, la charmante diva me dit :

« Chacun possède en soi au moins un don qui peut devenir une merveille pour peu que l'on veuille avec toute sa volonté le cultiver et lui donner toutes les chances de se développer. Mais il y faut apporter beaucoup de volonté et de persévérance.



Grace Moore a la réputation d'être l'une des hôtesse les plus populaires d'Hollywood.
Grace Moore et son mari, Valentin Parera, dans leur nouveau domaine de Brentwood.



ENTRE PIERRETTE ET GERTRUDE, ALAIN AVAIT LONGTEMPS
HESITÉ. ÉCOUTERAIT-IL SON CŒUR OU SA RAISON ?
PIERRETTE SUPPLANTERAIT-ELLE GERTRUDE ?

QUAND L'AMOUR PARLE

PAR cette douce après-midi de mai où les femmes, au long des rues ensoleillées, ont, sous leurs chapeaux printaniers de si charmants visages, Alain Kernovor allait à pas pressés. Depuis sa plus tendre enfance, il ne se connaissait qu'une passion terriblement jalouse et exigeante : l'étude, et, penché sur ces livres, il avait passé en d'arides travaux le plus clair de sa jeunesse.

Lorsqu'à vingt-huit ans, il obtint cette place, de tout repos, de professeur de mathématiques à l'Institut Corbin, on eût pu croire qu'il allait enfin se reposer et jouir un peu de la vie. Erreur. Alain avait besoin, pour être heureux, de peiner sur des

bouquins, de feuilleter des paperasses et de tourmenter son cerveau à résoudre d'étranges problèmes.

Sa sœur, Aurore, une vieille fille dévouée qui était le bon génie de sa demeure de garçon, lui disait parfois, en se levant les bras au ciel :

— Mais enfin, trouves-tu que ce soit une existence pour un homme de ton âge ?...

Il rétorquait paisiblement :

— Qu'est-ce que mon âge a donc à faire là-dans ? Oh ! je sais... tu voudrais me voir perdre mon temps à faire la cour à quelque folle jeune fille.

« Non, je ne me marierai pas... à moins que... »
— A moins que ? demanda vivement Aurore, reprise à l'espoir.

— A moins que je puisse épouser la femme de mon choix... une femme comme il n'en existe guère, sérieuse, pondérée, assez âgée pour ne plus aimer ce que je n'aime pas : les théâtres, les dancings, les toilettes et le flirt... Une femme qui me comprendrait, une savante enfin, avec qui je pourrais raisonner et discuter.

— Oui, je vois ça d'ici... une grande fille maigre et sèche, portant lunettes, parlant latin et ne sachant pas faire cuire un œuf à la coque...

Et Aurore riait, de toute sa face épanouie de demoiselle mûre dont la gourmandise est restée le pèché mignon.

— Ah — ne plaisante pas, lui dit un jour Alain agacé... cette personne à qui je faisais allusion est absolument digne de respect, et je n'entends pas qu'on se moque d'elle.

Mlle Aurore le regarda, ébahie :

— Comment ! Elle existe donc ailleurs que dans ton rêve ? Tu la connais ?...

Une curiosité s'alluma aux prunelles de la vieille fille.

— Par exemple ! et tu ne m'en avais jamais parlé. Qui est-ce ?

— C'est... Gertrude Corbin.

Cette fois, Mlle Aurore faillit tomber de son haut :

— Gertrude Corbin... la fille de ton directeur ?

— Elle-même.

— Ah ça, tu es fou ! Cette femme revêche, dont l'aspect impérieux et doctoral vous glace avant même qu'elle ait ouvert la bouche !...

— Elle est infiniment distinguée...

— Mais elle a au moins six ou sept ans de plus que toi...

— Qu'importe l'âge !... Mlle Corbin est un esprit profond... elle discute philosophie comme toi tu discutes cuisine...

— Voyons, Alain, tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu es amoureux de Gertrude Corbin, qui n'a ni grâce ni charme, qui s'habille mal et ne rit jamais...

— C'est justement pour cela qu'elle me plaît. Si j'épouse quelqu'un, je n'épouserai qu'elle...

— L'aimes-tu réellement ?

— Hé... l'amour ! toujours l'amour ! Est-ce qu'on a besoin de s'encombrer de cette folie qui a été inventée pour troubler les esprits faibles et qui n'existe que dans leur imagination ? Dieu merci, je ne suis pas assez sot pour tomber dans le panneau et croire à toutes ces fadaïses.

« J'admire profondément Mlle Corbin parce qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes, voilà tout... parce qu'elle a une intelligence lucide... une... »

— Oui, ça va ! grommela Mlle Aurore furieuse, tu a toujours été un original et tu continues. Tu as juré de traverser la vie en aveugle, en méprisant toutes nos pauvres joies, tout ce qui fait la douceur de l'existence... Mais, prends garde, Alain, le petit dieu au carquois se vengera ! L'amour prendra sa revanche !

Impatiente, Alain lança :

— Cela te va bien de parler d'amour...

Suffoquée, Aurore le toisa :

— C'est lâche, de parler ainsi, Alain. Tu sais bien que si je suis restée fille, c'est justement parce que... l'amour m'a meurtrie... et que je n'ai pas guéri de sa blessure...

Un tremblement agita sa voix, raque tout à coup.

— C'est parce que je suis restée fille au souvenir du seul homme que j'aie aimé et qui est mort là-bas, dans cette colonie lointaine, que je ne me suis jamais mariée... tu ne l'ignores... pas...

Aurore releva le front. Ses yeux brillaient d'une lueur nouvelle qui la rajeunissait soudain et la rendit presque jolie.

— Eh bien ! quand même, dit-elle, d'un ton passionné, je ne regrette rien... Cet amour qui m'a fait souffrir et m'a endeuillé le cœur pour toujours, son souvenir seul suffit à embaumer toute mon existence. Et crois-moi, Alain, si tu t'obstines à don-tracter ce mariage, qui sera purement un mariage de raison, quand nous arriverons au bout de la côte, moi ayant vieilli seule avec la mémoire de celui que j'ai aimé, et toi aux côtés de la femme que ta tendresse n'aura pas choisie, j'estimerai que mon lot est meilleur que le tien.

Il haussa les épaules indulgemment :

— Ma pauvre Aurore, quelle incorrigible tu fais ! Tu seras donc éternellement sentimentale et absurde-ment romanesque !...

« Va, laisse-moi arranger ma vie à mon gré... je t'assure que c'est la façon la plus sage... »

Elle essuya ses yeux, soupira et dit enfin :

Alors, quels sont tes projets au sujet de cette... de Gertrude Corbin ?...

— Eh bien, voilà, fit Alain assez embarrassé. J'estime, comme toi, que le mariage est le lot de tout homme et il est temps que j'y songe... Il y a longtemps déjà que je voulais parler à Gertrude de... de mon désir de la prendre pour femme. Mais... je n'ai pas osé... je n'osais pas t'en avertir... j'avais peur que cela ne te déplût.

« Pourtant, Mlle Corbin serait pour moi une collaboratrice précieuse... pour mes travaux... Tu sais

qu'en dehors de mes cours, je travaille à cette invention... pour laquelle je désire prendre un brevet. J'ai déjà soumis mes plans à un industriel dont j'attends la réponse car, à vrai dire, mon invention est à peu près au point. Si j'avais de quoi la réaliser, c'est-à-dire les fonds nécessaires pour les premières expériences, j'obtiendrais de sérieux résultats.

« C'est même cet espoir qui me pousse à faire ma demande à Mlle Gertrude... Jusqu'ici, n'est-ce pas, j'aurais eu trop peur qu'elle me considère comme un piètre parti... Je n'ai que mes appointements, en somme, car, je ne compte pas les modiques revenus, trop aléatoires, de notre propriété du Midi... »

— Bah ! fit Aurore, d'un air impertinent, si cette demoiselle est à ce point bourrée de philosophie, les question matérielles doivent avoir peu d'importance à ses yeux.

— Je le pense aussi, déclara le jeune homme, sans percevoir l'ironie de sa sœur... Alors, que dirais-tu si... si j'allais de ce pas...

— Tu es soudainement bien pressé... Enfin, va... va, mon bonhomme !... et amène-moi ce phénix. Je serai là, heureusement, pour vous préparer vos repas et raccommode tes chaussettes... car, absorbés, elle dans sa philosophie et toi dans tes mathématiques, vous risqueriez fort de vous laisser mourir de faim...

C'est pourquoi, ayant téléphoné à Gertrude Corbin pour lui demander une audience, Alain Kernevor marchait à pas pressés par cet après-midi de mai, dorée de soleil, vers ce logis sévère du directeur.

L'institut Corbin occupait tout un coin d'une très vieille rue, quelque part, du côté de Saint-Sulpice. Il y avait, sur sa façade, une mousse lèpreuse. Ses fenêtres étaient grillées comme celles

par

MARCEL IDIERS

♦ ♦ ♦

Illustration de LUCE

d'une prison et ses murs hauts comme ceux d'un couvent.

Mais Alain, qui ne voyait pas la beauté des choses, n'apercevait point non plus leurs laideurs... et c'était vraiment pour lui une bénédiction, car, rien qu'à pénétrer dans le bâtiment sinistre, on se sentait le cœur crispé.

Il trouva Mlle Corbin, assise, à son habitude, dans la bibliothèque de son père, devant un impressionnant étalage de dictionnaires et d'in-folios éparpillés sur sa table.

Mlle Aurore avait fait d'elle un portrait assez exact. Gertrude était grande et sèche, avec un visage agressif que n'adouçissait jamais un sourire. Quant à ses yeux, mon Dieu, on n'apercevait guère leur couleur, attendu qu'ils étaient toujours cachés sous ses paupières tombantes, frangées de cils noirs.

Elle répondait d'un ton distrait aux paroles qu'on lui adressait, paraissait continuellement absorbée par ses pensées intimes et par des réflexions profondes que le profane ne devait point connaître.

A l'entrée d'Alain, elle se leva et l'accueillit sans aller à lui, figée derrière sa table comme un chef derrière son bastion.

— Mon cher amie, vous avez désiré me parler ?

Un peu glacé par la froideur de l'accent, Alain bafouilla :

— Je... j'espère que je ne vous ai pas dérangée, mademoiselle Gertrude, dans une occupation importante ?

— Mes occupations sont toujours importantes, monsieur, laissa-t-elle tomber, de sa voix qui martelait les phrases et les rendait définitives comme un arrêt... Néanmoins, nous avons trop souvent discuté ensemble sur des points de métaphysique ou

de philosophie pour que je n'aie pas su apprécier tout le sérieux de votre caractère... Je suis donc persuadée que le motif qui vous amène ici est assez impérieux... pour que je n'aie pas eu tort d'abandonner le livre dans lequel j'étais plongée.

« Asseyez-vous, monsieur.

Ayant dit, elle s'assit à son tour, et, et les yeux baissés, attendit la communication d'Alain.

Voyant qu'il ne se décidait pas à parler, elle le regarda d'un air étonné :

— Eh bien... monsieur Kernevor ?... je vous écoute.

Alain se lança comme un cheval sur l'obstacle :

— Il est évident, mademoiselle, que j'aurais dû, selon les convenances, m'adresser à... à M. votre père... Mais vous n'êtes point, n'est-ce pas, une femme comme les autres...

Elle sourit, flattée :

— Evidemment... Je suis une savante, moi...

— Et vous avez assez votre libre arbitre pour disposer seule de vous-même... Mademoiselle, je viens vous demander votre main.

Cette étrange façon de la demander en mariage ne parut pas l'émouvoir.

Elle dit seulement :

— Ah ! pourquoi ?

— Mon Dieu, mademoiselle... je pourrais vous dire que je vous aime... que je ne peux me passer de vous... bref, ce que les hommes ont l'habitude de dire en pareil cas... Mais je respecte trop votre haute intelligence pour ne point vous parler un autre langage, celui de la raison.

« Vous et moi sommes des gens trop sensés, qui ne se laissent pas prendre aux fariboles. L'amour, ça n'existe pas... c'est un mot qui amuse les éternels enfants que sont les hommes... Vous êtes bien de mon avis ? »

— Certes...

— Cependant, il est bon de se marier, pour fonder un foyer, s'appuyer sur une affection sûre et ne pas rester seul dans la vie. Eh bien, il me semble, mademoiselle, que notre union serait assez assortie. Nous nous comprenons parfaitement, nous aimons la science, de la même ardeur passionnée... nous ferions un excellent ménage. Qu'en dites-vous ?

Elle resta un instant silencieuse, réfléchissant. Il comprit qu'elle hésitait et ajouta :

— Je dois vous confier, mademoiselle, qu'en dehors de la charge de professeur que j'occupe dans la maison de votre père, je me suis intéressé à certains travaux...

Elle appuya sur lui un regard aigu :

— Ah... lesquels ?...

— Des travaux de mécanique... Oui... j'ai toujours beaucoup aimé la mécanique... et je suis arrivé à mettre au point un moteur électrique dont on m'a laissé espérer qu'il pourrait intéresser un gros industriel, lequel se chargerait de me commander...

« Vous jugez combien votre collaboration intelligente et éclairée pourrait m'être utile si je menais à bien cette affaire... Vos conseils feraient des miracles.

Mlle Gertrude se leva... Elle alla appuyer son front au carreau de la fenêtre qui donnait sur un jardin triste, méditant avant de répondre.

Alain admira la discrétion de son pas feutré qui glissait silencieusement sur le plancher. Ah ! c'était bien la femme qu'il fallait, dans sa maison d'homme d'études !... Elle ne ferait point de bruit, ne bavarderait pas inconsidérément, se montrerait pondérée et réfléchie...

— Ecoutez, monsieur Alain, dit-elle, en revenant vers lui... je ne vous cacherai pas que votre visite me déconcerte. Je n'avais jamais songé au mariage... mais le tableau que vous me faites de la vie conjugale, telle que vous la comprenez, me tente... Je consentirai donc à être votre femme et à partager travaux...

« Seulement...

— Seulement ! fit Alain, anxieux.

— Seulement, il faut me mériter...

— Comment cela ?...

— Eh bien, en me prouvant que vous êtes capable de quelque chose de grand... Cette invention dont vous me parlez, rien ne me prouve qu'elle ait une valeur réelle.

— Mais puisque je vous assure qu'on m'a dit...

— N'insistez pas, monsieur Alain. Nous célébrerons nos fiançailles au lendemain du jour où votre commanditaire aura signé l'achat de votre brevet. Ayez bon courage, faites les démarches nécessaires... Ma main est à ce prix.

Et comme il se levait, un peu pe-
naud, elle ajouta :

— D'ici là, je vous autorise à m'emmenner tous les mercredis prendre le thé, aux grands magasins Meyer et Grunwald, à cinq heures, très exactement.

Il remercia, reconnaissant, et serra énergiquement la main qu'elle lui tendait, d'un geste tout masculin.

Il s'appretait à franchir le seuil de la bibliothèque lorsqu'elle le rappela :

— Monsieur Kernevor ?...

— Mademoiselle ?...

— Dites-moi donc... il me semble que vous m'aviez parlé d'une sœur qui habitait avec vous ?

— Oui, ma sœur aînée... Aurore... je crois vous l'avoir présentée.

— Peut-être... Ah ! je me souviens, fit-elle, dédaigneuse. Oui... une personne qui parle perpétuellement de recettes culinaires et du coût de la vie...

« Il est bien entendu, n'est-ce pas, que Mlle votre sœur, aussitôt après notre mariage, vivra chez elle ?... »

— Mais elle est seule... Je suis son unique parent...

— Aussi ne vous demanderai-je pas de l'abandonner... Loin de moi cette pensée si peu charitable... Non... vous lui ferez une pension honorable... si elle n'a pas de moyens d'existence... Mais comprenez qu'il est impossible qu'une tierce personne s'immisce dans notre ménage...

— Voyons, mademoiselle Gertrude... ma sœur ne nous gênera point. Elle respectera notre tranquillité, nos travaux... Au contraire, elle vous délivrera des mille soucis domestiques...

— Mon cher, ceci est affaire à votre femme de charge. Vous n'avez pas le droit de transformer votre sœur en domestique à tout faire... Et puis, il est raisonnable que chacun vive chez soi.

« Allons, mon ami... au revoir. A mercredi.

Docilement, Alain se laissa pousser vers la porte.

II

ALAIN était rentré chez lui assez perplexe. D'une part, ce mariage lui souriait de plus en plus. La personnalité de Mlle Corbin l'intéressait. Il jugeait que pas une autre femme ne saurait le comprendre comme elle... Il aimait jusqu'à cet esprit de décision, cette volonté un peu autoritaire. Elle saurait lui épargner tout tracas...

D'autre part, ses exigences, à propos du départ d'Aurore, lui semblaient inadmissibles. Il avait une sincère affection pour sa sœur et n'aurait voulu pour rien au monde lui faire de peine.

Il s'était promis de ne pas parler à Aurore des prétentions de Gertrude... Malheureusement, sa sœur elle-même, qui se révéla d'humeur taquine tout à coup, l'exaspéra tellement qu'il finit par lâcher une phrase qui mit le feu aux poudres.

Naturellement, quand Aurore avait vu revenir son frère, le soir de la fameuse demande en mariage, elle n'avait pu retenir sa curiosité débridée.

— Alors ?...

Alain n'avait point fait de difficulté pour lui raconter que Gertrude se fiançait à lui le jour où l'achat du brevet serait signé.

Là-dessus, Aurore s'était écriée, triomphante :

— Eh bien, pour une « philosophe », je la trouve joliment intéressée, ta demoiselle Corbin !...

— Il n'y a pas d'intérêt là dedans.

— Tu ne vois donc pas, grand dadais, qu'elle ne t'estime pas assez riche actuellement. Le jour où elle sera sûre que ton invention peut te rapporter gros, elle ne demandera pas mieux que de s'appeler Mme Kernevor...

« En attendant, elle ne se compromet pas... « Il faut me mériter !... » Mijaurée, va !... »

« Ah ! ce que cela peut être bête, un homme intelligent ! »

— Aurore, je te défends de suspecter les intentions de Mlle Corbin ! Elle se soucie aussi peu de l'argent que moi-même... Seulement, elle attache du prix à ma valeur d'homme et elle veut se rendre compte jusqu'où va cette valeur. C'est d'une nature réfléchie et sérieuse... je ne l'en admire que davantage.

— Pauvre fou ! Elle te conduira loin, ton admiration, va ! Cette femme, avec ses jupes longues et ses discours raisonnés, est plus dangereuse que la plus fêlée coquette.

Au lendemain, l'escarmouche avait repris... et il n'était pas de jour

assez lâche pour ne pas oser me rapporter ses paroles !...

« Mais cela ne se passera pas ainsi. C'est à moi d'exiger maintenant... et j'exige que tu parles... Je le veux, entends-tu ?... »

Frémissante, elle frappait sur la table de son poing fermé, au risque d'éparpiller les précieux papiers du jeune homme qui implora :

— Calme-toi, je t'en supplie ! Tout cela ne rime à rien. Nous sommes absurdes, l'un et l'autre, de nous disputer comme des enfants...

— Je ne suis pas une enfant... et je sais voir quand on me blesse. Je ne sortirai de cette pièce que lorsque tu m'auras donné l'explication à laquelle j'ai droit.

Excédé, Alain déclara :

— Gertrude pense... enfin, elle estimait qu'il serait préférable pour chacun de nous que nous ayons notre foyer séparé... Bien entendu, je n'accepte pas cette condition...

— Et moi je t'éviterai la peine de la discuter, éclata Aurore, quand cette personne a manifesté une inten-

JUILLET



*Le grand soleil d'été nous baigne, nous inonde...
A mes yeux, le champ vaste jusqu'à l'horizon
Étale le blé mûr que déjà la moisson
S'apprete à dérober à la glèbe féconde.*

*Tout se tait : la brise, les murmures de l'onde ;
Pas un bruit qui s'agite, aucun léger frisson
Si ce n'est l'angélus jetant un dernier son
Qui vibre en s'éteignant sur cette plaine blonde.*

*Comme nous, avec les rêves purs du couchant,
Dans la fraîcheur douce et le silence apaisant,
Les épis d'or inclinent leurs têtes mobiles.*

*Sous le ciel tout azur, éclat, limpidité,
Le champ repose loin de la clameur des villes,
Alanguissant sous le poids de sa fertilité.*

GABRIEL OUIMET

que la vieille fille, qui aurait voulu détourner son frère de celle qu'elle n'appelait plus que « La Philosophe », ne lui lançât quelque plaisanterie moqueuse sur son mariage prochain et sa future épouse...

Un matin qu'elle avait poursuivi son frère jusque dans son bureau, — le sanctuaire — pour prolonger la discussion, il avait jeté, furieux :

— Te tairas-tu, à la fin ! Gertrude a bien raison, décidément, de trouver ta présence inadmissible... et d'exiger que tu t'en ailles.

Toute pâle, Aurore avait crié :

— Quoi ! Qu'est-ce que tu dis ?...

Alain s'aperçut de sa bêtise et se mordit les lèvres. Mais il était trop tard.

Aurore avait une susceptibilité toujours en éveil et il ne faisait pas bon la vexer.

— Veux-tu répéter, je te prie ?... dit-elle d'une voix tremblante. Qu'est-ce qu'elle a exigé, ta philosophe ?

— Rien... Tu m'agaces à la fin.

Aurore se croisa les bras :

— Ah ! c'est trop fort ! Cette personne t'a parlé de moi... et tu es

tion aussi peu amicale à mon endroit, de te révolter et de rompre avec elle aussitôt, je sais ce qui me reste à faire.

Aurore était montée. Sans laisser à sa colère le temps de s'apaiser, elle avait bouclé ses malles et s'était embarquée pour Capendu, le lendemain.

Et Alain était resté seul, très ennuyé, mais persuadé au fond, que sa sœur, une fois calmée, reviendrait sur sa décision.

Cependant, il avait multiplié les démarches dans le but d'obtenir l'obtention de ce fameux brevet, dont il pourrait conclure la vente... mais cela n'allait pas vite.

Enfin, un matin, il trouva dans son courrier une lettre de convocation qui l'informait, non seulement qu'il avait obtenu son brevet, mais encore que MM. Laurent et Davidou, industriels, s'offraient à le lui acheter.

Il courut à l'adresse indiquée. Ces messieurs s'intéressaient à son invention et lui proposaient la direction de l'affaire qu'ils commanditeraient, avec une participation dans les bénéfices.

Un autre eût dansé de joie. Le

grave Alain Kernevor se réjouit seulement à cause de Mlle Gertrude... Elle serait satisfaite : ce résultat lui prouverait « qu'il était capable de faire quelque chose de grand. »

Justement, ce jour-là, un mercredi, il devait la retrouver, comme toutes les semaines, chez Meyer et Grunwald, le grand magasin de la rue Royale.

Il s'y rendit plus tôt qu'à l'accoutumée, car, pour célébrer la réussite de ses espoirs... Mais Gertrude n'était pas de ces femmes à qui l'on offre un bijou ou des fleurs... Que lui choisir ?

Il pensa à une reliure ancienne, qu'il avait admirée quelques jours avant chez Meyer et Grunwald, lorsqu'il était allé chercher du papier pour ses plans, au rayon de la librairie... Voilà qui ferait très bien pour enchaîner les manuels de philosophie de Mlle Corbin.

Il monta donc au cinquième, où se trouvait le rayon en question. Mais là, il fut retardé dans son choix... hésitant entre la reliure et un encrier ancien en porcelaine de Delft, qui s'adornait d'une plume d'oie...

Quand il se fut enfin décidé, il s'aperçut avec terreur qu'il était cinq heures moins dix... Gertrude devait déjà l'attendre en bas, devant la vitrine... et Gertrude n'aimait pas attendre.

Pour dégringoler plus vite les cinq étages, il se résolut à prendre l'ascenseur.

Il posa une seconde devant la cage vitrée et dès que le lift eut fait halte, il s'y engouffra avec précipitation.

Heureusement, à cet étage peu fréquenté, il était le seul à redescendre, à ce moment-là, sans quoi il aurait risqué, tant fut grande sa hâte, de bousculer ses compagnons occasionnels.

Enfin, il se laissa tomber, essoufflé, sur la banquette étroite.

Un petit décrochement au cœur, un glissement... et l'ascenseur s'arrêta net, immobilisé, en pleine course.

— Nous sommes déjà arrivés ? demanda Alain au groom, s'étonnant de ce que l'on ne soit pas arrêté obligatoirement à chacun des étages.

— Non... je crois que nous sommes en panne, gémit une petite voix.

Le regard d'Alain s'abaissa sur le jeune groom, — veste rouge à boutons d'or et képi bleu marine — puis alla se poser, inquiet, à travers la paroi cloisonnée, sur le vide vertigineux dans lequel le lift était suspendu.

— Vous ne voulez pas dire que nous sommes immobilisés ici ? rétorqua-t-il.

— J'ai bien peur, murmura la voix.

— Mais faites quelque chose, saupristi ! s'enerva Alain... Manœuvrez des boutons... essayez, au lieu de rester planté là...

— J'ai peur de détraquer l'appareil...

— Êtes-vous, oui ou non, préposé à l'ascenseur ?

— Oui... c'est-à-dire... mon Dieu, que je suis malheureux !...

Et le képi bleu s'enfouit dans deux mains éplorées, tandis qu'un bruit de sanglots retentissait aux oreilles du jeune homme abasourdi.

Il regarda plus attentivement l'être singulier qu'il avait pris pour un groom et il s'aperçut, à son grand émoi, que la veste rouge surmontait non pas des culottes assorties, mais une jupe plissée s'évasant autour de jolies jambes gainées de soie ocrée.

Cette découverte le plongea dans un abîme de perplexité. A la seule pensée d'être enfermé, suspendu entre ciel et terre, en tête à tête avec un

échantillon de cette engeance redoutée entres toutes, c'est-à-dire une jeune fille coquette, il se sentait complètement bouleversé.

Il se représenta Gertrude l'attendant dans le salon de thé, crispée d'impatience et de colère.

— Remontons alors, bougonna-t-elle. Au diable soit l'ascenseur... je prendrai l'escalier. C'est plus sûr.

Elle gémit :

— Mais nous ne pouvons pas remonter... L'appareil n'est pas au bout de sa course... alors le bouton ne fonctionne pas... J'ai déjà essayé...

Et les pleurs de recommencer de plus belle.

— Ah! écoutez, dit-il, crispé... finissez cette comédie. Je suis pressé... je ne peux pas rester ici cinq minutes de plus.

— Mon Dieu!... et tous les gens qui doivent attendre en bas... à tous les étages.

Pour échapper à cette vision sinistre, elle pressa plus convulsivement ses mains sur son visage bouleversé.

Alain se sentait devenir fou... Lui aussi évoquait la vision de la foule impatiente qui attendait, le nez en l'air, le retour de l'ascenseur... mais dans cette foule, il ne voyait qu'une silhouette bien connue, celle de Gertrude les lèvres pincées et le front orageux sous le canotier plat. Et il lui semblait entendre le martèlement nerveux de ses souliers sur le parquet ciré.

— Oh! que faire? cria-t-il, avec la secrète pensée que le ciel secourable entendrait son exclamation...

Soudain, son regard rencontra, au-dessus de la série des boutons qui correspondaient aux étages, une inscription en lettres rouges : « Bouton d'appel... »

Il tira sa compagne par la manche de sa veste rouge :

— Tenez... nous sommes sauvés. Appuyez sur le bouton d'appel...

Elle le fixa, d'un air hébété, comme si elle ne comprenait pas.

— Eh bien?... qu'attendez-vous?

— Mais... on viendra, balbutia-t-elle...

— C'est justement ce qu'il faut, dit-il... Allons... vite... ou je vais le faire moi-même...

Déjà sa main s'étendait vers le bouton sauveur.

Elle bondit sur lui comme une chatte et, s'emparant de son bras qu'elle immobilisa, lui cria :

— Oh! monsieur, n'appellez pas, je vous en supplie!

Se disant, elle levait sur lui des yeux pleins d'épouvante et sa bouche priait tout bas.

Surpris de la soudaineté de l'attaque et de la force déployée par ce petit être frêle, il protesta :

— Qu'est-ce qui vous prend? Vous êtes folle?

— Non, monsieur... non, je vais vous dire...

Et, pour qu'il ne renouvelât pas sa tentative d'alarme, elle se serra contre lui, s'agrippant à son bras, désespérément.

— Allons, fit-il, moins bourru, qu'y a-t-il? Pourquoi semblez-vous craindre qu'on vienne?

Elle chuchota, tremblante :

— Je ne suis pas la préposée de l'ascenseur...

— Vous n'êtes pas... mais... ce costume, alors?

— Je... je l'ai emprunté, avoua-t-elle, honteuse, en baissant les paupières.

Alain se prit la tête à deux mains. Qu'est-ce que tout cela signifiait?

— Écoutez, dit-il, je ne comprends plus, il faut... enfin, soyez plus claire...

— Voilà, monsieur, fit-elle, d'une voix troublée, j'ai pris la place de Germaine.

— Qui est-ce, Germaine?

— Eh bien, la préposée... celle à qui appartiennent la petite veste et le képi.

Il la regarda, soupçonneux :

— Vraiment, ma petite, votre histoire ne me paraît pas d'une luminosité extraordinaire...

— Pourtant, c'est très simple... Germaine était empêchée. Alors, pour ne pas lui faire perdre sa journée, je lui ai proposée de la remplacer.

Alain questionna :

— Vous dites que... votre amie, cette demoiselle Germaine, était empêchée, vous voulez dire... souffrante, sans doute.

— Non... empêchée... Si elle avait été malade, la direction lui aurait trouvé aussitôt une remplaçante... Elle n'est pas malade, seulement il lui était impossible de venir au magasin... aujourd'hui.

— Une affaire... personnelle, fit Alain qui, à part lui, pensa que ce devait être un motif invouable.

— C'est cela, confirma la jeune fille... Une affaire personnelle...

— Et vous? dit-il.

— Moi... eh bien... j'étais libre, moi, c'est mon après-midi de congé hebdomadaire.

— Ah! oui... parfaitement, vous étiez libre... Mais vous ne connaissez rien au maniement de l'ascenseur...

— Non, fit-elle... Je... je suis dactylo...

— Dactylo...

— Oui... Ici, chez Meyer et Grunwald, à la comptabilité...

— Je comprends, oui, en effet, vous êtes dactylo... et vous n'avez pas pensé que... qu'on pouvait vous reconnaître, s'apercevoir de la substitution... Le directeur peut monter.

— Germaine m'a dit qu'il ne venait jamais dans l'ascenseur. Il n'y a que les clients qui se servent de... ce machin-là.

Elle regardait la cage de verre avec rancune.

Elle ajouta, anxieuse :

— Ce n'était pas mal, n'est-ce pas, monsieur, puisque je comptais effectuer le travail à la place de Germaine?

— Il est joli, votre travail... Vous avez détraqué l'appareil, et l'on vous en rendra responsable.

Et, soudain, il la vit tressaillir.

D'en bas, des voix montaient... un bruit de pas leur parvint... Sans doute, les clients, fatigués d'attendre, se résignaient à ascensionner par leurs propres moyens... ou peut-être un employé venait-il se rendre compte de ce qui était arrivé.

Un tremblement secouait la jeune fille :

— Mon Dieu, gémit-elle... on vient... on va me prendre!... Quel malheur!

Sans réfléchir, Alain avait vivement ouvert la porte du lift. Il mesura du regard la distance qui le séparait de l'escalier.

— Pressons-nous... dit-il...

Il avait empoigné la jeune fille par les épaules. Elle se laissa faire, crispée d'angoisse.

— N'ayez pas peur! fit-il.

Elle ne pesait presque rien entre ses bras. Il la tint une seconde, suspendue dans le vide, au bout de ses mains nerveuses jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre la rampe et s'y cramponner :

— Là... vous y êtes? Enjambez...

Elle exécuta la manœuvre avec une rare présence d'esprit. A son tour, il prit son élan, et fut sur l'escalier presque en même temps qu'elle.

Rien à faire pour le moment — vous employez sans doute la pâte dentifrice Listerine

PLUS DE
1/4 de LIVRE
DE PÂTE DENTIFRICE
DANS LE
GROS TUBE **40c**
Tube régulier
25c

LISTERINE TOOTH PASTE
LAMBERT
PHARMACAL COMPANY

Tested and Approved
★ 4602
Good Housekeeping Bureau
recommended by
CODE HOUSEKEEPING MAGAZINE

EST-CE une simple coïncidence? Les dentistes remarquent que ceux qui emploient constamment la Pâte Dentifrice Listerine ont toujours des dents solides et saines.

Mais il n'y a pas à s'étonner : la Pâte Dentifrice Listerine nettoie parfaitement mais sans aucun danger pour les dents.

Il vous intéressera peut-être de lire ceci : des dents brossées deux fois par jour avec la Pâte Dentifrice Listerine, pendant une dizaine d'années, ont conservé leur précieux émail absolument intact ; pas la moindre égratignure ni le moindre indice de carie.

Il y a peu de pâtes dentifrices aussi efficaces et aussi sûres. A vous, donc, de savoir choisir.

LAMBERT PHARMACAL Co., (Canada)
Ltd., Toronto, Ontario

LISTERINE TOOTH POWDER
LAMBERT
PHARMACAL COMPANY

NOUVELLE
POUDRE
DENTIFRICE

Sans Savon !
L'absence de savon permet l'emploi de nettoyeurs plus fins

25c et 40c

FABRICATION CANADIENNE

A l'étage inférieur, des pas se faisaient entendre.

Elle eut un regard éperdu pour sa veste rouge qui la désignait trop bien à l'attention :

— On va me reconnaître... dit-elle, apeurée.

— Donnez-la-moi... Bien... Votre képi, maintenant.

Successivement, et avec une sûreté de geste dont il ne se serait pas cru capable, il envoya le képi et la veste dans l'ascenseur resté ouvert.

— Et maintenant, déclara-t-il, la prenant par le bras, descendons le plus naturellement du monde.

Elle obéit, tremblante, et s'appuyant de toutes ses forces à ce soutien qui lui était offert.

Elle portait par-dessus sa jupe bleu marine une blouse de jersey sombre et ses cheveux, libérés de leur coiffure masculine, s'ébouriffaient, pleins de lumière...

Ensemble, ils croisèrent les gens qui montaient, le nez levé, dans l'espérance de voir enfin ce fameux lift qui s'obstinait à ne pas descendre.

Puis, une rumeur leur parvint... des exclamations, des appels... Quelque employé s'était avisé de l'accident et donnait l'alarme.

Ils pressèrent leur marche. Au surplus, ils atteignaient le rez-de-chaussée. Têtues, quelques personnes posaient encore devant la porte du lift.

Soudain, le bras sur lequel s'appuyait la jeune fille frémit. Alain stoppa quelques secondes, puis, se reprenant, entraîna sa compagne au pas de course.

Il venait de reconnaître, debout parmi la foule, le parapluie en bataille et les joues en feu, une longue femme surmontée d'un canotier plat.

C'était Mlle Corbin, et Alain s'aperçut avec stupeur que, depuis un quart d'heure, il avait complètement oublié qu'elle existât.

III

« Où me conduisez-vous ? » s'enquit timidement la petite lorsqu'ils furent dans la rue.

Ils se regardèrent, essoufflés de la course et de l'émotion, la même malice aux prunelles.

— Je vous emmène prendre le thé. Une gratitude passa dans les yeux de la petite.

— Vrai, vous êtes un chic type ! s'exclama-t-elle avec conviction.

Et elle ajouta, songeuse :

— On ne dirait pas ça à voir votre air sévère...

— Vous trouvez que j'ai l'air sévère ?

— Et comment ! Quand vous me parliez dans l'ascenseur, vous aviez le sourcil froncé et vous paraissiez tout à fait fâché... J'en tremblais ! Il rit franchement :

— Vous me faites plus terrible que je le suis, mademoiselle.

— Oh ! ne m'appellez pas mademoiselle, je vous en prie...

— Et comment voulez-vous que je vous appelle ?

— Tiens, par mon nom, pardine ! Pierrette...

Il dit, la voix gaie :

— Allons, va pour Pierrette... C'est un nom charmant.

Elle remarqua :

— Vous êtes bien mieux quand vous riez, vous savez...

— Ah ! vous trouvez ?

— Oui... Ça vous rajeunit... Autrement, vous aviez l'air d'un maître d'école...

Il riposta, amusé :

— Hé, mais il me semble mad... Pierrette, que vous êtes assez physionomiste... Vous ne vous trompez

pas tellement dans vos pronostics : je suis maître d'école, en effet...

— Oh ! fit-elle, consternée.

— Eh bien, qu'y a-t-il là qui vous déplaît ?

— Je n'aime pas les gens sérieux, dit-elle avec une moue.

Elle eut peur, soudain, de l'avoir mécontenté et ajouta gentiment :

— Mais ça ne fait rien... Vous, vous ne ressemblez pas aux autres... et je vous aime bien.

Ces mots « je vous aime bien », prononcés par cette petite voix fraîche et confiante, allèrent toucher une corde inconnue au cœur d'Alain. Il se sentit tout à coup étrangement troublé.

Il regarda sa compagne. Elle levait sur lui ses yeux veloutés, tendres et candides, où ne se lisait nulle arrière-pensée.

« Quelle bizarre petite femme ! pensa-t-il... Je n'aurais pas cru m'intéresser ainsi à un spécimen de l'espèce féminine.

Ils étaient arrivés devant une pâtisserie.

— Qu'est-ce que vous prenez ? demanda-t-il, en la faisant asseoir sur une banquette d'encoignure, endroit idéal pour causer.

Elle demanda un café-crème « avec peu de café et beaucoup de crème » et des petits pains.

Il vit que son regard brillait d'envie en se posant sur les pyramides de brioches savoureuses et de croissants dorés.

— Pourquoi ne prenez-vous pas quelques gâteaux ?

Elle murmura, embarrassée :

— C'est que... ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire... un maître d'école, ça ne doit pas être très riche... et, je ne veux pas vous faire dépenser tous vos sous...

Alain fut remué... Cette délicatesse chez une enfant fruste, élevée à la diable, dans le rude contact journalier avec la misère, l'étonnait et le touchait à la fois.

Sans répondre, il montra au garçon les assiettes de gâteau qui garnissaient les surtouts :

— Donnez-nous quelques gâteaux, dit-il.

Enthousiasmée, elle s'enquit :

— Comment vous appelez-vous ?

— Alain...

— Eh bien, monsieur Alain, il faut que je vous embrasse !

Et sans souci des regards étonnés et un peu scandalisés du garçon solennel, elle se leva et, sautant au cou du jeune homme, l'étreignit avec effusion.

— Voyons... voyons, Pierrette, un peu de tenue, que diable !

— Ah ! je suis comme ça, moi, fit-elle, se rasseyant. Quand j'ai quelque chose-là — elle montrait sa poitrine — il faut que ça sorte... Alors, maintenant, monsieur Alain, j'ai tout plein d'amitié et de reconnaissance pour vous...

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, se frappant brusquement le front, mais je vous retiens... et vous étiez pressé ?... »

Alain sursauta. Il venait soudain de penser à Gertrude, qui l'attendait toujours — à moins que sa patience ne soit lassée ! — dans le hall de Meyer et Grunwald...

Vraiment, il se devrait de filer jusque chez elle lui présenter ses humbles excuses et tâcher de se faire pardonner...

Mais voilà, était-ce drôle, tout de même, il n'éprouvait plus aucune envie de revoir la figure revêchée de Mlle Corbin et de l'entendre discuter philosophie. Qu'y avait-il donc de changé ?...

Il haussa les épaules :

— Bah ! j'ai raté mon rendez-

vous... Il n'est plus temps maintenant...

— Mon Dieu, dit-elle, inquiète, vous aviez un rendez-vous urgent ?

Il la rassura, sans hésiter :

— Mais non... Aucune importance...

Le plus curieux, c'est qu'il le pensait.

Tranquillisée à ce sujet, elle mangeait avec grand appétit, et avait, par instants, de menus gestes d'oiseau pour boire, ou choisir un gâteau dans le tas, le petit doigt en l'air... Alain l'admirait en silence, attentif à la servir... à verser du lait chaud dans sa tasse qui refroidissait... à lui peler un fruit...

Elle bavardait sans perdre une boucchée, avec cet entrain joyeux des enfants qui ne voient que la minute présente, insoucieux de celles qui suivront.

— C'est égal ! finit-elle par dire, avec un soupir heureux, c'est tout de même une chance que je vous aie rencontrée aujourd'hui, m'sieur Alain ! Si j'avais été prise, je perdais ma place... C'est ça qui aurait été du joli.

— Vous êtes... seule ? dit-il...

— Seule, non, j'ai une tante qui remplace ma mère que j'ai perdue, elle est très... bonne mais, dame, il ne faudrait pas que je perde mon emploi...

Il eut le cœur étreint d'une immense pitié :

— Ma pauvre enfant !...

Elle reprit, songeuse :

— Quand on n'a plus ses parents, vous savez... et mon père, lui, est mort alors que j'étais encore toute enfant, il faut être philosophe, rien ne remplace une maman...

— C'est vrai, prononça Alain.

Il écoutait toutes ces choses pitoyables, si nouvelles pour lui...

Eh ! quoi, elles étaient donc ainsi, ces femmes, ces jeunes filles qu'il s'était jusqu'ici refusé à connaître ?

Et il s'apercevait, avec un étonnement mêlé de remords, qu'il y avait plus de bons sens dans leur allégresse, plus de philosophie profonde dans leur résignation souriante, que dans les beaux raisonnements d'une Gertrude Corbin, laquelle ayant toujours été à l'abri des misères de l'existence, ne connaissait rien des véritables difficultés...

Pierrette se leva à regret :

— Monsieur Alain, dit-elle, la voix émue, je vous remercie de votre bonté à mon endroit...

« Il faut que je rentre maintenant... il va être sept heures... »

— Sept heures ! Pas possible !

Il demeura stupéfié en constatant qu'elle disait vrai.

Il y avait deux heures qu'il causait ou plutôt qu'il écoutait parler cette enfant étrange... et jamais heures ne lui avaient paru plus courtes !

— Vous voulez donc me quitter ? reprocha-t-il.

— Hélas ! il le faut bien... Croyez que je n'y mets aucun enthousiasme.

— Et, dit-il, quand vous reverrai-je ?

— Mais... quand vous voudrez... je ne sais pas... moi... demain ?

— Demain ! c'est cela... je vous attendrai demain à la sortie des magasins... ou dans tout autre endroit si vous préférez. Voulez-vous ici ?...

Elle acquiesça... gentiment et, légère, s'envola en lui décernant son plus gracieux sourire.

IV

LORS, Alain, délibérément amoureux et, qui plus est, amoureux pour la toute première fois de sa vie, n'eut plus qu'une préoccupation : hâter le

retour de sa sœur Aurore. Aussi bien, il lui tardait de réparer ses torts à l'endroit de son excellente sœur et, de surcroît, un obscur présentiment lui disait qu'il allait avoir grand besoin d'Aurore pour les jours à venir.

Au lendemain du rendez-vous manqué, il était arrivé à l'institut Corbin, assez confus et pour tout dire, quelque peu embarrassé de son personnage et, le cours de mathématiques terminé, s'était dirigé vers le bureau de Gertrude.

— Je vous apporte mes humbles excuses, lui dit-il, pour hier... j'ai eu un empêchement et...

— Oui... je vous ai attendu, monsieur, pas bien longtemps heureusement, fit-elle.

Derrière les lorgnons, l'œil froid de « la philosophe » examinait le jeune homme, troublé.

— Vraiment... je suis désolé...

Croyez que je regrette le contretemps qui m'a empêché de... vous rejoindre...

— Il me semble, monsieur, que vous eussiez pu, tout au moins, m'avertir...

— Une circonstance imprévue... au dernier moment... bafouilla Alain.

— Et... quelle est cette circonstance ?

— Heu... une... une parente de province, arrivée inopinément.

L'œil justicier se fit plus aigu :

— Une parente, en vérité ? Je croyais que vous n'aviez plus d'autre parente que votre sœur ?

— C'est-à-dire... que j'ai aussi une tante, une très vieille demoiselle et je... j'ai dû lui montrer Paris, les grands magasins.

L'infortuné bafouillait lamentablement.

Gertrude Corbin lui lança un regard surpris. Une contraction passagère déforma la ligne mince de sa bouche, mais elle se contenta d'ajouter :

— Fort bien, monsieur... Comme vous voudrez.

Abandonnant le sujet, elle l'invita à se rapprocher de son bureau et à se plonger avec elle dans une dissertation philosophique, pour laquelle elle avait besoin de ses lumières.

Pour la première fois, Alain se montra distrait. Il pensait à Pierrette qui devait l'attendre, à cette heure, l'œil fixé sur la pendule, son petit pied battant nerveusement le plancher... et l'idée du frais minois qui accueillerait son arrivée lui fit abréger cette conférence qu'il eût trouvée, en d'autre temps, excessivement attachante.

Mlle Corbin le laissa partir, plus tôt que d'habitude, sans manifester d'étonnement.

Dans la rue, après avoir quitté sa future fiancée, Alain réalisa avec stupeur qu'il ne lui avait point parlé de ce fameux achat de brevet qui devait décider de leur sort à tous deux... La veille encore, il était si impatient de lui apprendre la nouvelle !...

Puis, il haussa les épaules. Bah ! il avait toujours le temps. Mieux valait, avant d'en informer Gertrude, que l'affaire fût tout à fait au point. Et, libéré d'un obscur souci, il pressa le pas...

Tout en marchant, sa main tâta machinalement au fond de sa poche un paquet ficelé... Qu'était-ce ? Ah ! le fameux encier en porcelaine de Delft, cause indirecte de son retard de la veille.

Il avait oublié de le donner à celle à qui il le destinait. Ma foi... Gertrude n'aurait peut-être pas trouvé

à son goût qu'il lui fit ainsi des cadeaux, avant qu'aucun lien officiel n'ait été établi entre eux...

— Je le donnerai à Pierrette, se dit-il.

Le sourire avec lequel Pierrette accueillait son cadeau et l'enthousiasme qu'elle manifesta, avaient payé Alain de son amabilité.

De plus en plus, il prenait goût à découvrir cette jolie âme de fraîche jeune fille, transparente comme un pur cristal.

Néanmoins, estimant qu'il devait un dédommagement à Mlle Corbin, il fut contraint de la réinviter deux ou trois jours plus tard chez Meyer et Grunwald. Il s'y rendit sans aucun entrain; or, tandis qu'ils sortaient tous deux du salon de thé, Alain croisa dans le hall un monsieur qui, l'ayant salué vint à lui, très empre-

— Cher monsieur Kernevor! Je bénis l'heureux hasard qui vous met sur ma route! Justement, j'allais me rendre chez vous.

« Mais, je ne vous dérange pas, j'espère? »

Un peu contraint, Alain déclara :

— Pas du tout.

Et, présentant le nouveau venu à sa compagne :

— Chère amie, voici M. Mébrard, qui s'est beaucoup occupé de faire aboutir les projets relatifs à mon invention.

Mlle Corbin braqua son face-à-main dans la direction du bonhomme :

— Vraiment? Je suis enchantée de vous connaître, monsieur... Pensez-vous réussir?

— Réussir!... mais c'est déjà fait, mademoiselle. Le succès est certain. J'ai présenté dernièrement à M. Kernevor deux richissimes industriels qui lui achèteraient son brevet dans des conditions inespérées, en lui laissant toute la direction de l'affaire.

« C'est justement à ce sujet que je me proposais d'aller vous voir, monsieur Kernevor... Vous m'aviez promis une réponse dans la huitaine... »

« Le contrat est prêt... Il n'y a plus qu'à le signer. »

Mlle Corbin s'était tournée vers Alain, tout penaud.

— Vous ne m'aviez pas parlé de cela, mon ami?

— Mais, Gertrude... je n'étais pas très décidé à accepter...

— Pas décidé à accepter! Vous êtes fou, monsieur Kernevor, s'indigna M. Hébrard... C'est la fortune à bref délai que l'on vous met en mains... Ne laissez pas passer l'occasion, je vous en conjure! Vous n'en retrouverez point de semblables...

— Je ne parle pas de refuser ces offres, évidemment. Je veux dire que nous devons encore discuter... certains détails.

« J'attendais pour vous informer de tout cela que l'affaire soit définitivement conclue. »

Gertrude Corbin émit :

— Bref, vous vouliez m'en faire la surprise?

— Justement.

— Eh bien, mais je suis agréablement étonnée, en effet.

« Je gage que vous n'avez plus maintenant de raison pour reculer la signature de ce contrat? Vous avez bien pesé toutes les clauses du traité? »

— Heu... oui... je crois...

— Très bien, mon ami...

M. Hébrard s'enquit :

— Alors, je peux annoncer votre visite à ces messieurs?

— Mon Dieu, en principe, oui...

Gertrude le regarda :

— Vraiment, mon ami, je ne comprends pas ces tergiversations. Une

affaire de ce genre doit se traiter rapidement.

— Certes, approuva Hébrard.

— Prenez donc rendez-vous avec Monsieur et finissez-en.

— Voilà qui est parlé.

Alain acquiesça de mauvaise grâce :

— Eh bien, quand faut-il y aller? Hébrard saisit la balle au bond :

— Voulez-vous après-demain vendredi, à quatre heures?

— Je ne sais pas si je serai libre... j'ai des cours... des leçons... Peut-être voudrait-il mieux...

— Ta ra ta ta! interrompit Gertrude, vous demanderez un congé à mon père, qui ne manquera pas de vous l'accorder...

— Donc, reprit Hébrard, c'est entendu pour vendredi?

— Soit... approuva Alain, excédé.

Alain, resté seul avec sa compagne, s'attendait à ce que cette dernière éclatât en reproches au sujet de ce qu'elle était en droit d'appeler « des cachotteries ».

Il n'en fut rien. Mlle Corbin, souriante pour la première fois, lui annonça seulement :

— Mon cher ami, je n'ai qu'une parole : nous célébrerons dimanche nos fiançailles officielles.

Alain s'étonna de n'éprouver aucune joie... Au contraire, un étrange malaise s'empara de lui à la pensée qu'il allait réellement s'engager cette fois...

Cependant, pouvait-il reculer? Non... Il s'était trop avancé... un peu inconsidérément, peut-être, puisqu'il éprouvait maintenant une sorte de répugnance...

Près de lui, Gertrude marcha un instant silencieuse, puis elle prononça :

— Vous allez m'accompagner auprès de mon père, Alain. Nous lui annoncerons notre décision, maintenant que nous sommes d'accord... et vous n'aurez plus qu'à écrire à votre sœur pour la prier de presser son arrivée. Il est temps de fixer la date de notre mariage.

Alain se laissa entraîner... et le lourd vantail se referma derrière lui... comme une porte de prison.

Quelques jours passèrent... Mlle

Aurore écrivit, qu'à son grand regret, elle ne pouvait fixer exactement le jour de sa rentrée... Mme Ram-

buteau allait mieux, mais sa fille était si gravement malade qu'elle inspirait des craintes sérieuses. Sa garde-malade ne pouvait se dérober à un strict devoir d'humanité en demeurant auprès d'elle, au moins jusqu'au jour où la mère, complètement rétablie, pourrait s'occuper elle-même des soins à donner à la fillette.

Alain paraissait plutôt content du délai qui lui était ainsi accordé. Depuis son entretien avec Gertrude, il prétextait diverses démarches à entreprendre pour sa nouvelle affaire et ne reparaisait à l'institut Corbin que deux ou trois fois par semaine, pour dire un bonjour rapide à sa fiancée.

Il avait donné congé à M. Corbin, désireux de consacrer tout son temps à l'exploitation de son invention. Le contrat était signé.

Gertrude avait demandé à le voir. Elle avait convenu que les conditions qu'on faisait à M. Kernevor étaient réellement brillantes, ce qui prouvait la valeur de sa découverte.

Elle avait conclu :

— Je suis fière de vous...

Et Alain profitait des derniers jours de liberté qui lui restaient pour emmener Pierrette visiter les musées, les

Hourra! J'ai DECOUVERT LE SECRET d'une fraîcheur permanente MEME PAR LES PLUS GRANDES CHALEURS

COMMENT VENDRE? MES CLIENTS REFUSENT ABSOLUMENT DE ME RECEVOIR PAR CES CHALEURS! ET TOI, PAUL?

MAIS PAUL, JE NE SOUFFRE PAS D' "O.T."? JE PRENDS UN BAIN TOUTS LES JOURS!

J'AI UNE REGLE INFLEXIBLE, JEAN, JE PRENDS MON BAIN AU LIFEBOUY TOUTS LES MATINS. JE M'ASSURE CONTRE L' "O.T."

L' "O.T." ATTAQUE TOUT LE MONDE A MOINS D'ETRE PROTEGE—LE LIFEBOUY A UN INGREDIENT PURIFIANT SPECIAL—ESSAIE-LE!

APRES

JAMAIS UNE DOUCHE N'A ETE SI RAFRAICHISANTE—ET PAUL DIT QUE LA FRAICHEUR EST PERMANENTE... NOUS VERRONS...

L' "O.T." DISPARUE—Les Ventes Grossissent

DIS, TES VENTES ONT BIEN AUGMENTE CE MOIS-CI—

GRACE A TOI! TU M'AS FAIT UN BEAU CADEAU QUAND TU M'AS CONSEILLE LE LIFEBOUY. QUEL SOULAGEMENT DE SE SAVOIR LIBRE D' "O.T."!

Il garde aussi le teint frais!

Tous, hommes, femmes et enfants, préfèrent le Lifebuoy... D'après 125,000 lectrices de 11 grands magazines, plus de canadiennes et d'américaines l'emploient pour le bain que tout autre savon... Celles vraiment soucieuses de leur personne l'emploient pour le teint également. Sa mousse purifiante rafraîchit, protège la beauté naturelle de la peau—la garde saine et jeune... des expériences à même la peau prouvent le Lifebuoy plus de 20% plus doux que maint soi-disant "savon de beauté" et "savon pour bébés."

Approuvé par le "Good Housekeeping Bureau"

QUI VEUT MIEUX SE RASER, PLUS FACILEMENT?

C'ETAIT UN SUPPLICE DE DEVOIR ME RASER...

PUIS UN AMI ME RECOMMANDA LA CREME A BARBE LIFEBOUY AVEC SA MOUSSE DOUCE, EXTRA-HUMIDE

MAINTENANT JE ME RASE DE PRES FACILEMENT TOUTS LES MATINS

Essayez-la... Demandez un Tube d'Essai GRATUIT

DE MAUVAISES NOUVELLES pour les barbes rebelles, de bonnes nouvelles pour les peaux sensibles! La mousse Lifebuoy est de 52% plus humide qu'une mousse ordinaire—elle ramollit la barbe en trempant. Elle est aussi la plus douce des mousses de savons à barbe—elle calme une peau sensible. Achetez-en aujourd'hui, vous vous raserez mieux plus facilement. Ou demandez un Tube d'Essai Gratuit à Lever Brothers Limited, Dépt. 25S, Toronto, Ont.

ON SE RASE 120 A 150 FOIS AVEC LE GROS TUBE

COUPON D'ABONNEMENT "Le Samedi"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

vieilles ruelles pittoresques du Paris d'autrefois, les coins charmants, peuplés de souvenirs qu'on rencontre à chaque pas pour peu qu'on veuille leur accorder quelques instants d'attention.

Et de plus, elle avait une mémoire prodigieuse.

Cependant, il surprenait parfois un nuage mélancolique dans ses yeux tendres :

— Qu'avez-vous, Pierrette ? demandait-il... Vous êtes triste... Des papillons noirs ?

Alors ses cils battaient très vite, tandis qu'elle répondait, secouant sa tête dorée :

— Mais non, Alain... Quelle idée ! Le jeune homme se défendait d'insister sans remarquer que serrant la frêle barrière de ses cils sur sa joue humide, elle s'appliquait à retenir ses larmes prêtes à jaillir.

Et ces soirs-là, dans le secret de sa chambre solitaire, Pierrette, appuyant son front brûlant à l'oreiller de toile rude, pleurait longuement ses premières peines d'amour.

V

AUORE, pourtant, ne se pressait guère de rentrer et son frère le déplorait d'autant plus amèrement qu'il commençait à ne plus savoir où donner de la tête, partagé entre les furtives entrevues qu'il avait avec Pierrette et les obligatoires rendez-vous que lui arrachait Mlle Corbin.

Cette dernière, pour si confiante qu'elle fût, en elle et en Alain, finit tout de même par se douter de quelque chose et un beau jour qu'Alain était allé reconduire la jeune Pierrette jusque devant son modeste logis, ainsi qu'il en avait l'habitude, elle les suivit.

— Tout beau ! se dit-elle... C'était donc ça... Mon grand dadais d'inventeur se serait-il amouraché de cette péronnelle... En ce cas, je crois qu'il est grand temps d'aviser.

Connaissant l'adresse de la jeune Pierrette, ce ne fut qu'un jeu pour Gertrude Corbin d'entrer en relations avec la tante de la petite.

— Madame, lui dit-elle, je crois de mon devoir de vous prévenir que votre nièce est sur le point de mal tourner.

— De mal tourner ? s'effara la tante de Pierrette.

— Oui, elle a des rendez-vous presque quotidiens avec un jeune qui...

— Elle ne m'a rien dit, fit la tante.

— Bien entendu, remarqua Mlle Corbin d'un air pincé, et cela prouve, au surplus, qu'elle n'ignore pas qu'elle fait mal...

La dame, courroucée, promit de chapitrer sa nièce, mais, peu confiante en l'efficacité d'un semblable moyen, Mlle Corbin sollicita la faveur de voir elle-même l'imprudente et de lui parler.

— Je suis, dit-elle, en terminant, la sœur du jeune homme en question et je sais ce qu'il convient de dire à votre nièce pour la décider à renoncer à ses coupables entrevues.

Lors donc, après entente avec la tante de Pierrette, Mlle Corbin se présenta au domicile de la jeune dactylo, qu'elle trouva en pleurs, la tante, bavardant, n'ayant pu s'empêcher de reprocher à sa nièce sa conduite, qu'elle qualifiait de scandaleuse.

Elle accueillit Mlle Corbin avec beaucoup de méfiance, en dépit de son amabilité coutumière et demeura planté devant elle, fort interloquée.

— Asseyez-vous, mon enfant, prononça Mlle Corbin avec une feinte douceur... Je ne viens pas en ennemie, au contraire.

Une lueur d'espoir brilla dans les prunelles embuées de la jeune fille.

— Vous venez sans doute de sa part, dit-elle... C'est lui qui vous a demandé de venir... n'est-ce pas, Alain.

La visiteuse secoua la tête d'un air dubitatif.

— Je ne demande pas mieux que de vous aider, dit-elle... mais d'abord, je dois vous dire qui je suis, je suis Mlle Kernevor.

— Mademoiselle Aurore ! Ah ! mademoiselle, c'est Alain qui vous envoie !

Avec un grand cri de joie, la petite vint s'abattre sur l'épaule de la visiteuse.

Mais celle-ci la repoussa d'une main ferme. Elle avait eu un tressaillement d'impatience, à l'exclamation de Pierrette, et, serrant frileusement le grand col qui lui engonçait le cou et le menton, elle déclara :

— Non, mademoiselle, je ne viens pas de la part de mon frère... Il ignore même ma visite.

Étonnée de la froideur de son accent, la petite l'examina avec inquiétude :

— Il... il ne sait pas que vous êtes ici ?

Elle inclina la tête. Pierrette porta les mains à son front. Une angoisse se peignit sur ses traits :

— Il... il n'est pas malade au moins... Il s'occupe de moi ? C'est qu'il m'a promis, mademoiselle... il m'a promis !...

— De vous épouser, oui, je sais,

sera peut-être... probablement même, et il fera le malheur de toute sa vie...

Pierre tressaillit, comme touchée par un fer rouge.

— C'est donc vrai qu'il ne m'aime pas, fit-elle lentement. Pourquoi alors, oui, pourquoi m'avoir mis tant d'espoir au cœur ?... Pourquoi m'avoir fait entrevoir ce bonheur infini, si je dois voir crouler tous mes rêves ?...

— Alain est un grand enfant, ma pauvre petite... un impulsif, qui se laisse guider par ses élans du moment, sans se préoccuper des conséquences... Mais oui... Il vous a rencontrée sur la route : vous étiez malheureuse, il a eu pitié de vous.

Pierrette écoutait, le souffle suspendu, les mains tremblantes... et il semblait que chaque parole était un poignard qui pénétrait lentement dans sa chair vive...

Son interlocutrice reprit :

— Vous voyez où l'a conduit son imprudence... son inconséquence... Il a cru sincèrement qu'il vous aimait assez pour unir sa destinée à la vôtre et, vous ayant fait cette promesse, il juge que son devoir est de vous épouser. Il estime que c'est son devoir d'honnête homme.

— Son devoir ! murmura la petite voix éperdue de Pierrette. Seulement, son devoir !...

— Enfin, mon enfant, vous ne vous étiez jamais imaginé qu'il y avait autre chose dans le geste de... d'Alain ?

La Semaine Prochaine

LA LUCARNE

par ALEK PLUNIAN

prononça brièvement la visiteuse... Il y a malheureusement beaucoup de choses qu'on promet comme cela, dans un moment d'exaltation... emporté par sa pitié...

Les prunelles de la jeune fille s'élargirent :

— Vous... vous ne voulez pas dire qu'il regrette ?... Il ne... m'aime... plus ?

Sa voix s'était étranglée dans sa gorge.

L'autre esquissa un geste d'impatience :

— Il ne vous a jamais aimée...

— Il... Répétez... Vous avez dit... qu'il ne m'avait jamais...

— Evidemment non !... Comment voulez-vous qu'un homme comme lui s'intéresse à une gamine pauvre et inculte ?...

Pierrette paraissait frappée de stupeur.

Soudain, la réalité lui apparut :

— Il m'abandonne, cria-t-elle... il m'abandonne... Ce n'est pas possible !... non ! ce n'est pas vrai !

Vous vous êtes trompée, mademoiselle... Il ne commettra pas cette lâcheté !

Des larmes ruisselaient sur son visage meurtri.

La visiteuse haussa les épaules :

— Eh ! qui vous dit qu'il veuille la commettre, cette lâcheté, comme vous vous plaisez à l'appeler. Il vous épou-

— Il m'a dit qu'il m'aimait... Je l'ai cru...

— Il a menti. Je sais, vous entendez, je sais qu'il regrette amèrement à cette heure de s'être laissé entraîner dans une aussi sottise aventure qui brise son avenir, entrave sa carrière...

— Mais comment ? gémit la jeune fille.

— Comment ! Mais parce que vous n'êtes pas la femme qu'il lui faut...

— Vous aimez mieux qu'il épouse Gertrude Corbin ? questionna Pierrette.

La visiteuse se mordit les lèvres :

— Elle ou une autre, riposta-t-elle sèchement... mais une femme de son milieu, de son éducation... de sa condition sociale, enfin... une femme qui pourra lui apporter une aide précieuse par sa culture, par ses relations, par sa fortune...

— Ah ! sa fortune... gémit Pierrette... je n'avais pas pensé à ça, moi... moi qui n'ai rien !

Son interlocutrice se leva. Elle vint vers la jeune fille qui sanglotait, la tête entre ses mains :

— Allez-vous donc, pour le récompenser d'avoir été avec vous bon et charitable, le condamner à faire le malheur de sa vie ?

— Non, non !... protesta Pierrette. Je ne veux pas qu'il soit malheu-

reux !... je suis prête à me sacrifier...

Résolue, elle leva les yeux pleins de larmes vers celle qui venait de briser son pauvre cœur crédule :

— Que faut-il faire ? demanda-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Il faut partir.

— Partir ? Ah ! je ne désire que cela... Mais où irai-je ?...

— Je vous donnerai de quoi faire face aux premières dépenses... en attendant que vous ayez trouvé une autre place. L'essentiel est qu'Alain ne vous voit plus.

— Oui... tout de suite, alors, tout de suite, fit-elle fébrile.

— Attendez... La dame fouillait dans son sac, en sortait une feuille de papier et un crayon :

— Il est nécessaire, dit-elle, qu'Alain sache que vous êtes partie de votre plein gré et qu'il n'ait plus aucun souci à votre sujet...

— Oui... oui...

La voix de la visiteuse marqua une satisfaction intense tandis qu'elle annonçait :

— Vous allez écrire ce que je vais vous dicter. Là, asseyez-vous devant la table... Vous y êtes ?

— Oui.

— Bon... écrivez :

« Pardonnez-moi, Alain, de m'en aller sans vous dire adieu. Mais je vais vers ma destinée. »

Suffoquée, la petite traçait les lignes, d'une pauvre écriture tremblée.

— Ajoutez, maintenant :

« Je vous souhaite d'être heureux, comme je vais être heureuse... »

Pierrette eut un gémissement. Elle demeura une seconde la plume en l'air, se refusant à tracer le terrible et douloureux mensonge...

— Eh bien... Brusquement, elle écrivit et signa fébrilement.

— Bien... donnez-moi votre papier.

L'enfant s'exécuta, machinale. Il lui semblait voir les murs tourner autour d'elle.

— Et maintenant, habillez-vous... Vous partirez en même temps que moi... je vous conduirai dans un hôtel que je connais, où vous pourrez demeurer tant que vous n'aurez pas trouvé de place.

— Mais... elle ?

Pierre désignait la pièce à côté où devait attendre sa tante.

— Ne craignez rien. Nous sommes d'accord avec votre tante. Elle n'opposera aucune objection à votre départ...

Pierrette s'habilla rapidement... Maintenant, il lui tardait de fuir celui qu'elle aimait et par qui lui venait la plus grande douleur de sa vie.

Sa compagne avait placé le billet écrit par Pierrette sur la cheminée, bien en vue...

Avant de sortir, la jeune fille alla à la cheminée. Elle le prit un instant entre ses doigts, le considéra avec une détresse sans nom, puis l'approchant de ses lèvres, elle murmura :

— Alain, mon amour... puisse mon sacrifice vous porter bonheur !

Et elle s'en fut, sanglotante, vers son pauvre destin.

VI

Le lendemain de ce même jour, vers dix heures, on frappa à la porte de l'appartement des Kernevor.

Alain, qui rêvait tristement dans son fauteuil, évoquant l'image de Pierrette, dans le cadre familial, alla ouvrir :

— Toi !

— Moi, fit sa sœur en pénétrant dans l'antichambre, fraîchement débarquée, comme tu vois...

— Par quel train es-tu arrivée ?
— Eh bien, par celui de neuf heures et demie... Alors, vite, qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a ?... Des ennuis graves, au sujet desquels je vais avoir besoin de toi...

— Mais quoi encore ? C'est au sujet de cette jeune fille... de...

— Oui, fit Alain... Elle a disparu... ou du moins elle n'a pas paru à son bureau... Je me demande ce qu'elle est devenue.

— Bah ! fit Aurore, ne te tourmente pas, on la retrouvera, ta demoiselle Pierrette ! L'essentiel, vois-tu, c'est que tu ne songes plus à commettre la folie d'épouser Mlle Corbin. Le reste s'arrangera.

— Dès demain ! affirma Alain, avec force, il faut que Pierrette soit retrouvée... Et puis... et puis, sœur, j'ai un aveu à te faire...

— Quoi ?

— Je lui ai promis qu'elle serait ma femme...

Les yeux d'Aurore s'étonnèrent :

— Cette jeune fille... Mais quel âge a-t-elle donc ?

— Dix-huit ans passés... bientôt dix-neuf.

Aurore éclata de rire :

— Tu m'en diras tant !...

— Ne raille pas, Aurore... Je l'aime... Depuis qu'elle est entrée dans ma vie, tout a changé... Il y a sur toutes choses une douceur nouvelle... partout, dehors, au bureau, quand je discute avec des messieurs graves, je ne pense qu'à une chose : au moment où je vais retrouver son clair sourire, son rire perlé... la caresse de sa voix, la malice de son regard.

Aurore considérait son frère avec stupéfaction :

— Ben vrai !... s'exclama-t-elle, quand tu te mets à être amoureux, toi !... Il est vrai que c'est la première fois. Tu manques d'habitude...

— Tu me blâmes ?

— Moi ! Mais je suis ravie... et je t'embrasserai de bon cœur, cette gosse, rien que parce qu'elle t'a révélé ta jeunesse et ton cœur... Voilà comme j'aime à te voir, que diable ! avec de l'enthousiasme, et un grain de folie... C'est de ton âge, au moins...

— Je suis beaucoup plus âgé qu'elle...

— Bah ! il vaut mieux que la différence soit de ce côté que de l'autre... Une femme qui a quatorze ans de moins que son mari, ça ne compte pas... Mais quand elle en a sept ou huit de plus... comme Gertrude Corbin... c'est une autre histoire...

Alain arrêta les mots de rancune prêts à jaillir :

— Je t'en prie, Aurore... ne parle pas de Gertrude avec malveillance. Si tu savais combien son attitude a été noble, désintéressée, en cette circonstance...

— Désintéressée ? Ben, ça m'étonnerait...

— Je t'assure...

La vieille fille haussa les épaules :

— Tiens, tu es un jobard, mon pauvre ami. Crois bien que la demoiselle rage de se voir privée du mariage... et de la fortune... Car tu vas être riche, mon frerot ! Le contrat dont tu m'as parlé est une affaire merveilleuse... Et puis, elle sait que tu as touché ces jours-ci les deux cent mille francs de ton brevet... elle ne doit pas digérer facilement ta défection !

— Tu la juges mal... Elle ne le mérite pas...

— Enfin, je veux bien, moi...

« En attendant, allons nous coucher, je meurs de fatigue, et demain nous ferons toutes démarches nécessaires pour retrouver la chère élue de ton cœur... »

Le lendemain, Alain dépêcha sa sœur en ambassade auprès de Pier-

rette. Hélas ! la tante de la jeune fille ne put que lui apprendre le départ de celle-ci et ajouta, en lui communiquant le billet laissé par Pierrette, que la jeune fille devait avoir trouvé à se consoler...

VII

QUELQUES mois avaient passé... Alain se remettait lentement de l'affreuse déception qu'il avait éprouvée.

— Ah ! comme j'avais raison de ne pas croire à l'amour ! s'écria-t-il, lorsqu'il connut la fuite de Pierrette.

Mais, peu à peu, absorbé par sa nouvelle vie, très agitée en raison de l'importance qu'avait prise l'affaire qu'il dirigeait, il avait, sinon oublié, du moins accepté la défection de Pierrette.

Dans son cœur ulcéré, la blessure, pourtant, saignait toujours... et cela avait suffi à le rendre méfiant vis-à-vis de toutes les femmes. Il s'efforçait de chasser de son esprit le souvenir de la transfuge ; il n'y parvenait qu'à grand-peine.

Gertrude lui fut d'un grand secours en ces heures douloureuses :

— Mon pauvre ami, que je vous plains ! disait-elle d'un ton pénétré. Vous, un savant, un homme d'études, un être d'élite, avoir couru follement au-devant d'une semblable désillusion, délaissant l'affection sincère, la sympathie du cœur et d'âme qui allait timidement vers vous...

Un soir, cependant, au moment où il la quittait, elle avait abandonné plus mollement sa main dans la sienne :

— Mon ami, soupira-t-elle, je sens que vos rancœurs ne sont pas apaisées... Permettez à une amie vraie de rester près de vous... de vous réconcilier avec l'existence...

Il la regarda, étonné :

— Comment, Gertrude... Que voulez-vous dire ?

Elle baissa les yeux :

— Puisque rien ne nous sépare plus, Alain, il me semble que nous pourrions reprendre nos projets où nous les avions laissés, il y a quelques mois ?...

Elle lui mit les doigts sur la bouche pour l'empêcher de protester :

— J'ai tout excusé... J'ai bien vu que vous vous imaginiez aller vers le bonheur et que vous aviez cru, pauvre fou, que l'amour, tel que cette petite rouée vous le présentait, était indispensable...

— Hélas !...

— Alors, je me suis effacée, Alain. Mais aujourd'hui... je n'ai plus les mêmes raisons... et je suis persuadée que nous serons heureux ensemble... car notre mariage ne sera point bâti sur une duperie...

Alain n'était pas très emballé par cette perspective. Chose curieuse ! bien qu'il ait conservé beaucoup d'estime et de gratitude à « la philosophe », l'idée qu'elle viendrait prendre la place où il avait cru un moment voir Pierrette, lui était infiniment désagréable.

Et puis, le mariage ne l'attirait plus.

Pourtant, en garçon honnête qui pèse ses responsabilités, il reconnaissait qu'il lui devait une réparation pour le tort... moral qu'il lui avait causé...

Aussi, en dépit des objurgations de Mlle Aurore, il se résigna à ce mariage, sans enthousiasme. La date fut fixée aux premiers jours de novembre, car Gertrude Corbin tenait à hâter les choses. Bien entendu, il n'avait plus été question d'éloigner la sœur d'Alain du nouveau foyer.

Au contraire, Gertrude se montrait d'une amabilité excessive vis-à-vis de

(Lire la suite à la page 19)



Acheter LE SAMEDI, c'est l'adopter

Pour mettre le SAMEDI à la portée de toutes les bourses, si modestes soient-elles, et donner à tout le monde la chance de s'abonner au plus grand magazine canadien-français, nous avons décidé d'offrir à tous le tarif d'abonnement suivant : —

Trois mois : \$1.00
(13 numéros)

Six mois : .. \$2.00
(26 numéros)

Un an : ... \$3.50
(52 numéros)

Dans chaque numéro du SAMEDI :

Un grand feuilleton — Un roman d'amour complet — Trois nouvelles illustrées — L'article documentaire et le carnet éditorial de Fernand de Verneuil — Divers articles d'actualité richement illustrés — Trois contes d'enfants — Un problème de mots croisés — Notes encyclopédiques — La mode du jour, etc., etc.

----- COUPON D'ABONNEMENT -----

Le Samedi
975, rue de Bullion, Montréal.

Veillez trouver ci-joint \$1 pour 3 mois d'abonnement au SAMEDI
OU \$2.00 pour 6 mois d'abonnement au SAMEDI
OU \$3.50 pour 12 mois d'abonnement au SAMEDI

Mon nom

Mon adresse

Ville Prov.

Quelques Robes Simples et Pratiques



2473

2473 — Robe élégante, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". 25 cents.



2462

2462 — Robe d'une belle simplicité, gr. 12 à 20. Pour 16 : $3\frac{1}{4}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". Ceinture de votre choix. 20 cents.



2472

2472 — Robe pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". $2\frac{1}{2}$ v. de ruché. 20 cents.



2468

2468 — Jolie robe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 16 : $3\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". 3 v. de ruban de 1". 20 cents.



2467

2467 — Robe très chic, gr. 34 à 46. Pour un 38 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35", $3\frac{5}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{4}$ v. de 54". $\frac{1}{4}$ v. de dentelle de 9" et $\frac{1}{4}$ v. de chiffon de 39" pour le corsage; ou $\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". 20 cents.

(Suite de la page 17)

la vieille fille. Si cette dernière se fut trouvée par hasard derrière la porte, lorsque M. Corbin et Gertrude étaient en grande conversation, elle eût été édifiée.

— Laisse-moi m'appeler Mme Kervenor, disait cette dernière à son père, et tu verras comment je changerai tout cela.

En attendant, les préparatifs se poursuivaient.

La veille du mariage, Alain dit à sa sœur :

— Veux-tu venir choisir avec moi la corbeille de mariage ?

— Si tu veux, acquiesça Aurore. Et elle ajouta :

— Je pense que tu préfères ne pas aller chez Meyer et Grunwald...

Alain rougit imperceptiblement.

— Nous irons dans un très beau magasin qui vient de s'ouvrir aux Champs-Élysées, dit-il... On m'a assuré qu'ils avaient un choix considérable dans cette maison.

Aurore ne fit aucune objection et quelques minutes plus tard un taxi les déposait devant les grands magasins Colette et Colette.

Or, comme ils s'engageaient dans le hall d'entrée, ils croisèrent une jeune fille qui, tout soudain, à la vue du couple, faillit se trouver mal.

— Pierrette ! fit Alain presque malgré lui, tandis que les yeux candides de Pierrette rencontraient ses prunelles pleines de rancune et de reproche.

A l'exclamation de son frère, Aurore avait fixé curieusement la jeune fille et surprit le frémissement qui l'agitait.

— C'est donc elle ! se dit la vieille fille...

Et, une seconde, elle s'arrêta devant Pierrette et la regarda bien en face avec une muette réprobation.

Elle la vit si pâle, avec un tel air de souffrance sur le visage et une crispation sur ses lèvres blêmes, qu'elle fut obscurément émue...

— Viens-tu, Aurore ? s'exclama Alain, d'un ton rogue.

— Oh ! pardon... j'arrive...

Elle avait fait un pas en avant, mais elle fut soudain agrippée par une petite main nerveuse, tandis qu'une voix étouffée s'exclamait :

— Il a dit Aurore... il a dit Aurore !

Interloquée, la vieille fille se retourna. La face de Pierrette était frémillante et il y avait dans son regard une stupeur sans borne.

— Eh bien, oui, Aurore... c'est mon nom... Mon frère a le droit de m'appeler par mon nom, j'imagine ?

— C'est donc vrai ! Vous... vous êtes sa sœur ?

Elle courut à Alain qui s'approchait, ne comprenant rien à la scène :

— Alain... cette dame est bien... Mlle Aurore, votre sœur ?

— Certainement... Que voulez-vous ?

— Ah ! malheureuse, proféra-t-elle en éclatant en sanglots, on m'a trompée... L'autre a menti ! Elle a menti !... Je me suis perdue moi-même !

Des employés, quelques clients, attirés par le bruit, accouraient autour des trois personnages.

Mlle Aurore, apitoyée, et devinant un malentendu, avait pris la petite aux épaules et s'efforçait de la consoler.

— Faites-moi appeler un taxi, fit Alain à un groom qui les regardait bouche bée.

Avec des précautions infinies, Alain installa Pierrette dans la voiture, à côté de Mlle Aurore qui berçait tendrement l'enfant avec des paroles maternelles.

Peu à peu, Pierrette se calma. Ses

yeux meurtris se levèrent vers Alain. Elle lui tendit les bras :

— Ah ! j'ai tant souffert de vous avoir perdu !...

— Pourquoi vous êtes-vous sauvée ? reprocha-t-il... Moi aussi, j'ai souffert, Pierrette.

— Pourquoi... mais pour que vous soyez plus heureux... avec une femme digne de vous...

— Une femme digne de moi ! s'étonna Alain.

Aurore, devinant la méprise, s'enquit :

— Voyons, mon petit... expliquez-vous. Pourquoi, tout à l'heure, mon nom a-t-il paru vous troubler ?

— Parce que vous n'êtes pas la personne qui est venue à moi, il y a cinq mois, et qui a prétendu être la sœur de M. Alain...

— Par exemple ! s'exclamèrent le frère et la sœur en même temps.

La petite raconta toute l'histoire... les propos de la mystérieuse visiteuse qui était arrivée à l'improviste chez sa tante, l'entretien que les deux femmes avaient eu ensemble et le renoncement que l'on avait exigé d'elle.

— C'est elle qui m'a dicté la lettre que je vous ai laissée, Alain, gémit Pierrette. Ah ! j'aurais donné n'importe quoi pour ne pas l'écrire... mais elle m'a dit qu'il s'agissait du bonheur de toute votre vie...

— Tiens ! Tiens ! fit songeusement Aurore. Et... comment était cette femme ?

— Grande... mince... mais je n'ai pas bien vu son visage... Elle portait une voilette épaisse, et de grosses lunettes d'écaïlle... et puis, elle tenait toujours son menton enfoui dans le col de son manteau.

Vivement, Aurore pencha le buste hors de la portière et dit quelques mots au chauffeur.

— Que fais-tu ? s'enquit Alain, inquiet.

— Je donne l'adresse de l'institut Corbin.

Le frère et la sœur échangèrent un regard.

— Tu crois que... c'est elle...

— Je veux éclaircir cette histoire... En tout cas, Gertrude est la première intéressée... Il est tout naturel que nous accourions chez elle lui narrer cette extraordinaire aventure.

Le taxi s'arrêta à l'adresse indiquée.

L'institut Corbin, en dépit de son air sévère, présentait, ce jour-là, un aspect inaccoutumé.

Une troupe de tapissiers étaient occupés à décorer le hall et l'on avait réquisitionné les élèves et les surveillants pour fleurir l'escalier et les murs, en vue de la proche cérémonie.

Aurore, suivie d'Alain, qui soutenait Pierrette défaillante, pénétra droit dans le bureau de Mlle Corbin.

Gertrude, dès qu'elle l'aperçut, s'exclama :

— Ma chère amie !

La phrase se glaça sur ses lèvres : elle venait de voir se profiler, dans l'encadrement de la porte, la double silhouette du jeune homme et de sa jeune compagne.

Celle-ci, d'abord intimidée, n'avait point osé lever les yeux sur la maîtresse de céans... Quand elle la regarda enfin, elle poussa un cri de surprise.

S'arrachant à la poigne d'Alain, elle s'avança vers Gertrude :

— Vous ! cria-t-elle, c'est vous ! Mentreuse ! Mentreuse !...

Les narines de Mlle Corbin frémissaient. Elle tourna un visage étonné vers Alain :

— Qui est cette personne ?

— Vous prétendez ne pas me reconnaître ? Dieu merci, je ne suis ni

(Lire la suite à la page 28)

Blanchit !

Les teints fades, sans chaleur, sont rapidement rajeunis

Votre apparence est vite améliorée — sans massage fatigant ni traitements longs et ennuyeux. A peine avez-vous commencé d'employer la Crème Orientale Gouraud que vous êtes toute transformée, rajeunie et plus séduisante. Avec cette délicieuse crème aux tonalités ivoirines, vos épaules et vos bras acquièrent un charme rare lorsque vous portez les robes largement échancrées pour les soirées ou les sports.

La Crème Orientale Gouraud donne à la peau une finesse durable. Elle ne "s'efface" pas, ne coulera pas et la transpiration restera invisible. Elle blanchit parce qu'elle contient un élément oxygéné qui, aussi, en fait un désodorisant. Elle fait disparaître les boutons et adoucit les mains rouges et rudes tout en les blanchissant. Quatre nuances : Blanc, Chair, Rachel et Hâle oriental (Oriental Tan).

Flacon pour sac à main, à 5¢, sur demande.
Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Québec



LA PERCHAUDE

La Perchaude Jaune est surtout abondante à l'ouest de la ville de Québec et dans les lacs. D'habitude, les Perchaudes se tiennent aux environs des vieux quais, des perrés et des berges herbeuses. Chaque génération forme des bandes de même taille; le but de ces associations est de se mieux défendre. La Perchaude est omnivore: elle fait lard de tout. La Perchaude blanche se plaît en eau douce, saumâtre ou salée. La Perchaude-truite a la tête, les mouchetures, la nageoire adipeuse d'une truite, ainsi que la bouche, les écailles et les rayons de nageoires de la Perchaude.

Reproduit du volume
"Les Poissons de Nos Eaux",
par Claude Melançon.



40\$ 265
ONCES

26\$ 190
ONCES

Cette Réelle
Saveur de Hollande

10 85¢
ONCES

Gin de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de
JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.
188F

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

La Revue Populaire

Qui en plus de nombreux articles renferme un ROMAN COMPLET
En vente dans les dépôts de journaux... 15 cents

LIONEL CONACHER

Le plus grand
athlète
canadien



Conacher, comme joueur de crosse.

Lionel Conacher portant le chandail de hockey.



Lors de la fin de la dernière saison de hockey, Lionel Conacher a annoncé sa retraite comme joueur actif dans le jeu national, le hockey. Cette nouvelle ne nous a guère surpris, car plus d'une fois depuis quelques années, le « Big Train » a prêté sa démission dans plusieurs domaines. Il a dit vrai dans la lutte, la boxe, la crosse par exemple, mais quand le domaine du hockey fut mentionné, on ne le crut guère. Sa décision de ne plus jouer au hockey a été annoncée et niée, environ trois fois par saison depuis trois ans. Celle qu'il a prise le mois d'avril est cependant véridique et irréfutable, dit-on à Toronto. On va même jusqu'à dire que le grand Conacher a fait fortune dans les mines d'or depuis un an et qu'il est prêt à prendre sa retraite fort à l'aise. D'autre part, on avance que Conacher ambitionne de devenir président de la Commission Athlétique d'Ontario, nouveau poste créé par le gouvernement Hepburn. On sait aussi



Conacher, comme joueur de football.

que ce grand athlète a toujours rêvé se lancer dans la politique et qu'il ne serait pas surprenant de l'appeler Monsieur le Député, un jour prochain. Toutes ces suppositions ne prouvent pas encore que sa retraite soit décidée. Dans les milieux bien informés, on avance cependant catégoriquement que les jours de Lionel Conacher comme athlète sont finis. Nous ne le reverrons plus dans aucun uniforme.

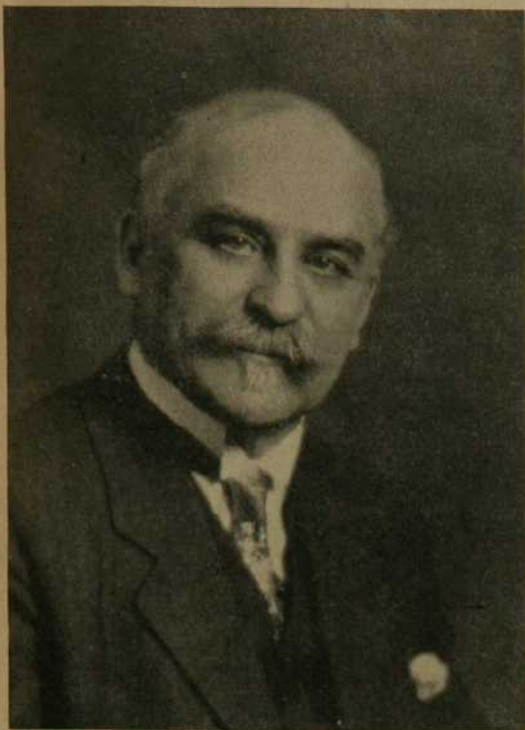
La retraite

Si cette décision est maintenue, le Canada perdra, dans Conacher, le plus brillant et le plus grand athlète de son histoire. Oui, lecteurs du « Samedi », Lionel Conacher est sans aucun doute le plus valeureux athlète de notre pays. Ce joueur ne fut pas seulement la vedette d'un seul sport. Au contraire, il fut en vedette dans tous les sports. Encore écolier, il fut un avironneur de renom et coureur à pied dans toutes les épreuves, sur piste et pelouse. A sa sortie du collège, on le vit se signaler dans le hockey, le baseball, la lutte, la boxe, au jeu de crosse, au football et au tennis. A l'exception de ce dernier domaine, Conacher fut non seulement un excellent joueur mais un champion tant amateur que professionnel. Au tennis, il aurait pu atteindre les plus hauts honneurs mais le temps lui manqua. Connie est aussi réputé comme étant l'un des meilleurs joueurs de golf parmi les joueurs de hockey.

(Lire la suite page 40)



Conacher, comme gladiateur.



M. EMILE RIOUX
Maire de Sherbrooke

A partie de la Province de Québec connue sous le nom de Cantons de l'Est comprend les comtés de Brôme, Missisquoi, Shefford, Compton, Richmond, Stanstead, Wolfe et Sherbrooke. Toutes ces régions furent colonisées en très grande partie par des Loyalistes qui préférèrent abandonner la Confédération américaine pour rester fidèles à la Couronne britannique.

En 1783, le gouverneur Haldimand s'opposa à la colonisation des Cantons de l'Est sous prétexte que les immenses forêts constituaient une barrière contre nos entreprenants voisins du sud.

Ce qui n'empêche qu'aujourd'hui ce vaste et riche territoire nourrit une population de plus de 300,000 habitants. Ses montagnes, ses lacs, ses rivières poissonneuses, ses terres fertiles attirèrent rapidement des colons et des commerçants de bois.

Sherbrooke est le centre logique, naturel de ce pays prospère. C'est aussi un centre important d'énergie électrique, très favorable au développement de nouvelles industries. Née juridiquement à une époque très troublée, c'est-à-dire en 1837, cette ville n'a cessé de progresser, en même temps que la région dont elle est le pivot économique.

La population de Sherbrooke et des Cantons de l'Est a subi de grandes transformations depuis un siècle et plus.

Il y a cinquante ans, les quatre cinquièmes de la population sherbrookoise se composaient d'anglophones; aujourd'hui, c'est l'inverse: les quatre cinquièmes sont des Canadiens français, sans compter, à la campagne surtout, les descendants d'Anglais qui, par la force des choses, ont adopté la langue française. C'est ce même phénomène que l'on a vu dans tous les Cantons de l'Est, sur la rive nord de l'estuaire du Saint-Laurent et ailleurs.

Par un accord tacite, Sherbrooke élit alternativement un maire de langue française et un maire de langue anglaise. Aussi, bien que les Canadiens français y soient en très forte majorité, ils ont toujours délégué à Ottawa un anglophone. Ce sont des concessions que, n'étant pas de la région, on comprend parfois difficilement; mais nous n'avons pas y voir...

La population de Sherbrooke dépasse aujourd'hui 31,000 habitants. La corporation possède elle-même son système d'énergie électrique tiré des rivières Magog et Saint-François; elle administre aussi son service d'aqueduc et de gaz.

La prospère et jolie ville de Sherbrooke célébrera son centenaire du 31 juillet ou 4 septembre, de concert avec tous les Cantons de l'Est. Cet événement donnera lieu à de magnifiques démonstrations de foi patriotique et religieuse, à des concerts, des jeux sportifs, etc. Il vaudra la peine de s'y rendre, ce qui est relativement facile puisque Sherbrooke n'est qu'à 100 milles de Montréal et à 140 milles de Québec. Allons saluer nos amis de Sherbrooke!

LE CENTENAIRE DE SHERBROOKE

PROGRAMME DES FÊTES DU CENTENAIRE

Samedi, 31 juillet — *Le salut à Gilbert Hyatt*. Grande cérémonie d'ouverture. Le soir, à 10 heures, un immense feu d'artifice.

Dimanche, 1^{er} août — *Exaltation de foi chrétienne*. Son Eminence le Cardinal Villeneuve célèbre la messe en plein air. Dans l'après-midi, festival des fanfares de la province.

Mardi, 3 août. — *L'opérette à ciel ouvert*. Le soir, à neuf heures, première présentation des *Cloches de Corneville*, avec trois cents participants.

Jeudi, 5 août. — *Evocation d'un siècle d'histoire*. Le soir à huit heures et demie, grand pageant historique en 15 épisodes, avec 1500 personnages en costumes pittoresques. Corps de ballet de 150 danseurs et danseuses.

Samedi, 7 août — *Présentation des couleurs*. L'après-midi, à quatre heures, imposant déploiement militaire. Le soir, Grand Bal militaire et feu de joie.

Dimanche, 8 août. — *La féerie en marche*. Défilé à travers les rues de la ville des caractères de légendes anciennes et des albums de jeunesse.

Le soir à huit heures. — *L'apothéose du grand vicaire*. Le grand vicaire Dufresne peut être considéré comme le père de la vie sociale et religieuse des Canadiens-Français des Cantons de l'Est.

Mardi, 10 août. — Le soir à huit heures, dans une des salles publiques de la ville: *Le dîner en musique*. Le seigneur J. B. R. de Ramezay reçoit en son manoir les seigneurs ses voisins.

Jeudi, 12 août. — Répétition du pageant: *Evocation d'un siècle d'histoire*.

Samedi, 14 août. — *L'hommage des villes-sœurs*. Un gracieux cortège, composé de jeunes filles déléguées par les diverses villes de la région, paradera à travers les rues de la ville en costumes d'époque.

Dimanche, 15 août. — Répétition du pageant.

Mardi, 17 août. — *Glorification de Sir A.-T. Galt*. Sir Alexander Galt, que plusieurs historiens proclament le père de la Confédération, vécut une trentaine d'années à Sherbrooke et en fut le député.

Jeudi, 19 août et Samedi, 21 août. — Présentation du pageant historique.

Dimanche, 22 août. — Le soir, à huit heures et demie, deuxième présentation des *Cloches de Corneville*.

Mardi, 24 août. — *Le bal du gouverneur*. A 9 h. du soir, dans une des salles publiques de la ville, reconstitution du bal donné en 1831 à Lord Aylmer, lors de sa visite à Sherbrooke. Ce bal constituera un inoubliable déploiement d'élégances de l'époque romantique, tous les participants portant des costumes d'époque.

Jeudi, 26 août et Samedi, 28 août. — Deux dernières représentations du pageant historique.

Dimanche, 29 août. — L'après-midi, répétition du défilé historique du 8 août. Le soir, éblouissante fête de nuit.

Manifestations diverses. — A part les événements ci-mentionnés, toutes sortes de spectacles sportifs se dérouleront durant les Fêtes. Tournois de tennis, la crosse d'intérieur, baseball entre équipes professionnelles, tournois de golf, courses à pieds, en bicyclettes, en moto, régates internationales, boxe, etc.

En cas de mauvais temps, tout item du programme à être exécuté en plein air sera remis au lendemain.

La Cité de Sherbrooke met à la disposition des visiteurs un Bureau de renseignements où ils pourront se procurer le prix des chambres dans les seize hôtels de Sherbrooke, dans les chalets de touristes et maisons de pension; des parcs de stationnement pour autos, des camps pour autos-remorques, une plage magnifique, etc.

Les numismates et amateurs de vieilles choses visiteront avec agrément le Musée du Séminaire, renommée pour ses collections de toutes sortes.

L'Exposition annuelle qui s'ouvre à la conclusion des fêtes, — le 30 août — sera la plus considérable qui se soit vue depuis son existence, à cause de l'année du Centenaire, les gouvernements fédéral, provincial et la région des Cantons de l'Est, dépenseront des sommes considérables pour signaler aux milliers de visiteurs étrangers, les ressources multiples du pays et de notre région. L'Exposition se terminera le 4 septembre.

PHOTO DES ONZE MAIRES SURVIVANTS DE SHERBROOKE



Une photographie unique à l'occasion d'un événement unique. Les onze ex-maires survivants de Sherbrooke se rencontrent à la résidence du maire actuel pour lui offrir leur appui et leur collaboration à l'occasion des fêtes prochaines du Centenaire de leur ville. Leur doyen d'âge est M. C. F. Olivier, âgé de 90 ans, et le doyen d'office, le colonel E. B. Worthington, maire en 1901. Première rangée, de gauche à droite: l'Hon. Juge C. D. White, M. C. F. Olivier, le maire Emile Rioux, M. D. O. E. Denault, M. William Morris. Deuxième rangée, de gauche à droite: MM. E. B. Worthington, le Dr. F. M. Bradley, le Dr. Ludger Forest, le notaire Ernest Sylvestre, M. J. K. Edwards, M. William Brault et M. A. C. Skinner. (Photo Sears, Sherbrooke)



L'AIGUILLEUR, D'UN FORMIDABLE COUP DE POING AU CREUX DE L'ESTOMAC, S'EN ALLAIT ROULER AU MILIEU DE LA VOIE.

Coeur Fidèle

par Ely MONTCLERC

Illustration de Saint-Loup

NOTRE FEUILLETON — No 4

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Des lettres anonymes font que Robert de la Fougeraye soupçonne injustement sa femme de le tromper. Un soir il se met en embuscade et surprend dans le jardin un inconnu sur qui il tire. C'est le propre frère de Robert, César, un aventurier qui n'agit qu'à sa guise, ruiné, et qui donne à sa famille beaucoup de mal. La comtesse, de même que la domesticité, est attirée par le bruit. Ne pouvant contenir sa colère, Robert insulte son épouse, qui n'y comprend rien et la précipite par terre. La comtesse se heurte la tête contre une roche, d'où fracture du crâne et mort rapide. César n'est que blessé. Aussi Robert, afin de ne pas causer de scandale et pour camoufler ce qu'il appelle une infamie, charge-t-il Félix, un fidèle domestique, de séquestrer César et de faire accroire aux policiers que le petit René de la Fougeraye a été enlevé mystérieusement.

— Maintenant me voilà toute seule puisqu'il est parti... murmurait la veuve tandis que ses larmes mouillaient le suaire.

Qu'est-ce que je vais devenir sans lui ?...

Je n'ai pas de parents, ma soeur, personne, personne ! Lui seul m'aimait et je n'aimais que lui...

Je n'ai plus qu'à aller le rejoindre...

— Et vos enfants ! fit la soeur, et vos fillettes ? Vous n'y pensez donc plus ?

Qui les élèvera ?

La mère alors se réveilla.

— Vous avez raison, ma soeur, il faut que je pense à ces pauvres petites...

Vont-elles en avoir du chagrin quand elles apprendront qu'elles ne

doivent plus revoir leur papa !...

Ne faites pas attention, je ne saisis plus ce que je disais tout à l'heure... J'ai si mal, voyez-vous, si mal !... c'est comme si on me déchirait le coeur...

Et puis je m'attendais si peu !

Dire que Joseph est parti ce matin gai, tranquille, qu'il m'a embrassée comme d'habitude, et que je le trouve là, froid, plein de sang et de blessures...

Comme on a dû lui faire mal, mon Dieu !...

Mais qu'est-ce qui a bien pu arriver ?... Lui qui était si prudent !

— Ma pauvre femme, on ne sait pas au juste...

Il paraît que c'est en voulant faire des signaux à un train qu'il n'avait

pu aiguiller à temps... Enfin, je ne puis bien vous renseigner...

Tout ce que je sais, c'est que ceux qui l'ont apporté disaient qu'il était mort victime du devoir...

Fanny ne comprenait pas très bien, elle demeurait accroupie sur ses talons, s'essuyant les yeux sans relâche, ses pauvres yeux rougis, gonflés par la brûlure des pleurs et leur saueur amère...

Elle eût voulu prier, et nulle prière n'arrivait à ses lèvres.

Elle ne savait que répéter : "Mon Dieu ! mon Dieu !" ... sans interruption, sur le ton d'une monotone mélodie...

Et elle contemplait fixement les traits fixés dans l'épouvante suprême de l'assassinat, et elle ne savait pas dire le terrible secret que ces yeux vitreux avaient emporté vers l'au-delà ; elle ne comprenait pas que cette bouche grimaçante semblait crier, du fond des ténèbres suprêmes :

— On m'a tué !... Venge-moi !...

La religieuse voulait obliger Fanny Henriot à se lever, à quitter cet affreux spectacle.

Elle qui avait l'habitude des choses funèbres demeurerait près de ce cadavre et prierait pour le repos de son âme.

Mais la veuve ne voulut jamais y consentir.

Je t'en prie, un mot, rien qu'un mot !...

Ah ! mon Dieu ! l'on m'avait menti, il est mort, il est mort !...

Le religieuse, troublée dans ses prières par cette explosion de désespoir, s'était interrompue, et prenant maternellement la veuve, elle essayait de la relever, murmurant de sa douce voix des paroles consolatrices.

Mais Fanny s'obstinait à demeurer prosternée devant le cadavre de celui qu'elle avait tant aimé...

Les cinq années de vie à deux, si vite enfuies, repassaient devant ses yeux.

Elle songeait au bonheur d'hier, aux rêves d'avenir ; devant le présent si funeste, la malheureuse sentait un désespoir immense l'envahir.

Elle répandait sa douleur en longues plaintes, disait à la soeur combien était bon celui qu'elle avait perdu, quel mari modèle, quel père, quel ouvrier estimable, quel être de devoir et d'honnêteté était Joseph Henriot.

Elle disait cela dans son simple langage d'enfant du peuple, mais les mots qui lui venaient aux lèvres partaient du coeur.

Ils allaient aussi tout droit au coeur de la compatissante religieuse.

Elle demandait en grâce qu'on la laissât auprès du défunt jusqu'à la minute dernière où la terre le reprendrait.

On ne pouvait lui refuser cela, cette triste faveur : le veiller, le voir encore durant quelques heures, puis-que après tout serait fini.

La soeur essaya de lui parler de nouveau de ses enfants, objecta qu'elles ne pouvaient demeurer seules la nuit.

— Mais elle ne sont pas seules ! se récria Fanny ; il y a une voisine, Mme Deloche, qui les garde.

Souvent ça lui arrive quand je vais à Paris porter mon ouvrage.

Allez, ma soeur, je peux rester sans crainte.

Elles ne risquent rien, mes chéries...

Oh ! maintenant, je vous le jure, je n'aurais pas le courage d'abandonner ce lit...

Demain, je serai raisonnable... Je ferai tout ce qu'on voudra...

— Soit, acquiesça la religieuse, demeurez jusqu'à demain matin, mon enfant...

La bonne soeur s'agenouilla de nouveau sur le sol et se remit à prier, tandis que Fanny Henriot, hébétée, continuait à laisser couler le long de ses joues convulsées deux ruisseaux brûlants qui ne voulaient pas se tarir.

Et tout bas, afin de ne pas troubler la prière de sa compagne, elle murmurait des paroles inhérentes, semblait parler au mort, nommait ses filles et lui promettait de se consacrer tout à elles...

Puis un accès de désespoir plus violent la reprenait tout à coup, et c'étaient alors des sanglots, des cris étouffés, des plaintes lamentables qui s'échappaient de cette triste créature, écrasée par le poids de l'irréparable catastrophe.

VII

BASTIEN MEILLARD devait, nous l'avons vu plus haut, retrouver François de Cabirac et Justine Fouilleux tard dans la soirée, sur les bords du canal, assez loin des dernières maisons de Pantin, afin que personne ne pût remarquer les nocturnes promeneurs.

Pendant que le crime s'accomplissait, il s'était ostensiblement montré un peu partout, puis avait entamé avec un camarade d'atelier une partie de zanzibar monstre chez un marchand de vins voisins de l'immeuble habité par les Henriot.

— De là, se disait-il avec raison, je pourrai surveiller les allées et venues et savoir ce qui se passe, tout en écartant de moi le plus petit soupçon.

Qui eût pu douter, en effet, de la parfaite quiétude de cet ouvrier rieur, renversant les dés avec entrain, buvant de même, plein de verve et de bonne humeur ?

Sur son front aucune ride n'indiquait le souci des préoccupations absorbantes, et c'est une croyance générale qui veut que seules les âmes tranquilles possèdent cette sérénité apparente.

C'est juste dans la plupart des cas, mais pour Bastien il n'en était pas ainsi, car jamais sourire plus béat, figure plus ouverte et plus franche ne dissimula plus de noirceur et de froide cruauté.

C'est avec une joie sans mélange que, tout en agitant dans le cornet les dés d'ivoire, Meillard songeait au crime prémédité et qui se commençait à cette heure, au crime bienheureux qui lui fournirait, enfin, le levier à l'aide duquel il comptait bien échafauder une fortune colossale.

Une fois l'argent du fameux billet touché, une fois le partage opéré avec le sire de Cabirac, le mécanicien était décidé à ne pas faire de vieux os en France.

Il partirait au loin, vers le cap de Bonne Espérance, où l'or, paraît-il, est aussi commun que les pierres, et ne reviendrait à Paris que lorsqu'il serait plusieurs fois millionnaire.

Car c'est à Paris, seulement, en cette ville unique, que l'on peut jouir de la fortune.

Tous ces rêves dorés s'échafaudaient successivement dans l'esprit de Meillard et ne laissaient pas la plus petite place aux remords.

Pas une seconde, même, il n'avait plaint son innocente victime, quoi qu'il pût arriver.

— Cabirac est assez à la côte pour faire le coup coûte que coûte, se répétait Bastien.

Donc, ce soir, j'aurai le billet.

Tout à coup, une rumeur éclata dans la rue.

Des gens couraient affairés, levant les bras au ciel ; d'autres s'arrêtaient par petits groupes pour se conter l'événement qui les mettait ainsi en émoi.

— Tiens ! il se passe quelque chose, fit un des camarades des Bastien, allons donc voir.

Les amis sortirent et s'informèrent.

— Il paraît, leur fut-il répondu, qu'il est arrivé un terrible accident...

Un aiguilleur, posté à quelques centaines de mètres de la gare, a été broyé par l'express de Champagne. Bastien ne fut pas maître d'un sursaut.

Allons ! le sort en était jeté. Cabirac avait dû employer les grands moyens.

— L'essentiel, pensa-t-il avec cynisme, c'est que le compagnon ait eu le temps de chiper le billet avant de jeter l'homme sous le train...

Mais des questions s'échappaient pressées de toutes les bouches.

On demandait quel était le malheureux aiguilleur.

Soudain, parut un employé de l'hôpital se dirigeant vers la maison qu'habitait la famille Henriot.

— Plus de doute, songea Meillard avec une sinistre joie, c'est bien de notre homme qu'il s'agit.

La foule entoura l'employé et le questionna à son tour.

— C'est, en effet, un aiguilleur de la Compagnie, un des plus estimés mêmes, paraît-il, qui vient d'être broyé, par un train, répondit l'employé heureux de pérorer.

Il se nomme Joseph Henriot et je vais prévenir sa femme.

— Comment se fait-il, demanda Meillard avec un terrible sang-froid, qu'on ait transporté ce malheureux à l'hospice, au lieu de l'amener chez lui...

— On a cru d'abord qu'il respirait encore, et on a voulu tenter quelque chose, mais ça été inutile.

En arrivant à l'hôpital, on constata que le malheureux était mort, bien mort...

Une femme alors intervint...

— Faut pas que vous montiez comme ça brutalement chez mame Henriot, dit-elle.

Une nature nerveuse comme elle est, c'est un coup bon pour la tuer, elle aussi... et il reste deux gosses qu'auront pas trop de leur mère pour recevoir la pâtée et les habits...

Donc, écoutez-moi, retournez vous-en, et c'est moi, sa voisine, qui vas avertir en douceur c'te pauvre créature...

N'ayez crainte, elle sera là bas presque en même temps que vous...

— Madame Deloche, vous avez raison, intervint Bastien Meillard, et vous êtes une brave et digne femme...

Mon pauvre camarade ! s'écria-t-il tout d'un coup, en portant son mouchoir à ses yeux.

Quel malheur, quel horrible malheur !

Allez, madame Deloche, faites votre triste commission... dans un moment j'irai vous rejoindre et je conduirai moi-même Mme Henriot jusqu'à l'hôpital.

Et tandis que la compatissante voisine montait avertir Fanny Henriot du malheur qui la frappait, l'ouvrier mécanicien demeuré au centre du groupe, se livra à un accès de douleur si bien joué qu'il ne parut suspect à aucune de ces âmes simples.

Donc sur les onze heures du soir, par cette nuit sans lune et sans étoiles, sous un ciel chargé de nuages lourds, qui semblaient s'effranger à la cime des arbres, Bastien rejoignit ses complices.

Ils rôdaient tous deux à l'abri des peupliers qui longent le canal.

François de Cabirac, en quelques mots brefs, avait conté à sa compagne terrifiée la nécessité où il avait été de tuer l'aiguilleur.

Son crime l'étouffait.

Si Justine Fouilleux ne se fût pas trouvée là pour en entendre l'aveu, peut-être l'eût-il crié tout haut dans la nuit comme un fou.

Mais les premiers moments d'épouvante passés Justine s'était employée à calmer Cabirac.

Elle redoutait surtout que, dans cette obscurité, quelqu'un passât sans qu'on s'en aperçût et n'entendit les dangereuses paroles que dans son exaltation François de Cabirac laissait échapper.

Peu à peu, Justine l'emporta et François s'apaisa.

Par de savantes insinuations, de douces et rafraichissantes paroles, elle amenait insensiblement Cabirac à n'envisager son crime que sous l'aspect d'un accident.

Il n'avait pas eu l'intention de tuer Henriot, cela était bien certain.

Lui prendre son billet, oui, cela seulement...

Mais les événements l'avaient obligé aux mesures extrêmes.

Malgré lui, lorsqu'il lui fallait absolument ce bout de papier maudit, malgré lui, certes, poussé par l'impérieuse nécessité qui avait découlé ses forces, Cabirac s'était trouvé entraîné à l'acte homicide.

Evidemment c'était terrible, mais puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, puisque la mort de ce malheureux était décidée...

Car si lui, Cabirac, eût épargné Henriot Bastien Meillard n'aurait pas eu les mêmes scrupules.

Il se serait chargé seul de la besogne seul aussi, il aurait profité des fruits de son attentat.

Or, cet attentat avait pour résultat immédiat de tirer définitivement le jeune avocat des griffes de la misère.

Grâce aux quarante mille francs de sa part, il pourrait commencer une vie nouvelle, se libérer entièrement du passé, devenir un homme célèbre, et, bien mieux, se payer le luxe suprême d'être dorénavant honnête et droit.

— François sois raisonnable, accepte la situation qui t'est faite sans récriminer, puisqu'au moins, n'est-ce pas ? tu ne peux empêcher d'être ce qui est.

Sûrement, c'est pénible de penser que tu as fait cela, et qu'il va y avoir une veuve et deux petits orphelins par ta faute, mais quoi, je te l'ai déjà dit, si tu n'avais pas marché, Meillard se serait passé de toi, et de nouveau tu en serais réduit à la misère de ce matin, ou au suicide...

Car tu voulais te tuer ?...

— Tout ce que tu dis est plein de

bon sens, mais c'est plus fort que moi, vois-tu Justine...

J'ai sans cesse, j'aurai toujours sous les yeux la figure convulsée de ce pauvre homme, et son regard, son regard d'angoisse qui semblait me crier :

"Grâce ! grâce ! du moins pour mes enfants !"

— Cela se passera, va !... essaye de ne plus y penser...

Puis, si tu le veux, tu pourras racheter cette faute...

— Un crime ne peut se racheter ! interrompit violemment Cabirac.

Quoi que je fasse, quoi que je devienne, il y aura toujours cette tache sur moi !

— Mais puisque Henriot était condamné quand même !

Autant vaut que tu profites de la chose !

— Oui, j'en profiterai, murmura le jeune homme d'une voix sourde...

je suis dans la boue, je ne puis faire autrement que de me salir...

Mais que sera ma vie désormais ?

Un remords et une menace perpétuels...

— Une menace ? de qui, de quoi ?

— Nous sommes trois à partager cet odieux secret ; qui sait si toi ou Meillard ne me trahirez pas un jour...

Quand je serai un homme connu, estimé, un avocat célèbre peut-être...

Oh ! François ! protesta Justine, tu sais bien que je t'aime.

De moi, tu n'as rien à craindre...

Quant à Meillard, n'est-il pas ton complice ?

Il se perdrait en te perdant...

— Enfin, résuma François, nous verrons... Pour le moment...

— Le vin est tiré, il faut le boire, interrompit Justine... N'aie pas peur, va... Ça se passera pour le mieux...

Tout à coup, Cabirac eut un sursaut d'épouvante... Une sueur froide mouilla son front...

— Oh ! gémit-il ; et la justice que nous oublions, Justine ? Si notre crime était découvert ?...

Cette fois, la Fouilleux demeura sans réponse, tellement fut violent le coup qu'elle reçut...

Jusqu'alors ni l'un ni l'autre n'avait pensé à cette éventualité : la justice...

Et soudain, devant les yeux passa l'effrayante vision qui hante les rêves de tous les criminels.

La Roquette un matin d'exécution, et, fort bien gardée par le mur d'acier des soldats en armes, la guillotine levant vers le ciel gris ses bras terrifiants...

Ils demeurèrent tous deux les jambes flageolantes, frissonnantes, effarés, s'appuyant au tronc d'un arbre, tandis qu'à leurs pieds le canal roulait ses eaux tranquilles.

Un tragique silence les enveloppait.

Soudain ils tressaillèrent, un léger bruit de pas retentit non loin d'eux.

Ils prêtèrent l'oreille, cependant que, tremblants, ils se collaient davantage au tronc du peuplier, afin de se mieux dissimuler.

Les pas se rapprochèrent et bientôt surgit de leur côté une ombre qui s'avancait prudemment dans l'obscurité.

— Je crois que c'est Meillard, chuchota Justine, il me semble reconnaître sa tournure... mais il fait si noir que je n'en réponds pas...

Si tu faisais flamber une allumette ?

— Y penses-tu ? Et si ce n'était pas lui ?

Non, attendons...

Il doit siffler d'une certaine manière pour se faire reconnaître...

A cet instant le sifflement retentit.

— Nous sommes là, fit Cabirac d'une voix étouffée...

(Lire la suite page 28)

Rions, c'est l'heure

— Comment ? Vous avez mis du papier collant dans vos gants ?...
— Ben sûr. Puisque c'est un combat de poids mouches !

L'instituteur — Comment ? vous classez la plante des pieds parmi les plantes grimpantes ?
L'élève — Evidemment ! Chez nous on habite au troisième étage...

L'institutrice. — Citez-moi un exemple d'énergie perdue.

L'élève — Raconter à un chauve une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête.

Un homme affamé se précipite dans un restaurant.

— Vite un bon "steak"; j'ai l'estomac dans les talons.

Une fois bien lesté, il quitte la table en soupirant :

— J'espère qu'on m'a servi de la viande de cheval. Me v'là maintenant avec l'égalon dans l'estomac.

Un artiste qui avait fait le portrait du pape Léon XIII lui demanda comme une précieuse faveur, d'y inscrire quelques mots de sa main. Médiocrement satisfait de la ressemblance, Léon XIII — qui ne manquait ni d'esprit... ni de malice... réfléchit un instant, puis écrivit—tirées de l'Evangile — ces paroles du Sauveur ressuscité aux apôtres : "Ne vous étonnez pas, c'est moi..."

Un matelot regagnait gaiement son vaisseau, prêt à mettre à la voile. Il fut arrêté par un passant qui lui demanda la cause de sa joie.

— Je vais, monsieur, répondit-il, partir pour un nouveau voyage sur mer. C'est mon élément et mon gagne-pain. J'espère que ce voyage sera bon.

— Mais, dis-moi, je te prie, reprend le passant, où ton père est-il mort ?

— En mer. Dans un naufrage, le bâtiment sur lequel il était a péri corps et biens.

— Et ton grand-père ?

— Son vaisseau a coulé, personne n'a pu être sauvé.

— Et comment, malheureux, après ces exemples, tu oses encore t'embarquer ?

— Mais dites-moi, monsieur, votre père est, sans doute, mort dans un lit, et, vous vous couchez bien.

Le médecin — Vous prendrez dix gouttes de ce remède dans un grand verre d'eau.
L'ivrogne — C'est que docteur, je digère très mal l'eau...

— Vingt-cinq piastres et vingt cents pour avoir battu ma femme en public ? Mais pourquoi les vingt cents ?

— C'est la taxe sur les spectacles.

M. Flaconot rentre à une heure un peu tardive et Madame son épouse l'attend avec ses armes offensives.

— Tu rentres à cette heure-là. Sais-tu l'heure qu'il est ?

— Ma seule excuse est de l'ignorer; sans ça je ne me risquerais pas à rentrer à une heure pareille...



— Mon vieux, le gouvernement devrait nous consulter plus souvent sur le chômage. On s'y connaît presque autant que les députés...

— Je veux une livre de lait, s'il vous plaît.

— Mon petit, le lait ça ne se pèse pas.

— Alors, donnez m'en, un pied.



Le danseur. — Madame, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse ?

La jeune veuve. — Volontiers, mais très lentement... mon deuil est si récent.

L'instituteur — Vous devriez avoir honte. Rester trois années dans la même classe !

L'élève — Ben, et vous ? Ça fait quinze ans que vous y êtes...

L'institutrice — Qu'est-ce que fait votre maman quand elle doit payer les oeufs quarante cents la douzaine et qu'elle en a besoin de deux douzaines ?

L'élève — Elle se fâche.

— Garçon, demandez à l'orchestre l'air du toréador de l'opéra "Carmen", pendant que je mangerai le boeuf que vous venez de me servir.

— Oui, monsieur. Mais puis-je vous demander pourquoi ?

— Cette viande est tellement dure que j'ai l'impression d'être un toréador.

C'était après un grand concert. Les abords de la salle étaient encombrés d'autos et une vieille dame ne pouvait retrouver son chauffeur. Elle s'adressa à un homme qui sortait :

— Si je ne me trompe, c'est bien au grand ténor que j'ai l'honneur de parler ?

— Mais oui, madame, répond le chanteur très flatté.

— Voulez-vous être assez gentil d'employer vos notes les plus élevées pour appeler mon chauffeur !

Un ignorant soutenant la conversation que le soleil ne faisait pas le tour du monde.

— Mais, lui objectait-on, comment se peut-il qu'étant parvenu à l'Occident, où il se couche, on le voit se lever à l'Orient, s'il ne passe point par dessous le globe ?

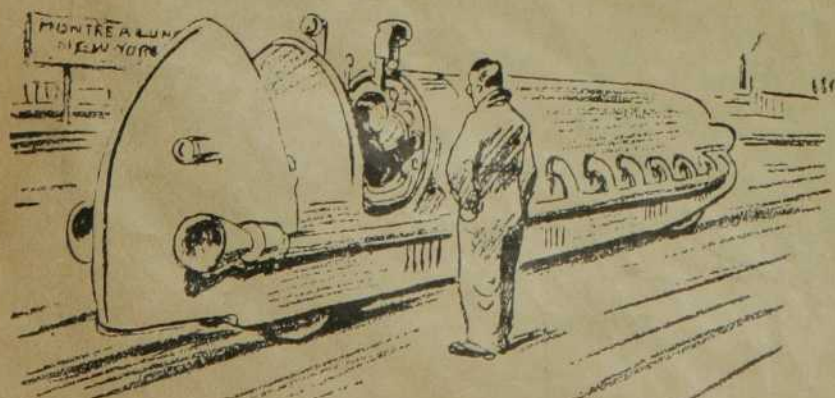
— Vous voilà bien embarrassé, répondit cet ignorant entêté. Il reprend le même chemin et si on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il revient de nuit !

Lucien Guitry, qui joua longtemps au Théâtre Français de Saint-Petersbourg, fût lié avec le célèbre comédien russe Katchaloff. Il racontait sur son ami, cette amusante anecdote :

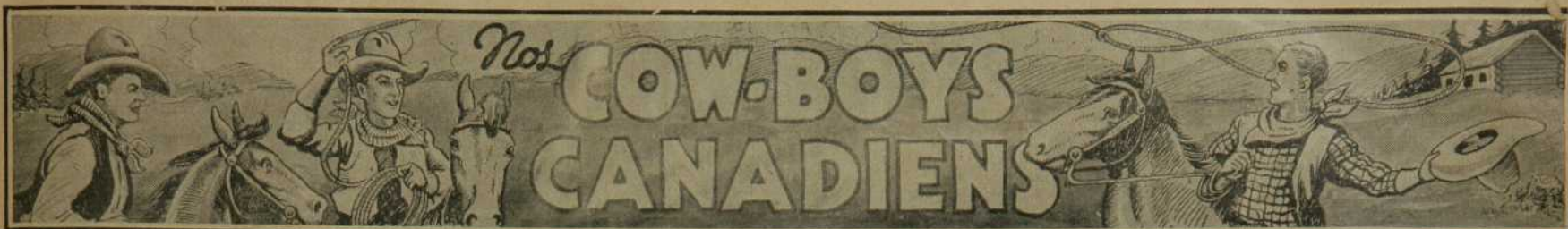
— Katchaloff, dont les débuts furent difficiles, avait, à l'époque, une garde-robe des plus réduites. A la fin d'une représentation, son directeur lui adressa de vifs reproches :

— Comment, l'action se passe en Sibérie, et vous jouez en tenue légère ! Je vous avais pourtant recommandé de mettre une palisse...

— C'est que, répliqua Katchaloff, je n'ai justement pas de pelisse. Mais rassurez-vous, ajouta-t-il sons ironie, j'avais mon veston, deux gilets de laine !



— Que consomme votre voiture ?
— Oh ! 2 ou 3 pilules aux 5.000 milles !



EPISODE No 5



1—Bob, l'un du trio des cow-boys, avait été fait prisonnier par les bandits de McBride.



2—Ses deux compagnons cherchaient un moyen de le délivrer. Mais ce n'était pas facile.



3—Bob était attaché au même arbre que le rancher enlevé de sa ferme deux jours auparavant.



4—Au cours de la nuit, un ouragan d'une grande violence se déclencha. Les chevaux s'affolèrent.



5—Pendant que les bandits tentaient de rassembler leurs bêtes, Fred et Fatty attendaient.



6—Soudain, ils virent l'arbre où étaient liés les prisonniers déraciné par le vent.



7—La pluie couvrant le bruit de leurs pas ils accoururent pour sauver leurs deux amis.



8—Malheureusement l'arbre tomba à la rivière et descendit lentement au fil du courant.



9—Montant sur leurs chevaux, Fred et Fatty tentèrent de le retenir avec leurs lassos.



10—Fred réussit enfin à accrocher les racines de l'arbre; il arrivait à temps.



11—En effet, un instant plus tard, les prisonniers tombaient dans une haute chute d'eau.



12—Les quatre amis se hâtèrent d'arriver au village, où le rancher retrouva sa jeune fille.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE No 43



1—Dissimulés dans une encoignure, Yves et Germaine espéraient échapper aux bandits.



2—Mais la jeune fille ne put retenir un éternuement. Yves vit que tout était perdu.



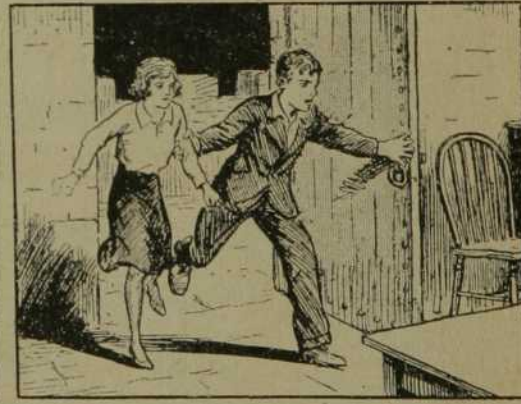
3—Cependant, il était décidé à se défendre. Il sortit brusquement et renversa l'un des deux hommes.



4—L'autre qui allait sauter sur le jeune homme heurta son compagnon et tomba à son tour.



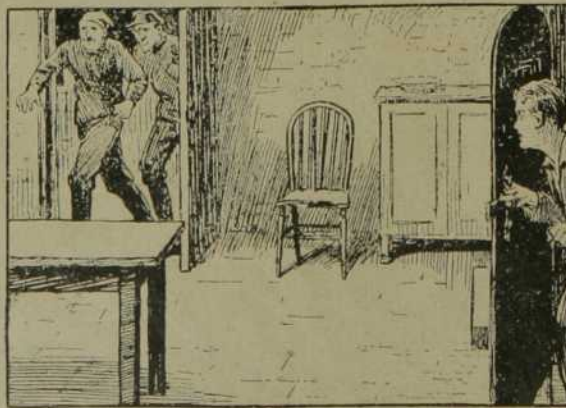
5—Avant que les bandits aient pu se relever, Yves et Germaine s'enfuyaient dans l'obscurité, sans savoir où aller.



6—Ils ouvrirent la première porte rencontrée. Malheureusement, cette porte n'avait pas de verrou.



7—Pour dépister ceux qui les poursuivaient, ils ne trouvèrent rien de mieux que de se cacher dans un four inutilisé.



8—La lourde porte de fer était à peine fermée que les hommes entrèrent dans la cuisine.



9—Croyant que les fugitifs étaient montés dans les appartements du château, ils repartirent presque aussitôt.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE No 18



1—Les trois amis accomplissaient leur premier voyage d'exploration à bord de leur appareil.



2—Charles avait été assez heureux pour tuer une panthère qui allait bondir sur un négriillon.



3—Le vieux Robinson examina l'animal et constata que celui-ci était de très forte taille.



4—Pendant ce temps, le négriillon était disparu mais quelques instants plus tard, il revenait.



5—Mais cette fois, il était accompagné d'un groupe de négres, qui affrayèrent beaucoup la jeune fille.



6—Le négriillon avait sans doute raconté comment les Blancs lui avaient sauvé la vie. Les négres se prosternèrent.



7—C'était pour eux une marque d'amitié et de soumission. Le chef expliqua par des gestes qu'il les protégerait.



8—Maintenant assurés de ne pas être attaqués par les indigènes, nos amis monteront dans leur auto à chenilles.



9—Puis ils continuèrent leur voyage, mais avec l'intention de revenir au camp avec la nuit. Le vieux Robinson conduisait.



10—Leur auto traversait parfois des fourrés très épais, de sorte que le chauffeur ne voyait rien. C'est ce qui causa l'accident.

Quand l'Amour Parle

(Suite de la page 19)

folle ni aveugle... et malgré votre voilette, je vous ai assez examinée pour ne pas me tromper aujourd'hui.

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle...

Elle s'adressa aux deux témoins silencieux de cette scène :

— Vraiment, mes amis, j'ignore pourquoi vous m'amenez cette énergumène...

— Vous croyez ? dit ironiquement Aurore...

Alain avait marché sur elle. Il vint lui parler, visage contre visage :

— Ainsi, fit-il, d'une voix dure, vous avez osé prendre la personnalité de ma sœur pour abuser de la crédulité d'une innocente...

— Moi !...

— Vous, parfaitement, cria la petite... il n'y a qu'à aller trouver ma tante, si mes affirmations ne suffisent pas... Je le vois bien maintenant, vous vous étiez entendues toutes les deux pour me tromper...

« Mais, qu'est-ce que je vous avais fait, moi ! clama-t-elle, en tendant les mains vers Gertrude, droite et immobile. Vous m'avez arraché brutalement tous mes espoirs, à la minute où ils venaient d'éclorre en moi !... »

Gertrude Corbin jeta bas le masque. Sous l'empire de la rage qui la possédait, comprenant que la partie était perdue, elle cria haineusement :

— De quel droit étiez-vous venue vous mettre en travers de ma route ?... me prendre mon fiancé ?

— Il ne vous aimait pas ! protesta Aurore.

Gertrude lui jeta un mauvais regard :

— Eh, qu'importe ! Il m'apportait tout ce dont j'avais rêvé si longtemps : un mari et la fortune...

— Tiens ! tiens ! mademoiselle... pour une philosophe, je m'aperçois que vous n'êtes pas entièrement détachée des biens de ce monde...

— Brisons là, dit Alain. Vous avez mal calculé, mademoiselle... et toutes vos petites combinaisons sont déjouées. Adieu !

Sans écouter les protestations de Gertrude, il entraîna Pierrette hors de la pièce. Aurore, riant sous cape, les rejoignit dans le taxi où, déjà, pelotonnée contre son ami retrouvé, la petite écoutait les tendres mots qui la consolaient de toutes ses misères.

— Hé, hê, fit Aurore, je gage que la mariée que tu conduiras bientôt à l'autel t'enthousiasme plus que l'autre, hein ?... celle qui est en train de tout casser là-haut, dans sa fureur d'être démasquée.

— Je crois surtout qu'elle me rendra plus heureux... puisque nous nous aimons, dit Alain joyeusement.

Le jour gris de novembre tissait devant la voiture, qui les emportait vers leur nid, une brume triste...

mais Alain ne voyait plus l'hiver, car, en son cœur, le printemps venait de fleurir.

MARCEL IDIERS

— FIN —

— Donnez-moi un exemple d'animal domestique...

— Un chien.

— Bien, un autre exemple...

— Heu... un autre chien, m'sieu.

De bonnes gens passent sur la rue Ste-Catherine et s'apitoyent devant un petit garçon :

— Pourquoi pleures-tu, mon petit ?

— Mon père est mort, ma mère est morte, mon grand-père est au ciel, mes frères et mes sœurs aussi ; et si je rentre sans argent... ils vont me battre...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

CŒUR FIDÈLE

(Suite de la page 23)

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

guilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

— Vrai ? répondit joyeusement Justine, qui sentait un poids énorme débarrasser sa poitrine...

Vite ! Meillard, racontez-nous ce qui s'est passé...

— Jamais les policiers n'auront l'idée de mettre le nez dans nos affaires, mes enfants...

Personne ne croit à un crime.

Pour tous il y a eu accident, rien de plus.

Chacun plaint la malheureuse victime du devoir, et la veuve de l'ai-

gilleur recevra, sinon une pension de la Compagnie, du moins une forte indemnité comme dédommagement...

— Ah ! quel bonheur ! ne put s'empêcher de s'écrier Justine...

François m'avait effrayé avec tous ses cauchemars...

— Quel cauchemars ?...

— Il pensait que nous pourrions être pincés. Mais d'après ce que vous dites, nous n'avons plus de crainte à avoir...

François tient le billet, il a eu le temps de remettre l'autre dans le livret de... de l'homme...

De ce côté aussi on peut être tout à fait tranquille...

— Oui, oui fit Meillard qui pensait à l'enfant, à la petite Yvette, dont le bavardage naïf constituait pour lui une si terrible menace.

Oui, oui, tout va bien, j'avais tout prévu, excepté...

— Excepté quoi ? se récrièrent Justine et Cabirac.

— Il y a l'enfant ! gronda sourdement le mécanicien, la petite Juliette qui m'a vu ce matin entrer dans la chambre de ses parents et fouiller partout...

— Où ça ? demanda Meillard.

— Ici, contre un arbre...

— Venez vers la berge, ou sans ça je ne pourrai jamais vous trouver.

Il fait noir, sapristi ! un temps exprès pour nous.

Justine et François s'approchèrent.

— Mes compliments, dit alors Meillard, tu as "travaillé" en perfection, compagnon Cabirac... et l'affaire a épatamment marché...

Grâce à la nuit, le mécanicien ne put voir le visage convulsé du jeune avocat, et ce fut heureux pour Cabirac, car le féroce compagnon ne lui eût épargné ni les railleries ni les paroles acerbes.

Après quoi, M. de Cabirac pourra tout à son aise être pètri de beaux et nobles sentiments; il en aura les moyens...

— Mais, répliqua Cabirac sans vouloir répondre à la moquerie de son interlocuteur, vous avez dit que cette enfant avait deux ans et demi à peine...

A cet âge on n'a pas beaucoup de suite dans les idées... et ce qu'on dit aujourd'hui on l'a oublié demain...

Il m'apparaît par conséquent que le danger, s'il existe est de peu d'importance. Quelle attention si elle les répète, voulez-vous qu'on accorde aux paroles de cette petite?

— Pensez ce qu'il vous plaira, répondit Meillard de sa voix mordante, mais comme je ne veux pas être exposé aux moindres aléas, — le mot est exact, n'est-ce pas, monsieur l'avocat? — j'ai décidé que la petite disparaîtrait et elle disparaîtra, que vous le vouliez ou non...

N'est-ce pas d'ailleurs aussi bien votre intérêt à tous deux que le mien propre?

— Au fait, déclara Justine, Meillard a raison, c'est son affaire.

Qu'il agisse donc à sa guise, mais arrangez bien ça surtout, n'allez pas nous compromettre par une imprudence...

— N'ayez crainte... la chose est bien machinée, et je réponds de succès...

— Oh! je n'empêche rien, dit celui-ci avec une sombre fureur.

Je suis pris dans l'engrenage, j'irai jusqu'au bout...

Mais que j'aurais mieux fait ce matin de me servir de mon revolver!... du moins à cette heure je serais en repos...

— Dites donc pas de bêtises, compagnon, ricana le mécanicien.

Ces regrets s'effaceront vite devant les quarante mille francs de votre part...

Mais assez causé pour rien... travaillons!

Quittez votre chapeau, Justine, mettez sur vos cheveux le fichu de dentelle que vous avez autour du cou, votre mise n'est pas tapageuse, cela ira parfaitement.

— Que j'ôte mon chapeau, pour quoi faire?... et où le mettrai-je d'abord?

— M. de Cabirac qui va rester ici avec moi le gardera... car il ne fait rien laisser traîner.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez?

— Décidément, Justine, vous êtes bouchée...

Ne comprenez-vous pas que c'est à votre tour d'agir?

La Fouilleux fit un brusque haut-le-corps.

Ah! non, ça, non! je ne veux pas!

— Ma parole! vous êtes stupides tous les deux.

Ah! ça! mes agneaux, croyez-vous que quarante mille francs ne valent pas un peu de peine; croyez-vous que s'il n'y avait rien eu à faire j'aurais été m'amuser à partager avec vous!... Non, pas si bête!

On ne se fiche pas de moi!... ajouta le misérable d'une voix rauque.

C'est à ton tour, Justine, ma fille, marche ou gare la casse!

Devant la menace, Justine se cabra.

— Je marcherai si ça me plaît, d'abord, déclara-t-elle, si ça me plaît, et si c'est payé assez cher!

C'est toujours à nous... François tout à l'heure, moi à présent...

Vous vous en feriez mourir, mon bonhomme!

Combien que vous donnerez pour la supplément.

Le honteux marchandage dura quelques minutes, mais Cabirac n'y prit aucune part.

Sombre, il demeurait debout au bord du canal, le regard fixé sur les remous qui passaient avec un glissement de soie sous ses pieds...

Il écoutait machinalement, mais ne desserrait pas les lèvres.

Sa pensée paraissait envolée vers des lointains profonds...

Finalement Bastien promit de donner en tout la moitié du billet de loterie, c'est-à-dire cinquante mille francs.

Il resta convenu que François de Cabirac s'en déclarerait possesseur et toucherait, à l'époque fixée, la somme entière.

Cela supprimait tout danger de questions embarrassantes.

Bastien avait tant parlé de ses billets de loterie à ses camarades que ceux-ci, s'il se déclarait le gagnant d'un gros lot, lui feraient subir des interrogations sans fin, et cet événement mettrait tout Pantin en ruine.

Tandis que du côté de François de Cabirac, les choses se passeraient sans aucune publicité gênante...

Pendant que la Fouilleux écoute les recommandations de Meillard, retournons chez les Henriot.

La salle à manger est encore éclairée, et Mélanie, la jeune fille de Mme Deloche, restée seule dans le logement, dort dans le fauteuil Voltaire qu'elle a roulé près du poêle afin d'être plus au chaud.

A dix heures sa mère l'avait quittée pour s'aller coucher après avoir déshabillé les petites qui dormaient à ce moment, paisibles et souriantes dans leur douillet petit lit.

— Je pense qu'elles ne feront qu'un somme, les pauvres chéries, avait dit Mme Deloche à sa fille.

Mais n'importe, ne dors que d'un oeil, parce que ce changement, ce soir, dans leurs habitudes, ça peut les avoir dérangées...

Garnis copieusement le poêle et installe-toi dans ce fauteuil, tu seras très bien...

Si par hasard Mme Henriot revenait, et si elle avait besoin de quelque chose, reste... autrement viens chez nous te coucher.

Mais faut pas compter qu'elle revienne, de sitôt, la pauvre créature... elle voudra rester près de son homme le plus longtemps possible.

As-tu bien compris tout ce que je t'ai dit?...

— Oui, m'an.

— Alors, bonsoir!

Et Mélanie s'étant enfouie dans le moelleux fauteuil, s'endormit bientôt à un profond sommeil.

Elle fut brusquement réveillée par des coups frappés à la porte d'entrée du logement.

Sans bien se rendre compte des choses, toute somnolente encore, la jeune fille alla ouvrir et se trouva en présence d'une femme jeune, de visage agréable, le corps enveloppé dans une mante de drap foncé, et la tête couverte d'un fichu de dentelle noire.

— C'est bien ici chez Mme Henriot? demanda la femme après avoir jeté un regard investigateur autour d'elle.

— Oui, madame, mais elle n'est pas là!

— Je le sais bien, puisque je viens de sa part... C'est vous qui gardez ses enfants?

— Oui, répondit Mélanie, et la jeune fille avait peine à tenir ses yeux ouverts.

— Je suis la soeur de la concierge de l'hôpital, débita très vite la jeune femme.

Le mari de Mme Henriot a repris connaissance tout à l'heure et...

— Tiens! l'homme de l'hospice disait qu'il était défunt, le pauvre homme.

— On l'a cru, oui, tout d'abord, mais on s'était trompé...

Il a ouvert les yeux, regardé autour de lui et réclamé ses enfants.

Alors, comme sa femme ne veut pas le quitter, j'ai proposé de les venir chercher pour les conduire à leur père...

— C'est qu'elles dorment, les gamines, et ça va être dur de les réveiller...

Si on attendait à demain matin?

— Je sais bien, répliqua la femme, c'est justement ce qu'on a dit à Mme Henriot, mais son mari réclame les petites si fort, il crie tant qu'il ne veut pas mourir sans les voir, que Mme Henriot a exigé qu'on vienne les chercher.

Elle m'a dit: Vous prierez ma voisine de mettre une robe à Claire, l'aînée, et son grand manteau.

Quant à Juliette il suffira de l'envelopper dans un châle, puisque vous voulez bien la porter.

Elle ne se réveillera seulement pas.

Vous direz aussi à ma voisine qu'elle ne nous attende pas, car je ne sais au juste quand je les ramènerai... qu'elle mette seulement la clef du logement sous le paillason.

Cela paraissait si plausible à Mélanie qu'elle ne fit plus une objection.

Et puis, le sommeil est si puissant chez les jeunes gens qu'elle était tout engourdie et ne songeait qu'à une chose: reprendre son somme interrompu.

Les deux femmes passèrent dans la chambre.

Avec beaucoup de difficulté on réveilla Claire, qui machinalement se laissa passer sa robe, mettre ses souliers, "grognonnant" seulement un peu parce qu'on la dérangeait.

Lorsqu'elle fut prête, bien enveloppée dans un caban de drap molletonné dont Mélanie avait relevé le capuchon sur sa tête, la femme s'approcha du berceau où Yvette, l'autre petite, dormait en souriant.

La jeune femme, doucement, prit dans ses bras la mignonne, lui mit, aidée de Mélanie, ses bas et ses chaussures, puis la roula dans un immense fichu de laine blanche.

Ensuite elle la coucha sur son bras, et par surcroît de précaution rabattit sur l'enfant un coin de sa mante.

— Hein! comme ça elle n'aura pas froid, fit-elle en souriant.

— Est-elle jolie l'amour!

Je comprends que son papa veuille l'embrasser avant de mourir...

Trésor, va!

— Où qu'on va, dis, Mélanie? demanda Claire qui, enfin réveillée, regardait cette scène avec étonnement.

— Voir ton papa, ma chérie, lui répondit la jeune fille... C'est madame qui va te conduire auprès de lui.

Tu veux bien y aller, n'est-ce pas? L'enfant jeta sur la femme un regard craintif.

Celle-ci lui sourit, très tendre. — Viens, ma chérie, voir ton papa et ta maman, viens, n'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal...

— Au fait, dit tout à coup Mélanie qui avait tout à fait repris sa lucidité, ça va bien vous embarrasser ces deux mioches.

Si j'allais vous accompagner jusqu'à la porte de l'hôpital?

La femme réprima un mouvement de contrariété; ses sourcils se froncèrent, son regard devint dur.

Mais sa physionomie reprit vite une expression souriante.

— Par exemple! fit la femme, à cette heure.

Il va être minuit, vous n'y pensez pas!

MACDONALD'S

Une Cigarette pour chaque préférence



La "British Consols" vous assure toutes les qualités que vous préférez dans une cigarette... des tabacs plus doux et plus coûteux... un goût et un arôme agréables... une douceur satisfaisante. Bout uni ou liège.

British Consols
Tabacs PLUS DOUX, plus coûteux



Voici la cigarette parfaite—vous assure la protection du bout à filtre et la qualité "Export" réputée. Si vous préférez le bout uni, demandez "Export"—faite avec du papier imperméabilisé.

EXPORT A de MACDONALD
AVEC BOUT A FILTRE



La Menthol de Macdonald est la cigarette "de tous les temps" pour ceux qui aiment une fumée fraîche et parfumée. Faite de tabacs doux de Virginie, traités au menthol, pour protéger votre gorge et l'adoucir. Bout uni ou liège.

Menthol de MACDONALD
VIRGINIE DOUX

MACDONALD'S
ETABLIS EN 1858
Les manufacturiers indépendants de tabacs et cigarettes les plus importants au Canada

N'ayez crainte, allez, ça me connaît les enfants, je me chargerai sans peine de ces deux-là.

Et vous, allez tranquillement vous coucher.

— Au fait, ça sera comme vous voudrez, répondit Mélanie, pas fâchée au fond... Seulement je vais vous éclairer.

— C'est ça, mais faisons doucement pour ne pas réveiller les voisins...

Allons, viens, ma mignonne, donne-moi la main...

Et celle-ci, dort-elle!

Claire mit sa petite main dans celle de la femme, et tandis que Mélanie les éclairait elles descendirent avec précaution.

Arrivée aux dernières marches la femme, jeta à voix basse :

— Merci ! vous pouvez rentrer, j'y suis.

— Alors, bonsoir, fit Mélanie.

Avant de demander le cordon, la femme changea de bras le fardeau, assujettit autour de la petite endormie le pan de sa mante, et dit à Claire :

— J'ai besoin de mes deux bras pour porter ta soeur, ma chérie : tiens-moi seulement par ma robe.

— Oui, madame répondit docilement l'enfant.

Quelques secondes plus tard la porte de la maison se referma sur le groupe...

Remontée chez Fanny Henriot, Mélanie se demanda tout d'abord si elle allait reprendre sa place dans le fauteuil.

Mais, toute réflexion faite, et pensant que Fanny quand elle rentrerait avec ses petites n'aurait sans doute pas besoin de son aide, elle se décida à éteindre la lampe et à aller se coucher.

Ainsi que le lui avait recommandé la femme, elle plaça la clef du logement des Henriot sous le paillason, puis pénétra chez elle.

Tout d'abord Mélanie commença à se déshabiller sans mot dire, puis elle pensa qu'elle ferait bien d'avertir sa mère.

— Dis donc, maman ! fit-elle en la secouant par le bras.

Paraît qu'Henriot n'était pas tout à fait mort... il a voulu voir ses petites et c'est la soeur de la concierge de l'hôpital qui vient de venir les chercher.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, s'exclama Mme Deloche en se dressant sur son séant.

Mélanie lui raconta en détail ce qui venait de se passer.

— Mais ! se récria la brave femme, t'aurais dû venir me chercher pour voir !

— Puisque je te dis que c'est la soeur de la concierge de l'hôpital.

Oh ! une bien bonne personne, jeune, gentille, avenante...

Elle m'a aidé à habiller les petites et n'a pas voulu que je l'accompagne.

— N'empêche que ça me taquine, cette affaire-là... T'aurais dû m'avertir avant...

A présent, s'il arrive quelque chose...

— Oh ! maman, comme tu te forges des idées drôles quand tu t'y mets !

Qu'est-ce que tu veux qu'on leur fasse, à ces petites ?

— C'est vrai ! je suis bête de me tourmenter comme ça... car après tout, c'est pas des héritières et on n'a aucun intérêt à les enlever.

VIII

Le jour enfin blanchit les vitres de la chambre où priaient la religieuse et Fanny Henriot, au pied du lit du défunt.

Vainement la bonne soeur à plusieurs reprises avait essayé de faire asseoir la malheureuse femme afin qu'elle pût se reposer un peu : la veuve s'y était toujours refusée.

— Non, ma soeur, je veux rester à genoux et le veiller...

C'est la dernière nuit... bientôt il faudra que je lui dise adieu pour toujours...

Laissez-moi pendant qu'il est encore là le regarder et prier pour lui...

Oh ! il a beau être tout sanglant... il ne me fait pas peur...

Il était si bon ! il nous aimait tant, le pauvre ami !...

Et à demi-voix, pendant une partie de la funèbre veillée, elle parla à celui qui n'était plus.

Son désespoir des premières heures avait fait place à un chagrin qui, pour être plus calme, n'en demeurait pas moins profond.

Elle pleurait maintenant sans cris, sans ces affreux tressaillements qui l'agiterent lorsque lui apparut déchiré, écrasé, presque méconnaissable, son mari tant aimé...

Elle avait fini par ressaisir ses esprits, par redevenir raisonnable...

Il le fallait bien, hélas !

— N'est-ce pas, murmurait-elle, n'est-ce pas, mon Joseph, quand on est pauvre on ne peut pas rester tranquille à pleurer ses morts ?

Il n'y a que les riches qui ont le droit de faire comme ça...

Nous autres, il faut réfléchir, penser à ce qu'on va faire maintenant que le père de famille est parti, et qu'il a laissé ses petits à la garde de leur mère...

Je serai toute seule à présent, mon pauvre Joseph, pour les élever...

Je ne pourrai plus les gâter comme avant... et j'aurai beaucoup de mal...

Je n'en ferai pas des demoiselles bien instruites comme on l'avait projeté nous deux...

Elles devront aller en apprentissage, les chéries, et travailler de leurs mains comme moi...

Mais ne crains rien, va !... le travail ne m'effraie pas... J'aurai du courage... je gagnerai leur pain... et j'en ferai d'honnêtes filles.

Je te le jure ! mon homme... Tu seras content de ta Fanny... et je pourrai plus tard aller te rejoindre sans craindre tes reproches...

Oui, oui, je serai forte, je ne me rendrai pas malade de chagrin... Je penserai aux petites... je me résignerai.

Et la douce religieuse, en entendant ces paroles d'honnête et digne créature, sentait des larmes d'attendrissement mouiller ses yeux.

Quand le jour parut, Fanny d'elle-même se disposa à partir.

Elle ne pouvait laisser plus longtemps seules ses filles...

Et puis — chez les humbles, hélas ! aucun des tristes détails qui entourent un décès n'est épargné à celui qui demeure ! — et puis, il fallait penser à l'enterrement.

Pas en ce qui concernait le convoi, bien sûr !...

Ces messieurs de la Compagnie désiraient s'en occuper, lui avait dit la soeur et les camarades du défunt feraient le nécessaire, mais il y avait le deuil, les vêtements noirs à préparer, car elle voulait suivre son cher mari jusqu'au bord de la fosse, ne le quitter qu'au dernier instant...

Toutes les pauvres économies du ménage allaient partir en un jour, et Dieu sait pour quel triste usage !... Mais demain, dès demain la veuve se remettrait au travail.

L'enterrement devait avoir lieu de bonne heure dans l'après-midi...

D'ici peu on apporterait la bière... suprême vêtement du malheureux assassiné...

— Je ne veux pas le voir clouer là-dedans, ma soeur, dit Fanny ; je crois que j'en mourrais...

Je m'en vais... je retourne auprès de mes deux pauvres petites qui n'ont plus leur père...

A tantôt, ma soeur, et merci d'avoir été si bonne pour moi...

Elle se jeta encore sur le cadavre, l'étreignit passionnément, baisa sans répulsion ce front glacé, ces mains livides, contempla une dernière fois ces pauvres yeux sans regard qui emportait vers l'au-delà la terreur des derniers instants.

Puis Fanny quitta l'hôpital et d'un pas chancelant regagna sa demeure.

Devant la porte un groupe de commerçants stationnait, au milieu duquel péroraient Mme Deloche.

— J'ai beau faire, déclarait la brave femme, je suis rudement tourmentée ?...

Huit heures du matin et Mme Henriot qui n'est pas encore revenue avec ses gosses.

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir eu encore ?

— Je suis comme vous, dit une seconde commère, je trouve l'histoire de cette nuit drôle...

Car enfin... tout le monde hier soir affirmait qu'Henriot était mort, et le voilà qui revient à lui et réclame ses filles.

— Mon Dieu ! ça se peut déclara péremptoirement la concierge.

Ce qui est curieux, par exemple, c'est que Mme Henriot reste si longtemps avec des petites si jeunes à l'hôpital...

A moins qu'on les ait couchées là-bas...

— Personne ne connaît la soeur de la concierge qu'est venue cette nuit ? demanda Mme Deloche.

— Non, fut-il répondu.

— Quoi qu'elle a dit en passant devant votre loge, mame Jean ?

— Ma foi, j'ai pas fait attention...

Sur les minuit, j'suis dans mon premier sommeil, j'tire le cordon sans savoir presque...

J'me rappelle seulement quand elle est descendue, parce qu'avec les gosses ça faisait un peu de bruit...

Mais je ne me rendais pas compte de ce qui se passait...

J'ai entendu : "Cordon !" j'ai tiré, et je ne me suis plus réveillée que quand m'sieu Meillard a crié son nom...

Mais c'était bien plus tard.

A ce moment, parut Fanny au bout de la rue.

Elle s'avancait aussi vite que ses jambes rompues de fatigue le lui permettaient.

Mme Deloche la première l'aperçut.

Elle jeta une exclamation de stupeur.

Oh ! m'ame Henriot là-bas, et elle est seule.

— Mon Dieu... Seigneur.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ! murmura la concierge.

Il se fit dans le groupe un silence poignant.

D'instinct chacune de ces femmes pressentait qu'une catastrophe nouvelle allait fondre sur la malheureuse veuve.

Cependant, Fanny approchait de la maison.

Elle était blême, la triste femme, et ses traits tirés, ses yeux rougis disaient son incommensurable douleur.

Toutes les mains se tendirent vers elle, toutes les bouches prononcèrent des paroles compatissantes...

— Pauvre m'ame Henriot, faut vous faire une raison, dit Mme Deloche, vous ne devez pas vous laisser abattre...

— N'ayez pas peur, répondit la veuve avec un navrant sourire, j'aurai du courage...

Je tâcherai d'être forte, et de ne pas trop pleurer devant les petites...

— Est-ce qu'elles sont arrivées à temps pour que leur père les embrasse ? questionna d'une voix tremblante la voisine.

— Je ne comprends pas ce que vous dites...

Terrifiée par ses pressentiments, Mme Deloche demeura sans paroles.

Ce fut la concierge qui expliqua pour elle.

— Vous savez bien, hier soir, quand ce pauvre Henriot a repris connaissance et qu'il a réclamé ses petites...

La veuve passa sur ses yeux sa main tremblante.

Que lui disait-on là ?

— Mon mari était mort quand je suis arrivé à l'hôpital, répondit-elle...

— Mais alors... fit Mme Deloche, — et, dans son épouvante elle sentait ses jambes se dérober sous elle,

— mais alors... cette femme qui est venue... c'est une voleuse...

Elle a emporté les petites...

Fanny se jeta sur sa voisine comme une furie.

Ses yeux, ses pauvres yeux brûlés de larmes, lancèrent des éclairs sanglants.

— Qu'est-ce que vous dites-là ? articula-t-elle d'une voix étranglée ; on a pris mes filles, qui les a prises ?

Où sont-elles ! Qu'est-ce qu'on en a fait ?...

Mais se calmant soudain :

— J'ai mal entendu, sans doute.

Et sa respiration se précipitait, elle pouvait à peine parler.

— Je suis si troublée... Oui, j'ai mal entendu...

Mes petites sont là-haut... Elles dorment encore et Mélanie les garde, n'est-ce pas ?...

— Ah ça ! c'est moi qui deviens folle, s'écria Mme Deloche avec égarment.

Cependant, mon Dieu ! ma pauvre Mélanie a cru bien faire ; elle s'y est laissée prendre...

Ca paraissait si vrai...

Et puis, des enfants d'ouvriers, qui peut vouloir les enlever...

Ecoutez, m'ame Henriot, réfléchissez bien...

Vous êtes toute "chose", bien sûr, et c'est naturel, dans des affaires pareilles on ne sait plus ce qu'on fait...

Tâchez de vous rappeler...

Hier soir, vers les onze, hrs Henriot n'a pas repris connaissance ? Il n'a pas demandé ses filles ?...

Et la soeur de la concierge de l'hospice n'est-elle pas venue les chercher pour vous les conduire ?

— Je ne comprends pas un mot à tout cela ! gémit la malheureuse mère. Henriot était mort, je vous dis, mort quand je suis arrivée près de lui...

Alors mes petites... mes petites, elles ne sont plus dans leur berceau ?...

— Mais non !... Ah ! Seigneur Jésus, quel malheur !

La femme est venue de votre part, n'est-ce pas ?...

Alors moi j'étais allée me coucher, il n'y avait plus que Mélanie...

Elle a levé les enfants et les a données à la femme, oui a dit que vous les ramèneriez vous-même...

Et vous voilà seule !...

Le coup, cette fois, était rude.

Fanny battit l'air de ses bras, jeta un cri déchirant, et tomba roide sur la terre mouillée, au milieu de la consternation générale.

Il fallut appeler des voisins pour transporter la malheureuse jusque dans son lit, pendant qu'une femme courait chercher un médecin.

Au bruit qui se fit dans l'escalier, Bastien Meillard ouvrit sa porte.

Il avait la veille écrit pour demander encore ce jour de congé à son atelier afin de pouvoir s'occuper, avec

les camarades, du convoi funèbre de l'aiguilleur et assister à l'enterrement.

Le mécanicien s'informa, apprit la terrible nouvelle et parut navré.

Pendant que les femmes déshabillaient Fanny toujours inerte, Bastien s'entretenait avec ceux qui l'avaient transportée.

Il demandait des détails sur cet événement dont il ignorait, disait-il, le premier mot.

— Je suis rentré tard, expliquait-il. Il était près de deux heures du matin.

On est resté avec des amis jusqu'à la fermeture du café, et après, tout en causant de ce pauvre Henriot, j'ai fait la conduite à deux camarades.

J'avais pas sommeil, je pensais toujours à mon malheureux ami...

Et j'allais justement frapper chez Mme Henriot quand votre tapage m'a fait ouvrir ma porte...

Les voisins mirent Bastien Meillard au courant de la disparition des fillettes.

Le mécanicien parut en tomber littéralement des nues.

— Mais ce n'est pas croyable! s'exclamait-il... Qui donc, voyons, pourrait avoir intérêt à l'enlèvement de ces enfants?...

Qui pourrait songer à les faire disparaître?

Les Henriot n'ont pas un ennemi... et puis, enfin, des enfants de pauvres diables!

Chacun des assistants donnait son opinion.

Malheureusement, ce rapt s'était commis avec une habileté telle qu'on ne pouvait faire que de vagues conjectures.

— Je crois, dit enfin Meillard, que le mieux, dans ce cas, serait de prévenir immédiatement la police...

On pourra tout de suite commencer les recherches et peut-être retrouver ces pauvres petites.

— Vous avez raison, Meillard, répondit un des voisins, et je vais courir chez le commissaire.

Vaut mieux ne pas perdre de temps...

Le médecin arrivait justement.

Il s'approcha du lit sur lequel gisait évanouie la veuve de l'aiguilleur, et à l'aide de cordiaux violents essaya de la ranimer.

Il n'y réussit qu'à grand-peine.

Après un temps très long, Fanny souleva lourdement ses paupières et jeta autour d'elle le regard vague d'un esprit absent.

Mais ses yeux, tout à coup, s'arrêtèrent sur les deux petits lits blancs et roses, les deux petites couches défectueuses où se voyait encore l'empreinte des petits corps adorés...

Elle se souvint alors, son visage se marbra de taches violettes, et sa tête, un instant relevée, retomba sur l'oreiller, tandis que ses lèvres bégayaient:

— Mes enfants!...

— Cela devient grave, murmura le médecin, je redoute une congestion cérébrale...

Et tandis qu'autour de lui les femmes éplorées gémissaient sur ce nouveau malheur, la porte de la seconde pièce du logement s'ouvrit sous une poussée brusque, et un sergent de ville entra, tenant par la main une petite fille pâle, accablée de fatigue, se traînant à peine, échevelée, les vêtements souillés de boue.

C'était Claire, mais dans quel état lamentable, grand Dieu!

Immédiatement l'homme de police fut entouré, questionné.

— Voilà, expliqua-t-il.

Tout à l'heure, un homme qui habite un peu en dehors de Pantin, le long de la voie ferrée, du côté du canal, est arrivé au poste avec cette petite qui pleurait.

Il nous a dit qu'il venait de la trouver dans un fossé, et qu'elle appelait: Maman! Maman! en essayant de grimper sur la route.

Il a remonté la pauvre sur la route, l'a questionnée, mais l'enfant pleurait trop, et il n'a pu en tirer que des paroles sans suite.

C'est ce qui l'a décidé à la conduire au poste.

Là, nous l'avons fait chauffer devant le poêle; on a été lui chercher du lait bouillant, car elle tournait de l'oeil quasiment... et après on a tâché de la faire causer.

Alors elle s'est décidée, la gosse, et elle a raconté qu'elle s'appelait Claire Henriot et qu'elle demeurait avec ses parents rue de la Gare.

— Comment ça se fait-il, que je lui ai demandé alors, que ce monsieur t'ait ramassé dans un fossé plein de boue, à plus d'un kilomètre de chez toi?

Elle a recommencé à pleurer, la pauvre gosseline; elle a dit comme ça qu'hier soir, ou cette nuit, elle ne savait plus bien, une femme était venue la chercher chez elle avec sa petite sœur.

La femme en sortant de la maison l'a emmenée aussi vite que ses petites jambes pouvaient le permettre, en lui promettant qu'elle la conduisait vers son père et sa mère.

Arrivée en dehors de Paulin, paraît que la gosse a poussé brusquement c'te pauvre petiotte dans un fossé, et comme elle essayait de se relever en criant et pleurant, la femme lui a jeté un caillou qui l'a attrapée à la main.

— Tais-toi! lui a-t-elle ordonné, tais-toi! malheureuse! ou bien je te tue!

Vous pensez si la mignonne a tremblé...

Elle a retenu son souffle tant qu'elle a pu... et la femme s'est en-sauvée en remportant l'autre petite.

Quand elle a vu ça, Claire, malgré les menaces de la femme, s'est mise de nouveau à crier et à appeler...

ça a duré jusqu'au petit matin... quand ce brave homme l'a trouvée...

Alors moi je ramène la gosse à sa mère... Où est-elle, la mère?

— Monsieur, fit d'une voix émue Bastien Meillard (il semblait que vraiment les larmes l'étouffaient) vous arrivez dans une maison où bien des malheurs sont survenus en un jour...

Le père de cette pauvre enfant a été écrasé hier par un train, et la mère vient de tomber évanouie en apprenant la disparition de ses enfants...

Elle avait passé la nuit auprès du cadavre de son mari...

— Crê coquin! murmura le sergent de ville, eh! l'ami, en l'à des sacrées tuiles pour ce pauvre monde...

Eh ben! et l'autre gosse?

— Un voisin est allé faire la déclaration à la police, répondit encore Meillard...

Peut-être retrouvera-t-on les traces de la misérable qui s'est emparée de ces enfants, on ne sait dans quel but...

— En voilà toujours une de retrouvée... mais elle est dans un fichu état...

Faudrait qu'on la change, et puis elle doit avoir sommeil...

Mme Deloche offrit ses services, et déshabilla Claire qui se laissait faire sans mot dire, hébétée de lassitude, d'étonnement, de peur...

Son pauvre petit esprit d'enfant ne parvenait pas à comprendre ce qui venait de se passer durant cette nuit terrible.

Elle restait encore sous l'empire de la terreur folle éprouvée durant cette affreuse veillée...

— Maman! maman! murmuraient seules ses lèvres décolorées.

— Tu vas l'embrasser ta maman, ma mignonne, et puis tu iras faire dodo quand tu auras bu ce bol de bouillon.

L'enfant épuisée but avidement.

Mme Deloche alors la porta vers le lit auprès duquel une voisine aidait le médecin à soigner la malade prise de fièvre et de délire. Elle pencha Claire sur le visage de la veuve.

— Embrasse ta maman, mon trésor, fit-elle, et ne dis rien surtout, elle a bobo...

L'enfant appuya sa bouche sur le front brûlant de sa mère.

— Comme elle a chaud, maman! balbutia-t-elle.

— Chut! ne la réveille pas...

Claire se tût, docile; l'obligeante voisine la coucha dans son petit lit, la borda soigneusement.

— Amour, va! dit la brave femme, elle dort déjà!...

Environ deux heures plus tard, un homme de police se présenta de nouveau. Il venait annoncer qu'un fichu blanc venait d'être apporté au commissariat...

Il avait été trouvé par un jeune garçon sur le bord du canal.

— N'est-ce pas ce fichu qui enveloppait l'enfant dont on nous a signalé la disparition? demanda-t-il en présentant l'objet.

Mme Deloche reconnut parfaitement le châle, et Mélanie affirma que c'était bien celui dont elle s'était servie pour couvrir la petite Juliette.

— En ce cas, déclara l'homme de police il y a tout lieu de supposer que la petite a été jetée dans le canal...

C'en était fini à jamais du bonheur des Henriot...

La veille, tout leur était sourires.

En un jour, que de désastres! que de ruines!...

Le père était mort victime d'une horrible circonstance; la mère, prise d'une fièvre cérébrale, allait être transportée à l'hôpital, et des deux enfants, l'une, la jolie, l'angélique petite Yvette, gisait sans doute à cette heure, noyée dans la vase du canal.

Quant à l'autre pauvre, petite Claire, qu'allait-elle devenir?

IX

QU'AVAIT fait Justine Fouilleux après avoir abandonné la petite Claire Henriot, seule dans la nuit, affaissée dans la boue gluante du fossé?

Où s'était-elle enfuie, emportant sa proie, la pauvre Juliette, qui dormait tranquille dans les bras de son bourreau?

A grands pas elle s'était dirigée vers l'endroit où l'attendaient ses deux complices, François de Cabirac et Bastien Meillard: sur les bords du canal, où s'était tenu deux heures auparavant leur premier concubule.

Les deux hommes avaient gardé un morne silence pendant le temps qu'avait duré l'absence de la Fouilleux.

Trop préoccupés l'un et l'autre, ils se taisaient, assis chacun au pied d'un arbre de sorte qu'ils se confondaient avec le tronc, et qu'il était impossible à quiconque fût passé par là de les apercevoir par cette nuit profonde.

D'ailleurs, à cette heure tardive, les bords du canal, qui en semaine et durant le jour ne sont guère fréquentés, étaient absolument déserts...

Soudain un bruit de pas hâtifs fit tendre l'oreille aux deux hommes; ils se dressèrent sur leurs jambes, toujours silencieux, et se mirent aux écoutes.

Une ombre noire s'approchait de la rive.

— Si c'est Justine, nous allons le savoir tout de suite, chuchota Mail-

Les Papiers à Mouches

WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epicerie et les Magasins Généraux.

10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS?

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Ne Souffrez Plus!

LE

Traitement Médical

F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

CONSULTATION:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

Montréal, P. Q.

ANTALGINE

Maîtrise douleurs périodiques, rhumes, la grippe — n'affecte pas le coeur.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

lard; on lui a dit le quatrième arbre après la voix ferrée, elle viendra directement ici...

Attention ! Pourvu qu'elle ait réussi ! qu'elle se soit montrée assez adroite...

Sinon faudra les grands moyens... agir moi-même...

Cabirac, lui, ne disait rien.

Perdu dans de lugubres rêveries, il se voyait, par le fait d'un premier crime, enchaîné pour jamais à ce démon de Meillard, à cette femelle sans cœur qui n'hésitait pas à tuer les enfants...

Et pourquoi se révolterait-il ?

N'avait-il pas lui aussi les mains pleines de sang ?

Pourquoi lui ferait-elle horreur, cette femme ?

Ne lui avait-il pas donné l'exemple de l'assassinat ?

Ah ! cette heure de folie, comme il était destiné à la payer chèrement !...

— Oh ! comme il s'en voulait, à ce moment, de sa lâcheté en face de la misère, de sa peur de la mort, du suicide qui délivre ! Comme il s'en voulait, malgré ses remords, ses craintes et la chaîne sanglante qui le liait désormais à ses complices, de tenir tant encore à cette vie souillée, à cet avenir de gloire qu'il avait rêvé !

Cette vie, il n'en pourrait plus jouir, maintenant ; cet avenir serait radieux peut-être et propre à satisfaire ses desirs les plus ambitieux, mais la tache sanglante resterait toujours, sinistre, offerte à ses regards...

Elle ternirait toutes ses joies, rendrait amers tous les bonheurs qui pourraient lui échoir...

— Ah ! fit tout à coup près de lui la voix de son compagnon, c'est Justine, et elle a l'enfant !...

La Fouilleux, en effet, arrivait essouffée, les jambes alourdies par cette longue course.

— Je n'en peux plus, dit-elle ; cette gosse est d'un poids !... quel paquet !

— Faut pourtant prendre encore tes jambes à ton cou, ma fille, car la route n'est pas finie, il s'en faut ! ricana Bastien Meillard.

Seulement en route je te débarrasserai de ton paquet... ajouta-t-il d'un ton dont le cynisme fit passer un frisson sur la chair de Cabirac.

— Tiens ! poursuivit le criminel, passe-moi le ballot une minute, et remets ton chapeau, qui embarrasse si fort les mains de M. de Cabirac.

Il n'est pas causeur ce soir, le compagnon.

Cristi ! s'il n'avait pas montré plus d'éloquence que ça dans les réunions, je ne l'aurais jamais remarqué... distingué, comme on dit dans la chanson.

Y es-tu, ma fille, que je te rende la gosse ?

Seulement, nous allons lui ôter ce fichu dans lequel elle est entortillée...

Ca l'alourdit et puis c'est gênant...

En jetant le dit fichu par terre, quelqu'un demain le ramassera et on cherchera par ici la petite qui sera bien loin... ailleurs.

Là, c'est fait... à présent, marchons le plus vite possible...

Faut que je rentre à Pantin bientôt moi.

Je ne dois pas découcher cette nuit...

Ils partirent à grandes enjambées dans la direction de Saint-Denis.

L'enfant dormait toujours dans les bras de la Fouilleux.

Grâce à la mante de la femme, elle ne sentait pas le froid, et cette course rapide berçait son sommeil d'ange...

Après une heure de marche les trois personnages atteignirent les bords de la Seine à Saint-Denis.

Sur le fleuve, des chalands amarrés stationnaient en assez grand nombre ; sur le quai, pas une âme. Tout dormait ou semblait dormir.

Mais l'état du ciel avait changé et les nuages qui rendaient la nuit si noire tout à l'heure, peu à peu s'écartèrent, chassés par un vent assez vif qui venait de se lever.

Les étoiles commençaient à se montrer ; on pouvait maintenant distinguer assez nettement à quelques pas devant soi...

Les trois complices s'arrêtèrent sur la rive, non loin d'un grand bateau dont la masse sombre émergeait de l'eau qui clapotait avec un bruit monotone autour de ses flancs.

— L'endroit me paraît propice, chuchota Meillard.

Ici, Justine, je vais pour tout de bon t'alléger les bras...

Mais avant d'en finir, ajouta-t-il à un ton à la signification duquel il il n'y avait pas à se méprendre, entendons-nous bien...

Vous allez filer "presto" sur Paris, et rentrer surtout, "pedibus cum jambis", comme vous diriez, mōssieu l'avocat.

Pas de voiture qui vous ferait remarquer, et les trains, à cette heure, c'est comme des dattes !

Réintégrez votre domicile, et reposez-vous paisiblement sans vous occuper de moi...

Vous ne me verrez que quand cela sera nécessaire.

Et demain, mōssieu de Cabirac, vous pourrez annoncer à vos amis et connaissances que vous avez par hasard lu les numéros gagnants dans un journal du soir, à la brasserie ou ailleurs.

Enfin, racontez, inventez la fable qui vous plaira.

Pour moi je ne vous connais pas, on ne me connaît pas non plus dans votre entourage.

Mais c'est égal, il faut être plus prudent que jamais, je n'irai plus chez vous.

Lorsque je voudrai vous voir, je vous donnerez rendez-vous par lettre sans signature... Et la lettre aussitôt brûlée, n'est-ce pas ?

Pour ce qui est du silence, mes chers amis, acheva le gredin en accentuant ses paroles d'un geste de menace, je crois inutile de vous le recommander, pas vrai ?

En route à présent !...

Cabirac, les dents serrées, le cœur battant, jeta un regard de détresse et de pitié suprême sur le pauvre petit être voué à la mort.

Mais sa compagne insouciance gagnée par le cynisme de Meillard, alléchée par l'appât de la somme énorme que ce crime ferait tomber entre ses mains, sa compagne le prit par la main et l'entraîna, après avoir remis l'enfant au mécanicien.

Ils disparurent sur le chemin...

Le vent froid de la nuit, frappant au visage le petit être, la réveilla brusquement.

Elle ouvrit ses grands yeux d'azur, les fixa sur le visage de Meillard qu'elle ne put distinguer et jeta un cri, le cri de tous les enfants effrayés :

— Maman !

La forte main du misérable s'abattit sur la petite bouche, étouffant sa plainte suprême.

Il se pencha sur le fleuve, balança une seconde à bout de bras son fardeau vivant puis ses mains s'ouvrirent au-dessus du gouffre...

L'enfant tomba en jetant un dernier cri...

L'eau s'ouvrit pour la recevoir et se referma sur elle...

— Ouf ! murmura l'assassin, avec un sentiment de satisfaction atroce, tu ne parleras plus, bavarde !...

Il n'avait pas éprouvé le plus petit sentiment de pitié en tuant cette innocente...

Il ne songeait qu'au danger évité, au triomphe définitif de son œuvre infâme...

Et c'est en échafaudant des rêves dorés qu'il se hâta de regagner Pantin...

A l'arrière du bateau silencieux qui se balançait tranquille au courant de l'eau, à quelques mètres du point où les trois complices s'étaient séparés, une fenêtre, était ouverte, et, accoudé à cette fenêtre, un homme rêvait, chaudement enveloppé dans une pelisse de fourrure...

Car ce bateau, bien qu'en ayant la forme, n'était pas un chaland ordinaire, et en s'approchant tout près du bâtiment, malgré la nuit ou eût pu distinguer une sorte de maison flottante, construite sur le plancher d'un de ces longs bateaux plats appelés péniches.

De petites fenêtres munies de persiennes se voyaient espacées régulièrement le long de la péniche.

Tout un appartement devait avoir été ménagé sur ce bateau, et composait une installation originale à ceux qui l'habitaient.

Mais il était impossible à cette heure d'en distinguer davantage.

Seule, dans le cadre noir d'une fenêtre ouverte, se voyait une vague silhouette, celle de l'homme dont il est parlé plus haut...

Cet homme avait remarqué, stationnant sur la rive, le trio d'assassins, et le conciliabule qu'ils paraissaient tenir à cette heure l'intrigua.

Puis il vit deux ombres s'éloigner et la troisième s'avancer jusqu'au bord du fleuve, portant dans ses bras un paquet blanc...

Au cri jeté par Yette, l'homme de la péniche sursauta.

— Ces coquins complotent quelque mauvais coup, murmura-t-il.

Mais comme il se penchait anxieux, un "flac" caractéristique retentit, en même temps qu'un cri de détresse, et la troisième ombre s'enfuit en courant.

Les misérables ! ils ont jeté une créature humaine dans le fleuve...

L'habitant de la péniche, d'un regard avide, explorait la Seine autour de lui.

D'abord il ne vit rien ; mais au bout de quelques secondes, comme par une permission divine, la lune se dégagea brusquement de son voile de nuage, éclairant la péniche et ses alentours.

Quelle chose de blanc qui se débattait parut à la surface...

L'homme vit cela... Rejetant sa pelisse, il se précipita à l'eau, et disparut dans la Seine, pour remonter presque aussitôt à portée du paquet blanc dont il s'empara...

— C'est un enfant ! murmura le nocturne sauveur.

Oh ! les monstres, qui ont le courage de tuer ces petits êtres...

Comme il se débat !... Heureusement je n'ai pas loin à aller...

Par l'ouverture d'où il s'était jeté, l'homme regagna l'intérieur de la péniche.

Posant l'enfant sur un siège, il se hâta de fermer ses persiennes et sa fenêtre pendant que ces précautions étaient nécessaires, pour le cas où les assassins se seraient postés en observation près de là.

Il avait opéré son sauvetage dans le plus grand silence, il ne fallait pas maintenant que la lumière le trahit.

Lorsqu'il fut enfermé chez lui, l'homme, se dirigeant avec aisance dans cette pièce qui lui était familière eut vite fait d'allumer une lampe.

Puis il tendit la main vers un coridon de sonnette, mais son bras n'acheva pas le mouvement commencé.

— Pour le moment ne mettons personne dans la confidence... se dit-il.

Plus tard nous verrons ce qu'il conviendra de faire...

Le nuis fort bien seul, d'ailleurs, donner à cet enfant les soins nécessaires.

Du reste, il n'a pas séjourné longtemps dans l'eau, et il n'aura pas grand-chose à faire sans doute...

La chambre dans laquelle se trouvait l'homme était assez grande et meublée confortablement.

C'était une chambre à coucher-cabinet de toilette.

En deux tours de main, le sauveur de Yette lui eut ôté ses petits bas, ses souliers et sa longue chemise de nuit sous laquelle elle n'avait qu'un tricot de coton blanc et une petite chemise de jour bordée de dentelle et marquée de deux lettres au coton rouge, J. H.

Comme elle est jolie !... dit-il il en contemplant l'adorable visage de l'enfant.

Yette, vigoureusement frictionnée, roulée dans des flanelles chaudes, car cette chambre était chauffée par un poêle de faïence dont le tuyau sortait par le toit, reprit assez vite connaissance.

Elle ouvrit les yeux et romena autour d'elle un regard étonné.

— Maman ! bêgaya-t-elle.

Son sauveur la regardait avec une pitié profonde, et quand Yette posa sur lui ses prunelles d'azur, il sentit deux larmes couler le long de ses joues.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

Tout à l'heure quand ce misérable t'a jetée à l'eau, tu as crié : Maman ! et ta première parole est encore : Maman !

Qui sait si ce n'est pas cette mère dénaturée qui a ordonné ta mort ?...

Oh ! non, non, se reprit-il, ce n'est pas possible...

Une mère ne tue pas son enfant !...

Il s'interrompit et sourit avec amertume.

— Si, hélas, c'est possible, c'est même fréquent...

Cependant pour cette petite... ses vêtements sont si propres, si soignés... et la marque...

Une mère qui voudrait se débarrasser de son enfant n'irait pas la jeter à l'eau avec du linge marqué...

Et puis, c'est une silhouette d'homme que j'ai vue...

Les deux autres... je n'ai pas bien remarqué, c'était plus loin...

Mais il n'est pas l'heure d'évoquer sur ce crime ; le plus pressé est de donner quelque chose à boire à cette enfant, ensuite de l'endormir.

Demain matin elle se portera comme un charme, et d'ici là j'aurai le temps de réfléchir à ce qu'il conviendra que je fasse.

Voyons, qu'ai-je à te donner, ma mignonnette ?

Ah ! du lait bien sucré et bien chaud, additionné d'un peu de fleur d'orange... c'est cela...

Avec des soins maternels, le sauveur coucha Yette sur son lit, un lit très bas, et la couvrit chaudement.

Puis il alla chercher dans une armoire une petite casserole d'argent, y versa le contenu d'un pot au lait préparé sur sa table de nuit, et mit le tout sur un réchaud à esprit-de-vin qu'il alluma.

Ensuite, ayant donné à la petite la bonne boisson bien chaude qu'il venait de composer, il la recoucha...

L'enfant charmée, éblouie, se laissait faire, ayant sur sa bouche fleurie le plus doux des sourires.

Et son regard bleu était si tendre, si reconnaissant, qu'il prenait l'âme de celui qui l'avait sauvée.

— Là, tu es bien comme cela, ma mignonne ? demanda-t-il à la fillette, tu vas faire dodo, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit l'enfant, Yette a chaud, elle est bien...

Yette va dormir...

— Tu l'appelles Yette ?...

— Yette, moi m'appelle Yette, rêpéta l'enfant toujours souriante.

— Yette et puis après ? Yette comment ?

— Yette sait pas ! Yette est Yette à maman...

— Oui, ma chérie, fit l'homme tout attendri.

Tu l'aimes bien, ta maman ?

— Oh ! oui, maman, maman, et pis papa aussi.

— Eh bien ! tu les verras demain, petite Yette ; à présent, dodo !...

Docile, l'enfant ferma les yeux et s'endormit.

L'homme, alors seulement, songea qu'il était mouillé.

Il se dépouilla de ses vêtements, en revêtit de secs, et vint s'asseoir dans un fauteuil auprès du lit.

— Je vais la veiller, se dit le personnage, parlant à demi-voix.

Il pourrait se produire quelque complication... quoiqu'elle paraisse bien calme...

D'abord elle m'a pris mon lit, force m'est donc de me contenter de ce fauteuil...

Il s'installa commodément, et, le coude appuyé sur le traversin, contempla l'enfant endormie.

Il ne pouvait détacher ses yeux de cet adorable visage nimbé de boucles blondes.

Une tendresse subite était née en lui à la vue de l'enfant, et ses sourires, ses gracieux balbutiements l'avaient attendri jusqu'au fond de l'être.

Le reflet d'un souvenir passa dans son regard et le brouilla de larmes ; ses lèvres prononcèrent tous bas un nom, puis il dit sourdement :

— Elle "lui" ressemble, quand "il" avait cet âge...

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tout le passé me remonte au cœur et m'étouffe !...

Le sauveteur de Yette était grand, fort, de noble taille.

Sa figure portait l'empreinte de profondes souffrances ; de douloureuses impressions morales semblaient avoir mis ce pli amer au coin de sa bouche, et les rides précoces de son front étaient des rides creusées par le chagrin.

C'était le chagrin aussi qui avait semé de longs fils argentés parmi sa barbe et ses cheveux bruns, mais l'oeil était resté singulièrement jeune, et la clarté qui se dégageait du regard de cet homme attirait irrésistiblement à lui les sympathies.

▲

LA NUIT se passa pour le sauveteur de Yette en une veille grosse de perplexités...

D'où venait cette enfant qu'il avait pu, heureusement, arracher au fleuve encore vivante ?

Quel intérêt pouvait bien avoir guidé le bras homicide de celui qui l'avait précipitée ?

Qui gênait-elle, cette innocente créature, cette douceur, cette joie, pour qu'on ait ainsi voulu brutalement la supprimer ?

Et que convenait-il de faire à son égard maintenant qu'elle était hors de danger.

Rechercher ses parents et la rendre, avertir la police ?

Aucune de ces solutions ne paraissait sourire à l'énigmatique personnage, et, tandis que Yette reposait, fraîche et rose dans le grand lit douillet, l'inconnu poursuivait ses réflexions, tâchant d'apporter un peu

de lumière dans le mystère qui enveloppait ce crime, mais sans pouvoir y parvenir.

Evidemment, finit-il par conclure, je ne saurai jamais le mot de ce drame à moins de rechercher moi-même les assassins, et je ne m'en sens guère le goût...

Questionner cette enfant sera chose vaine, je le crains...

Ce ne sont pas ses radotages naïfs qui pourront m'éclairer beaucoup... et je n'ai pas la moindre envie non plus d'aller porter ce matin au commissaire de police ce petit ange blond...

Si on retrouve ses parents et que ce soient eux qui aient voulu la tuer, on les arrêtera, et comme perspective la pauvre mignonne aura l'Assistance Publique.

Si on ne les retrouve pas, c'est encore l'Assistance Publique...

Si, d'autre part, ce sont des étrangers qui veulent la disparition de Yette, ne ferai-je pas une sottise en la rendant à la police ?...

Ils sauront ainsi que leur tentative a échoué, ils se cacheront. Je n'aidrai guère à les découvrir, ignorant tout d'eux, et ils tenteront à nouveau, avec succès cette fois, peut-être, l'action misérable qu'il poursuivent, c'est-à-dire la mort de cette adorable créature.

Eh bien ! puisqu'on la croit morte, puisque certaines gens ont un intérêt puissant à ce qu'elle le soit, si je la gardais, moi, cette petite Yette ?...

A ces mots, son cœur se gonfla, un soupir déchirant s'échappa de sa poitrine...

— Je suis seul, murmura-t-il, seul à jamais... enfoui dans ma tristesse sans fin et ma misère... dans mes remords aussi...

N'ai-je pas à me reprocher une mort et un abandon... et ce que j'ai voulu était-il juste ?

Ne me suis-je pas laissé abuser par ma jalousie ?...

Elle paraissait tant m'aimer, la morte que j'adorais moi-même...

Et quel regard navrant lorsque est venue la fin, quelle protestation d'innocence que ce regard qui me poursuivait toujours !...

Mais il était trop tard... l'enfant n'était plus là... et je ne sais où il est, où "ils" sont, s'ils vivent, s'ils sont heureux...

Le doute me ronge... Je ne sais plus si j'ai agi en justicier ou en bourreau...

Oh ! si j'avais été bourreau !

Je n'en aurais rien !... Et pourtant ma tristesse que rien dissipe depuis ce jour maudit, ma tristesse sans bornes et mes remords ne sont-ils pas une punition divine ?

— Maman ! balbutia Yette dans son rêve.

L'homme se pencha, mit un baiser sur le front de la mignonne, un baiser mouillé de larmes.

— Dors, petit ange, murmura-t-il, tu resteras près de moi.

Ta gaîté d'oiseau adoucira un peu les quelques jours qui me restent, et me fera trouver moins amère cette vie où je suis seul.

Tu seras ma compagne, mon amie, mon enfant.

Et moi, puisque Dieu le permet, je serai ton père... ton père, acheva-t-il dans un sanglot déchirant, puisque je n'ai pu être celui de l'autre.

Il s'agenouilla devant le lit et s'enfouit le visage dans les couvertures.

— Mathilde ! René ! mes amours perdus ! gémissait à travers ses sanglots le pauvre homme.

Oh ! mes amours, mes amours perdus !...

L'aube le surprit dans cette posture.

Comme sa lampe pâlisait et que le jour filtrait à travers les persiennes de sa croisée, le sauveteur de Yette se redressa éteignant la lampe et ouvrit la fenêtre un instant afin de changer un peu l'air de sa chambre. A ce moment, on frappa à la porte.

— C'est vrai, pensa le mystérieux personnage, j'avais oublié Félix qu'il va me falloir prévenir.

Un homme à cheveux blancs, de visage ouvert et d'allures débonnaires, entra dans la pièce, porteur d'un plateau d'argent chargé d'une tasse de chocolat et de savoureuses rôties.

— Tiens ! s'exclama-t-il avec la familiarité respectueuse des vieux serviteurs, monsieur est déjà levé !

— Comme tu vois, mon bon Félix.

— Et quel désordre !... Pour sûr, il s'est passé quelque chose...

Et des vêtements à monsieur tout mouillés, et cette petite chemise, ces petits bas d'enfant qui sèchent devant le feu !

Bonté divine ! monsieur ne s'est pas couché et il a un enfant dans son lit !...

— Chut ! parle plus bas, tu la réveillerais, et pose ton plateau sur cette table, sans cela tu vas tout répandre...

Là ! maintenant viens regarder de près l'enfant et dis-moi ce que tu en penses !...

— Oh ! la jolie créature, fit le domestique extasié en joignant les mains : on dirait un petit Jésus !

Mais sauf votre respect, monsieur, où l'avez-vous pêchée ?

— Pêchée est bien le mot, mon bon Félix, comme tu vas voir.

Cette nuit vers une heure du matin environ, ne pouvant trouver le sommeil, je m'étais mis à ma fenêtre, et rêvassais dans la nuit, lorsque tout à coup je vis trois ombres s'approcher de la Seine.

Il y eut sans doute un colloque échangé, puis deux de ces ombres s'éloignèrent précipitamment, et la troisième, alors, s'avançant jusqu'au-dessus du fleuve, se pencha, tenant dans ses bras un paquet blanc.

J'entends un appel : Maman ! suivi d'un cri de détresse, puis un "flac !" sinistre et tout se perdait bientôt dans l'obscurité.

Alors regardant autour de moi, je cherchai à distinguer par les remous de l'eau de quel côté il me fallait plonger pour tâcher de secourir la créature en péril, lorsque la lune, apparaissant tout à coup me permit de voir quelque chose de blanc qui se débattait tout près de la péniche...

C'était cette petite que sa longue robe de nuit avait soutenue hors de l'eau assez longtemps pour la sauver...

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria le domestique pris d'une émotion profonde, comme c'est bien ce que vous avez fait là, comme ça vous ressemble !...

Mais il fallait m'appeler, je vous aurais aidé à soigner cet amour...

— Inutile, j'ai pu sans difficulté faire moi-même le nécessaire...

Elle dort paisible, n'a pas la moindre fièvre et va s'éveiller bientôt, j'en réponds avec une faim canine.

Je crois mon chocolat fort compromis...

— Il y en a d'autre, s'empressa de dire Félix.

Que monsieur prenne d'abord celui-là... Monsieur doit avoir joliment besoin de se restaurer...

— Au fait... oui. Mais, auparavant je veux te demander un conseil...

Que faut-il faire de cette enfant ? Elle s'appelle Yette, tu sais, elle me l'a dit...

Ce doit être Juliette ou Henriette.

— Monsieur me demande ce qu'il faut faire ?



Employez les MEMBA-SEALS

Clair comme du crystal. Soignez l'apparence de vos Confitures et Gelées. Paquet de 25 cachets à 10c en vente dans toutes les épiceries, les pharmacies et les bazars.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul

Comté de Laval P. Q.

OFFRE SPECIALE

(Pour le Canada seulement)

La Revue Populaire

6. e. (a. 7. Non ton. éditeur, Bessette & Cie, Limitée 977 rue de Bullion. Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à la REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

Province

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

c'est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combinent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bien-faisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance stricte et
confidentielle

Les jours de bureau sont les
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 4 h. qui sera
Demandez notre brochure illustrée
24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du
Traitement Myrriam Dubreuil avec
brochure.

Nom

Rue

Ville Prov.

— Oui... Je dois sans doute avvertir la police? interrogea le sauveur de Yette avec une froideur affectée.

— La police! pour qu'on l'envoie aux enfants trouvés!

An! non! monsieur ne fera pas ça...

— Mais ses parents...

— C'est sans doute eux qui ont voulu noyer leur enfant, monsieur.

En la remettant à la police, monsieur, sauf le respect que je lui dois, monsieur ferait une bêtise.

— Oui, monsieur affirma le vieux domestique avec un énergique hochement de tête, et le malheur de cette mignonne qu'on commencera à faire souffrir...

Les journaux sont pleins d'histoires de parents sans cœur qui martyrisent leurs petits...

— Mais si, au contraire, on a enlevé cette fillette à sa famille, si les siens la pleurent?...

— Alors, monsieur, c'est aussi mauvais pour elle, car sûrement elle gêne quelqu'un et si elle réparait ce qu'un n'aura de cesse qu'il l'ait fait disparaître pour tout de bon.

A cette heure les assassins sont bien tranquilles, ils croient ce pauvre marmot englouti au fond de la Seine sous les bateaux, ou bien en route pour la mer.

Laissez-leur cette illusion et saisissez les jours de l'enfant en la gardant avec vous...

Je suis vieux, monsieur, mais je saurai bien la soigner tout de même...

C'est si joli, l'enfance, si naïf, si bon... ça nous réchauffera le cœur, allez, monsieur, et ça vous ôtera peut-être un peu de vos idées noires... d'autant plus qu'avec un peu d'illusion—(et la voix du serviteur se brouilla de larmes),—vous pourrez vous imaginer que c'est... le petit abandonné...

Il était blond comme elle... il aurait sept ans aujourd'hui...

Les deux hommes gardèrent quelques instants un silence gros de souvenirs remués, puis d'un même mouvement il s'essuyèrent les yeux...

— Je t'écouterai, mon bon Félix, dit l'inconnu.

Du reste, j'avais l'intention de la garder, la mignonne...

Tout ce que tu viens de me dire, je l'avais pensé cette nuit, mais je voulais, en te consultant, voir si j'avais raison, si je faisais bien en agissant ainsi.

Maintenant me voilà tranquille, c'est dit, Yette est à nous.

Seulement, il me reste un dernier scrupule.

Je ne voudrais pas, par égoïsme, jeter des parents dans le désespoir...

— Je vous comprends, monsieur interrompit Félix, mais pour ça, sans aucun doute, les journaux vous renseigneront.

Car ils mentionneront la disparition de l'enfant, le nom de ses parents, etc.

Vous verrez alors ce que vous aurez à faire...

— Oui, si le père et la mère sont de braves gens, si... enfin comme tu dis, je verrai...

En attendant, tu vas immédiatement prévenir mon remorqueur qu'il ait à mettre sous pression. Je veux partir dès ce matin de Saint-Denis au lieu d'y rester jusqu'à ce soir comme je l'avais tout d'abord décidé.

Nous gagnerons la Manche rapidement, et nous nous embarquerons de suite à bord de la *Mouette*, qui nous attend au Havre...

Si je garde cette enfant, comme je le désire, je veux mettre vite le plus d'espace possible entre elle et ses assassins.

— Entendu, monsieur, je vais aussi prévenir mon frère parce que pour

la cuisine nous avons un convive de plus à présent!...

Et le brave homme riait de tout cœur en disant cela.

— Surtout, insista l'inconnu, recommande-lui la plus grande discrétion...

Vous serez seuls tous deux dans la confidence...

A bord du remorqueur on ne doit rien savoir, et les matelots de la *Mouette* croiront que c'est une parente à moi que j'aurai adoptée...

— Suffit! monsieur le duc...

— Hein! se récria brusquement le personnage, qu'as-tu dit là, Félix? Je ne veux plus de ce titre, tu le sais bien...

— Que monsieur me pardonne, cela m'a échappé...

Je cours exécuter ses ordres...

— Va, en route tu descendras à terre acheter des vêtements pour notre Yette, oh! l'indispensable seulement.

A Rouen je compléterai son trousseau.

D'ici là, nous l'habillerons de ses vêtements de nuit qui sont séchés, et d'ailleurs elle ne sortira pas de ma chambre pour plus de sécurité.

Mais un rayon de soleil vint caresser le visage de Yette et la réveilla...

Elle étira ses petits membres, ouvrit sa bouche rose dans un bâillement qui montra les perles de ses dents, puis vit son sauveur, le reconnut et lui sourit.

— Te voilà réveillée, chérie, lui dit tendrement le maître de Félix.

As-tu bien dormi?

— Oui, répondit la petite, bien dodo Yette, Yette a faim...

— Tu vas avoir du bon chocolat; l'aimes-tu, le chocolat?

— Bon colat, rêta Yette ravie.

Et elle tendit ses bras à l'homme qui la prit et l'embrassa avec une tendresse et une émotion véritables.

Quelques minutes plus tard, ils étaient attablés tous deux devant le chocolat onctueux et les savoureuses tartines.

L'inconnu, avec une attention et des gaucheries touchantes, faisait déjeuner Yette.

Lorsqu'elle fut rassasiée, elle sourit de nouveau.

— Maman, dit-elle, où est maman à Yette?

— Nous allons la chercher, ma chérie, tout à l'heure tu la verras.

Mais viens jouer avec moi, tiens, regarde les belles images!

Environ deux heures plus tard, la péniche, tirée par un remorqueur, se mettait au fil de l'eau, ce qui fit sauter de joie Yette, parce que la maison marchait.

Ce fut seulement lorsqu'on se trouvait en pleine campagne, que l'homme appelé par Félix "monsieur le duc", permit à l'enfant de sortir de la chambre et lui fit visiter en détail sa maison flottante.

Elle se composait d'un cabinet de travail assez vaste, aux murs recouverts par des rayons de bibliothèque chargés de livres.

Comme meubles, une vaste table recouverte de papiers, des sièges de cuir, un piano fermé.

Une salle à manger de luxe sévère faisait suite à ce cabinet, puis enfin, tout à fait en arrière de la péniche, la chambre à coucher que nous connaissons, et dont l'ameublement dénotait une grande attente du confortable, mais des goûts sévères et l'horreur du criard.

Aux murs de cette chambre étaient appendues des armes rares.

Point de tableaux, sauf au chevet du lit, sous un grand christ d'ivoire, deux miniatures; celle d'une jeune et jolie femme au doux visage voilé de

mélancolie, et celle d'un petit garçon de trois à quatre ans, blond, frais, rieur.

Sous le verre de chaque cadre, une mèche de cheveux...

A l'avant de la péniche se trouvaient l'office, une vaste cuisine et deux chambres pour les domestiques du duc: Félix, que nous venons de voir, et son frère Antoine, deux créatures de dévouement et d'honnêteté.

Depuis plus de quarante ans, les deux frères servaient le duc, et ils l'aimaient comme s'il eût été leur enfant...

L'homme qui avait sauvé la petite Juliette Henriot, — nos lecteurs l'ont déjà sans doute reconnu, — n'était autre que le duc Robert de la Fougereaye.

Après les catastrophes qui avaient bouleversé son existence, le duc avait fermé son hôtel à Paris, sa villa de Deauville, et son vieux château du Poitou.

Il avait vécu, sans autre société que ses livres et ses deux domestiques fidèles, tantôt habitant sa péniche remorquée par un petit vapeur particulier, et sur laquelle il parcourait sans trêve toutes les routes fluviales, tous les canaux d'Europe, tantôt en mer sur son yacht la *Mouette*, promenant sa misanthropie à travers les océans sans parvenir à la quérir.

Il avait été jadis passionné de musique: c'était maintenant sa seule distraction.

Parfois, le soir, les riverains entendaient les sons d'un piano, et des rêveries de Chopin, des sonates de Beethoven, s'élevaient, mélancoliques dans la nuit.

A bord de la *Mouette*, souvent les grondements d'un orgue se confondaient avec les bruits de l'Océan.

C'était le duc qui essayait d'endormir sa douleur...

Il menait cette existence vagabonde depuis deux années quand le hasard d'un court séjour à Paris, pour ses intérêts, fit que le duc de la Fougereaye put retirer de la Seine, vivante, la victime que Bastien Meillard croyait bien avoir immolée.

Durant la journée qui précéda le crime, la péniche avait traversé Paris, et gagné Saint-Denis pour la nuit, d'où elle devait repartir le lendemain après-midi vers la mer.

C'est à cette circonstance providentielle que la fille de l'aiguilleur devait la vie.

Et peu après le moment où sa mère tombait mourante, en apprenant la disparition de ses enfants, Yette et son protecteur atteignaient Argenteuil.

Le duc voulut s'arrêter là.

Il envoya en ville son cuisinier Antoine, chargé de faire quelques provisions et surtout de rapporter les journaux du jour.

Le protecteur de Yette les parcourut vainement.

Nulle part il n'y vit rien se rapportant à la petite noyée.

La mort d'Henriot s'y trouvait parmi les faits divers, mais, on le comprend, elle ne frappa pas le duc.

A l'époque où se déroule notre récit, le reportage, du moins dans la banlieue de Paris, n'était pas, tant s'en faut, organisé comme il l'est actuellement, et sauf de rares faits sensationnels—tel l'assassinat de la famille Kinck par Troppmann à Pantin précisément—les rédacteurs de journaux se contentaient de mentionner en quelques lignes hâtives les petits drames quotidiens sur lesquels ils s'étendaient aujourd'hui avec une précision de détails qui ne laisse rien à désirer au lecteur le plus exigeant.

Ni le duc de la Fougereaye, ni Félix ne trouvèrent en parcourant

les feuilles rien qui pût leur faire soupçonner les circonstances dans lesquelles la petite Yette avait été enlevée.

Il faut dire, pour rendre hommage à la vérité, que tous deux cherchèrent assez mollement, dans la crainte inavouée d'avoir à se séparer de la délicate fillette dont le sourire les avait conquis.

Certes, s'il eût pu connaître les faits réels, le duc de la Fougere avait l'âme trop haut placée pour ne pas rendre à sa mère la petite sauvée par lui; quitte à continuer ensuite à s'occuper d'elle.

Mais le sort en devait décider autrement, et croquant de bonne foi faire en la gardant le bonheur de Yette, il se décida à l'emmener, et à l'élever comme sa propre fille.

Félix devait dans cette résolution l'encourager de toute l'influence que lui assurait auprès du maître son dévouement à toute épreuve.

— Dieu a placé cette enfant sur votre chemin, accomplissez sa volonté, prononça-t-il avec conviction lorsque M. de la Fougere désira pour la dernière fois consulter son vieux serviteur avant de donner l'ordre définitif du départ.

Après ces paroles et tout confus du ton presque imoérieux sur lequel elles avaient été dites, Félix se reprit bien vite.

— Oh! pardon, monsieur, de vous parler comme je le fais, mais depuis si longtemps je vous sers, et vous m'avez honoré d'une telle confiance... C'est ce qui me donne tant de liberté.

— Parle, mon ami, répondit le duc parle librement, nous sommes deux amis et tes conseils me sont précieux.

Ainsi c'est dit, Yette est à moi? — Un peu à moi aussi, si vous le permettez, monsieur le duc, répondit timidement le serviteur.

Je sens que je l'aime déjà et je voudrais tant qu'elle m'aime un petit peu!

Vous serez son père, son sauveur, moi son vieil ami, son jouet.

Bientôt la fille de l'aiguilleur partait du Havre, à bord de la *Mouette*, pour des pays lointains tandis que la pauvre Fanny ne cessait dans son délire d'appeler ses enfants.

Joseph Henriot fut porté en terre, suivi par une foule attendrie, au premier rang de laquelle se tenait, bien entendu, Bastien Meillard.

Quant à la veuve, la triste Fanny, entrée à l'hôpital, elle y séjourna plusieurs mois et fut de longs jours entre la vie et la mort.

Sa convalescence dura ensuite très longtemps.

La municipalité de Pantin, émue de ces coups successifs venant s'abattre sur une famille de braves gens, prit soin de la petite Claire jusqu'au jour où, valide enfin la veuve de l'aiguilleur put retourner dans son logement d'où toute joie était à jamais bannie.

Quant à l'enlèvement de ses deux filles, à la disparition de la petite Juliette, personne n'y comprit jamais rien.

Cela demeura un mystère, et si Fanny n'avait pas eu son autre fille pour la consoler elle serait devenue folle à la pensée de cet enlèvement incompréhensible, de cet évanouissement brusque en pleines ténèbres.

Où était sa petite Yette, son doux ange? Vivait-elle? Était-elle morte?

Elle y pensait le jour, elle y pensait la nuit, elle y pensait, surtout avec des frissons de peur et une angoisse qui lui déchirait la gorge, lorsqu'il faisait froid, lorsqu'il pleuvait en rafales et que le vent soufflait.

Dire que ce pauvre corps d'enfant subissait peut-être toutes ces intempéries alors qu'elle, la mère, avait chaud auprès de son poêle!

Une fois en possession des cent mille francs du billet de loterie, François de Cabirac partagea avec ses complices.

L'étudiant dit alors sans rémission adieu aux faciles succès d'orateur qu'il avait obtenus jadis auprès de ses camarades.

Il renonça également aux réunions anarchistes et se remit au travail, avec frénésie.

Seul le travail, seule la réussite de ses projets ambitieux pouvaient apporter un peu de calme dans cet esprit tourmenté chez qui le remords avait élu domicile.

Quant à Bastien Meillard, il annonça un modeste héritage, et quitta définitivement Pantin pour aller le recueillir, dit-il.

TROISIEME PARTIE

RIEL, de saisissant comme l'aspect d'une de ces mines de diamants, d'un de ces "konies", pour leur donner leur nom hollandais, dont le rendement prodigieux constitue l'un des éléments les plus considérables et, il faut le dire, les plus sérieux de l'opulence dont s'enorgueillit la colonie anglaise du Can.

Si le lecteur veut bien franchir trois années dans le temps et quelques milliers de lieues dans l'espace, qu'il se transporte par la pensée dans le "digging" diamantifère de Hebron, en plein pays cafre.

C'est le matin... Le soleil qui commence à s'élever au-dessus de l'horizon et à projeter ses rayons ardents sur la région brûlée du konie semble par instant masqué comme par un écran immense de brumes légères s'élevant du sol en tourbillons opaques.

Ces nuages artificiels sont la preuve même de l'activité toujours en éveil des "diggers" ou chercheurs de diamants.

Ils planent sans cesse au-dessus des crevasses forées dans le sol diamantifère, et sont faits de la poussière qui s'élève des amas de terre, de sable, de gravier que la pèche des mineurs tourne et retourne sans cesse au fond des ruits de mine pour dénicher, des déblais inutiles, les gemmes précieuses dont une seule peut quelquefois suffire à édifier une fortune.

Au milieu de ce brouillard factice, des hommes demi-nus s'agitent au bord des crevasses, ruisselant de sueur, occupés à remonter, à l'aide d'une corde glissant sur une poulie, les seaux de cuir où le gravier entassé renfermait peut-être, dans sa ganache, quelque émail de cette fameuse "Etoile du Sud", vendue en Angleterre huit cent cinquante mille francs.

L'un de ces hommes, un mince et falot personnage, ramassé sur deux courtes jambes, relevant la tête du tas de sable étalé sur le crible où ses yeux cherchaient avidement, essuya son front inondé de sueur et demanda à son compagnon:

— Quelle heure peut-il bien être, Murton?

L'homme ainsi interpellé en anglais, une sorte de géant aux cheveux roux, à la barbe rouge, inculte, à l'oeil dur, répondit, en jetant à son interlocuteur un regard formidable:

— Qu'est-ce que cela te fait, l'heure?

Pourquoi t'arrêtes-tu de travailler, Sherman?

Nous n'avons seulement pas encore découvert le moindre diamant, ne fût-il que d'un carat.

— Mais aussi nous sommes venus trop tôt au "digging".

Les génies du diamant ne sont pas encore éveillés et nous les avons dérangés mal à propos.

— Je te dis que le soleil est déjà fort haut dans sa course!

— Je te dis qu'il vient à peine de se lever. Regarde plutôt:

Et étendant la main le "digger" désigna à son camarade une tente de toile qui s'élevait non loin d'eux à l'entrée du vaste campement des mineurs.

Cette tente se distinguait pas certains détails de propreté qui semblaient parfaitement dédaignés des propriétaires de toutes les autres.

La toile de la tente, quoique révélant un long usage, ne présentait pas les déchirures béantes qui dénotaient dans la plupart des autres l'insouciance de l'occupant à l'égard de tout ce qui n'était pas la recherche des gemmes.

Des pièces d'étoffe rajustées aux endroits qu'avait détériorés la vétusté, des reprises savantes là où un coup d'aiguille semblait suffisant, annonçaient que sous ce frêle abri veillait une volonté attentive à s'assurer les plus favorables conditions d'existence que pût comporter le milieu, et par conséquent les meilleures chances de lutte dans cette grande bataille de l'homme contre la terre obstinée à lui cacher ses trésors.

On ne voyait point de loques fétides suspendues aux approches de la tente de celui que le "digger" avait appelé: le "marquis".

Tout autour de celui-ci le sol était net, dégagé des immondices qui formaient aux autres tentes une sorte de rempart circulaire hideux, dont les émanations détestables empoisonnaient l'air.

— Pourquoi t'obstines-tu à appeler ce Gardner le marquis? grogna Murton.

Tu sais bien que cela me fait enrager de voir la servilité avec laquelle, tous, vous vous aplatissez devant ce coquin.

Le petit homme paraissait peu disposé à exciter le mécontentement du géant, car il se remit au travail en répondant avec douceur:

— Bon! je ne pensais guère à te fâcher, Murton.

Si j'ai appelé Gardner le marquis, c'est parce que tout le monde ici lui donne le même surnom?

— C'est vrai! Mais pourquoi le lui donne-t-on, ce surnom?

Pourrais-tu me le dire, toi qui est si bien au courant de ce qui se passe au campement?

— Est-ce que je sais, moi!

C'est peut-être parce qu'il est un peu mieux mis que nous tous!

Son pantalon a des reprises et des pièces, mais pas un seul trou.

Et puis, il porte toujours des bottes, tandis que nous allons pieds nus!

— La belle malice, en vérité!

Est-ce que nous avons des domestiques, nous?

Gardner en a deux!

— Faudrait pas exagérer, Murton!

Je ne dis pas que le "gosse" n'aide un peu au ménage chez Gardner; mais il est si jeune, sept ans à peine...

C'est plutôt un embarras pour Gardner.

Quant au "Faucon"...

— Encore un sobriquet bien trouvé!

— Ah! dame! que veux-tu que je réponde, ami Murton?

On ne peut pourtant pas appeler le "Faucon" autrement! que cela, puisque personne ici ne connaît son véritable nom!

— D'accord, et ce mystère n'est déjà pas une bonne note à mes yeux!

(Lire la suite page 37)



Enfin, jouissons du grand air!... Vous aussi, poussez ce cri de joie si vous apportez un hors-bord Johnson. Dès l'aurore, vous vous rendez aux "trous" à poissons... ou vous filez vers une belle plage au sable doré... et le soir un bon repas au bord du lac... l'été est si agréable quand, avec un Johnson Sea-Horse, on peut se promener en toute sécurité, à peu de frais.

On peut maintenant obtenir des hors-bords Johnson pour aussi peu que \$75,* avec ses nouvelles améliorations: Bras de direction anti-vibrant, grand Réservoir avec orifice avant, Contrôle synchronisé avec arrêt automatique, refroidissement par l'eau à toutes les vitesses; voilà quelques-unes des raisons qui font préférer le Johnson non seulement par les sportsmen mais par TOUT LE MONDE.

Dix modèles, y compris quatre modèles "Crownation"; vous avez donc un beau choix. Il y a un Sea-Horse qui vous donnera tout ce que vous attendez d'un moteur hors-bord.

Produit canadien dont les accessoires se vendent partout au Canada.

* Les prix actuels peuvent varier.

JOHNSON MOTORS

570 MONAGHAN RD.

PETERBORO

CANADA

Fabriqués avec précision

Pieds fatigués et douloureux

L'application de Mentholatum, cet onguent doux et calmant, après un bain de pieds à l'eau chaude, apporte un soulagement immédiat.

MENTHOLATUM
CONFORT Quotidien

19/2 v. vel (offes à Robe: \$2.98

Véritable soie fugi, imprimé, broadcloth, guingam. Solde générale de fabrication. Longueur, 3 1/2 à 4 verges. Nouveaux patrons d'été. Valant jusqu'à 75 cents la verge. 19 1/2 verges \$2.98. Livraison C. O. D. Quelques cents d'affranchissement. Satisfaction ou garantie de remboursement. Textile Mills, Dépt. 53, Montréal.

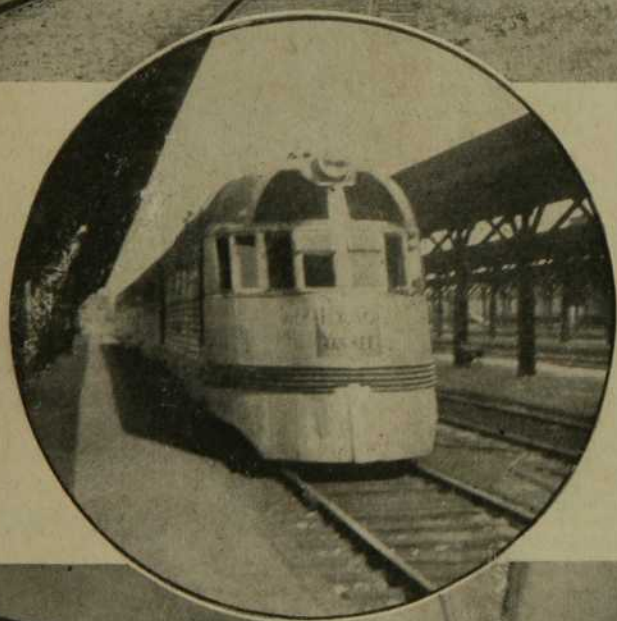
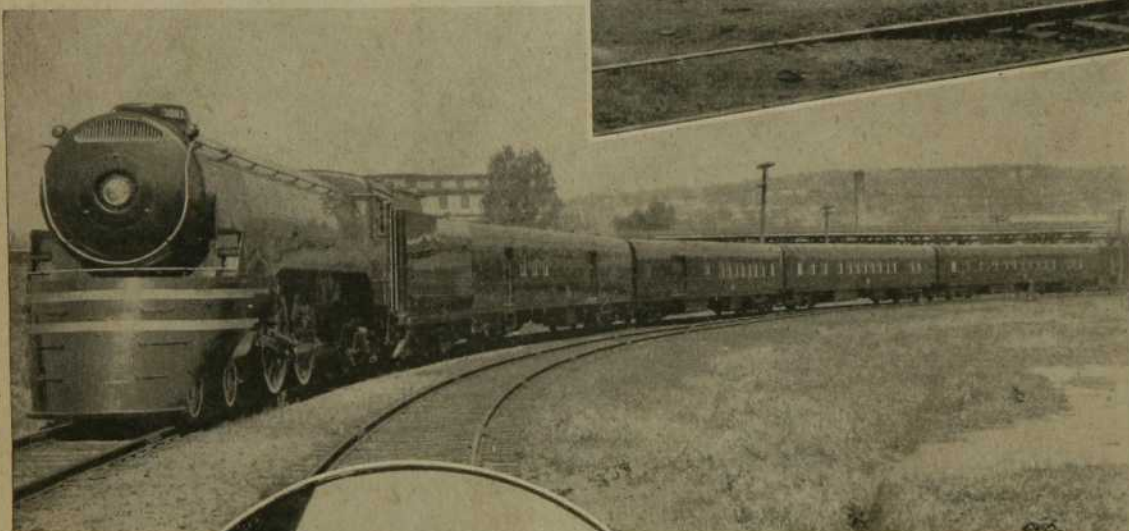
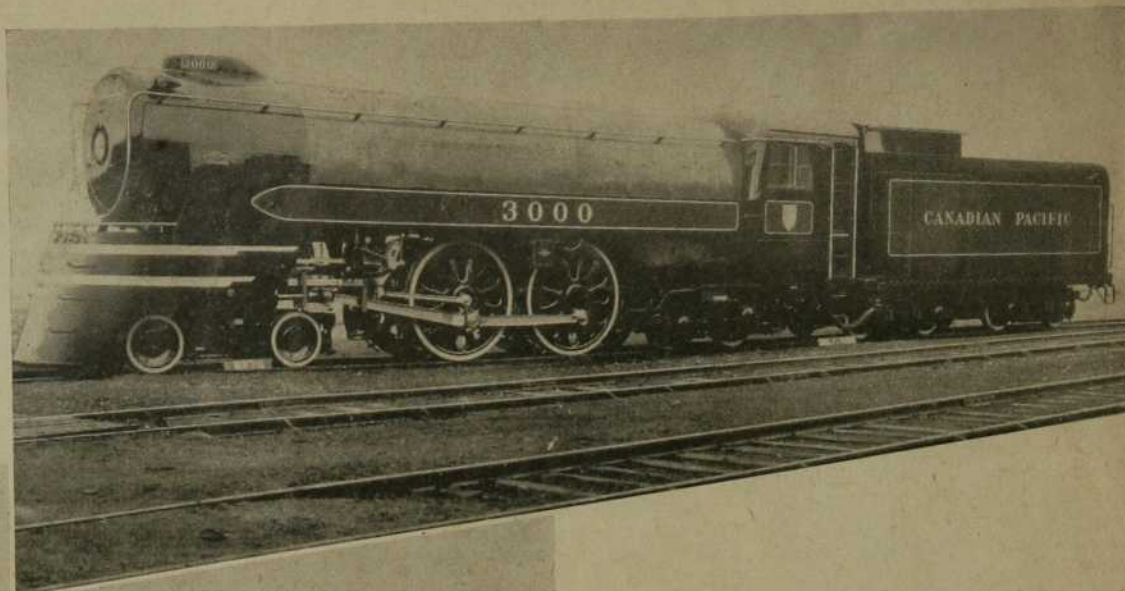
Lisez LE FILM

CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES

10 cts.

Un démon de la vitesse

Le rapide Montréal-Québec du Pacifique Canadien est un des trains les plus confortables et des plus rapides du monde. Il peut atteindre la vitesse horaire de 97 milles. Il fait en 4 heures son trajet de 180 milles.



Toutes ces photos représentent le rapide Montréal-Québec que tire la superbe locomotive 3000 aux lignes profilées et l'intérieur de ses luxueux wagons. Dans le médaillon, la locomotive du "Flying Yankee" photographiée en gare de Boston. Ce rapide aérodynamique, couleur argent, est connu de tous les Canadiens qui sont allés à la plage d'Old Orchard.

1. Pointe d'une montagne élevée. — Sorte de violon.
2. Pronom ind. — Ennuyé. — Caractère du style. — Interjection.
3. Substantif. — Préfixe. — Adresse.
4. Rivière d'Italie. anc. — Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux. — Substance sirupeuse.
5. Ville du Pérou. — Fleuve de Suède. — Une des Cyclades.
6. Note. — Poil des paupières. — Cavité entourée d'une paroi membraneuse (anat.). — Particule négative ang.
7. Nom vulgaire de la larve du hanneton. — République d'Amérique Méridionale.
8. Naturel (fig.). — Terrain couvert d'une herbe épaisse et courte.
9. Dépôt des liqueurs fermentées. — Limites renfermant un espace (fig.).
10. En les. — Petite quantité. — Placé, posé. — Adverbe de lieu.
11. Possessif. — Tranche de poisson. — Patrie de Vadé.
12. Lavande. — Non viciée. — Premier ministre sous Louis-Philippe (1781-1855).
13. Art de lancer. — Possessif. — Précieux par la qualité.
14. Marche. — Canton suisse arrosé par la Reuss. — Extrémité. — Conjonction.
15. Genre d'équisétacées. — Chiffons pour la fabrication du papier.

s'être trompée; elle dit n'avoir vu aucun visiteur; qui oserait la soupçonner d'une erreur?

Flattée et intarissable, Mme Ignace bavardait: qui aurait voulu tuer Vigie? Il était aimé de chacun. Du talent? Il paraît qu'il en avait.

— On dit ça, mais moi, avoue la maritorne, je préfère les cartes postales en couleurs. Tenez, il a été en Afrique y a pas longtemps; de là-bas, il m'a expédié des cartes; c'était mieux que tous ses barbouillages, j'avais le garant.

« Ah! il s'est rendu en Afrique? Depuis quelle date était-il de retour? Un mois environ. Ne s'était-il pas attiré des ennemis au cours de son voyage? Non, elle ne le croyait pas. En tout cas, il n'en avait jamais parlé. Il était resté longtemps là-bas? Trois mois peut-être. Depuis des années, il caressait l'idée de ce voyage.

— Le Maroc me hante, qu'il m'disait, rappelle la concierge avec une larme dans le coin rougi de sa paupière.

— Vigie avait-il visité le Maroc auparavant?

— Non, jamais.

— Ainsi, pas d'ennemis; un garçon sympathique...

— Moi, j'aurais donné le bon Dieu sans confession.

— Recevait-il beaucoup?

Non, quelques amis venaient lui rendre visite de temps à autre; en dehors d'eux, des modèles, des marchands. Grisonoy se décida soudain; cédant à une suggestion de son esprit au travail, il retire d'un carton une esquisse du visage féminin remarqué:

— Qui est cette personne?

— La Madone... un modèle qui venait souvent... Mais faut pas confondre, c'est une fille tout ce qu'il y a de sérieux et tout. Vous ne lui ferez pas de misères, au moins?

Avec un sourire, Grisonoy la rassure: il se dispose à partir, mais au moment de franchir le seuil:

— Dites-moi, chère Madame Ignace, l'allée des ateliers est-elle allumée le soir?

La concierge s'esclaffe:

— Vous voudriez pas!... Avec les loyers qu'on paye, on peut guère se permettre de luxe. I a tout juste la lampe de la voûte.

— Merci, fit Grisonoy, et il partit en chantonnant.

Dans l'après-midi du même jour, Grisonoy poursuivait son enquête à Montparnasse; ce ne fut pas long. La Madone, Madeleine Lejonchet, une petite paysanne d'Arnay-le-Duc, dont l'accent dénonçait l'origine, fut dénichée par lui comme elle posait dans une académie. Patiemment, l'inspecteur attendit la fin de la séance et, sans se soucier des quolibets qui accompagnaient sa sortie — il avait pris soin de ne pas décliner sa qualité — il emmena la jeune femme.

Un rapide interrogatoire: Madeleine n'attribuait aucune cause mystérieuse à la mort de Vigie; pour elle, le peintre s'était tué « dans un coup de cafard ». Quant à ses amis, elle les connaissait — « c'est question! »

— et elle conduisit Grisonoy dans un café tranquille de la rue Huyghens, fréquenté par le petit groupe d'artistes dont Vigie avait fait partie.

Une table dans un angle du café, quatre hommes d'aspect et de tenues disparates. Madeleine présenta Grisonoy:

— Les copains, voici un Monsieur qui s'occupe de la mort de Max et qui désirerait vous voir.

— Asseyez-vous, invita un gros garçon jovial qui portait avec ostentation un feutre crasseux sur les

La Danse Révélatrice

(Suite de la page 7)

bords duquel courait une souris blanche; il se nomma:

— Prosper Pauillac, peintre et Gascon.

Grisonoy salua; d'un coup d'œil, il avait détaillé les compagnons de Pauillac: un jeune homme dont le tricot de laine gardait par endroit des maculatures de graise; un garçon dont l'élégance vestimentaire détonnait dans ce cercle bon-enfant; un pauvre diable enfin, la conquantine, mèches grises et nez bourgeonnant, un regard naïf et des poches bourrées de manuscrits.

S'asseyant, l'inspecteur expliquait:

— Messieurs, vous paraissiez surpris de mon intrusion. Vous allez pourtant saisir...

— Evidemment! tonitrua Pauillac.

— Vous avez sans doute pris garde au rebondissement de l'affaire Vigie. Sur la plainte avec constitution de partie civile des ayants droit de votre ami, le parquet a réouvert l'enquête. J'en ai été chargé. Actuellement donc...

— Ah! s'écria le plus élégant de la bande, je comprends maintenant pourquoi votre nom ne m'était pas inconnu. Marcel Grisonoy... Les journaux ont longuement parlé de vous ces jours-ci.

— En effet, Monsieur... Monsieur?

— Jérôme Martial.

— Eh bien! Messieurs, votre ami Martial ne se trompe pas. Je recommence la première information.

— J'ai pigé, coupa Madeleine, le petit modèle, c'est pour ça que vous m'avez posé toutes ces questions. Eh bien! vous en avez du toupet, vous! Vous pouviez pas le dire plus tôt que vous recherchiez l'assassin de Max!...

Elle ironisait. Grisonoy riposta:

— Pardon, Mademoiselle; je suis loin de penser qu'il y a eu assassinat. Tout, au contraire, renforce la théorie du suicide.

— Qui aurait pu en vouloir à Vigie? s'étonna l'homme aux mèches grises; sur un regard de Grisonoy, il se présenta:

— Gaspard de Chanterives, poète.

— Chacun s'accorde à considérer Vigie comme un charmant compagnon, constata l'inspecteur.

— Vigie était le meilleur des amis, appuya le Gascon Pauillac, intelligent, chic type, gai. Pour moi, son suicide reste inexplicable; il n'avait pas de motifs?

— C'est précisément là le but de mes recherches, avoua Grisonoy. Je suis venu vers vous dans l'espoir qu'une lueur surgira. Le hasard est mon bon maître.

L'entretien était devenu général; l'inspecteur était arrivé à supprimer la gêne; les amis de Vigie comprenaient et partageaient le désir de démêler les causes du suicide; et Grisonoy les devinait prêts à lui apporter leur aide. Réellement le mort avait été aimé; il ne s'agissait pas seulement de racontars de concierge embellissant les faits pour leur octroyer du relief. Martial eut même un mot délicat:

— Vigie était le meilleur des hommes; je ne regretterai jamais assez la brouille qui nous avait séparés momentanément...

— Bah! riposta Pauillac, c'est malheureux, mais, paradoxe mis à part, cela se produit tous les jours entre amis...

— J'aurais préféré que cela ne se passât point à la veille de sa mort.

Pour Grisonoy, Martial racontait:

— Le soir de son retour du Maroc, nous nous sommes pris de querelle stupidement. Depuis lors, nous avons cessé de nous voir...

— Tu as de la veine, remarqua le Gascon en riant, que l'inspecteur soit partisan du suicide. Sinon...

Grisonoy s'exclama:

— S'il fallait soupçonner tous ceux qui se sont disputés avec la victime d'un crime, on ne serait pas près d'en finir; et, cette fois de plus il n'est pas question de crime.

— Garçon, appelait brusquement Martial, ma tournée...

Grisonoy voulut protester, mais Pauillac ne lui en laissa pas le loisir:

— Laissez-le donc. Il a de l'argent...

— A défaut de talent, compléta Martial avec franchise.

Les amis du défunt

Jusqu'au soir, Grisonoy resta en compagnie des amis de Vigie; sans doute, il ne menait pas son enquête de façon orthodoxe, mais il n'en avait cure. Sans insister, par questions détournées, il se formait une opinion sur le mort et son entourage; ainsi espérait-il faire jaillir l'étincelle qui le guiderait vers la vérité; lorsqu'il quitta le café, il annonça son intention de revenir de temps à autre.

Une soirée consacrée à résumer ses observations, une brève visite à l'Identité judiciaire. Grisonoy ayant arrêté sa ligne de conduite, décida d'aller sans dévier jusqu'au bout de sa tâche. Il ne s'agissait pas d'abou-tir coûte que coûte, mais en évitant les impairs. Convoquer quelqu'un à la préfecture, le questionner avec minutie, un reporter l'apprendrait et ce serait l'échec de l'enquête. Aussi Grisonoy manœuvrait-il sans hâte maladroite et pratiquait-il ses recherches avec discrétion.

Chaque jour, il retrouvait le petit groupe des amis de Vigie; on lui posait des questions touchant son métier; il répondait avec bienveillance et sans se compromettre; puis on délaissait ce sujet pour se livrer à des discussions sur l'art, la peinture, la poésie. Grisonoy était parvenu de la sorte à pénétrer les caractères de chacun des anciens camarades de Vigie. Ils avaient pris en sympathie l'inspecteur; ils appréciaient ce compagnon aimable, enjoué, qui sollicitait volontiers un avis; ils avaient décidé de faire son éducation artistique, et Grisonoy, dont cela servait les projets, les suivait sans déplaisir sur leur terrain. Un jour, c'était à Pauillac qu'il présentait un tableau et le priait de lui en définir qualités et défauts; le lendemain, c'était de Chanterives qui lui enseignait, preuves à l'appui, les beautés du vers monosyllabique; à Martial, il montrait une eau-forte qu'il venait d'acheter.

Une huitaine se passa. Grisonoy en savait assez. Il se décidait à l'action.

Il était six heures du soir lorsque l'inspecteur, en quittant les bureaux de l'Identité judiciaire, arrêta sa résolution. Il devait se rendre boulevard Raspail. Dépassé le boulevard Montparnasse, il s'arrêtait devant un immeuble d'apparence cosue. L'ascenseur. Sixième étage; c'était la première fois qu'il venait chez Martial.

Une jolie femme ouvrit à son coup de sonnette; elle le dévisagea, interdite. Il se nomma. D'une pièce voisine, une voix se fit entendre:

— Comment? c'est vous, monsieur l'Inspecteur. Entrez donc.

Jérôme Martial apparut, toujours élégant dans un sobre vêtement d'intérieur. Il se tourna vers la jeune femme:

— L'inspecteur Grisonoy, dont je t'ai parlé et qui a été chargé de l'enquête sur la mort de Vigie. Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer fréquemment ces jours derniers. Puis à Grisonoy:

— Quel bon vent?... demandait-il laconique.

Un regard expressif du policier vers la femme:

— Madame Martial sans doute?

Et comme l'autre acquiesçait:

— Pourriez-vous me consacrer quelques instants seul à seul... Je ne vous dérange pas, j'espère?

Sans se préoccuper d'une réponse, Grisonoy avançait, soulevant la tenture qui masquait l'atelier. Martial habitait un appartement en rapports avec sa fortune et ses goûts; malheureusement, aux murs, des tableaux où s'écrasait sa signature faisaient tâche. Par une porte entrouverte, Grisonoy apercevait une petite pièce éclairée, la table mise. Il voulait en finir; volontairement, il avait choisi cette heure d'intimité.

Mme Martial s'était esquivée après un sourire contraint à l'adresse de l'inspecteur. Celui-ci se retourna, considérant son hôte. Sans gêne ni invite, il s'assit.

— Alors, monsieur Grisonoy, interrogea Martial avec enjouement, vous ne m'avez pas dit dans quel but vous étiez venu me surprendre chez moi?

— Monsieur Martial, répliquait l'inspecteur sur le même ton, il faut vous préparer à une surprise désagréable...

— Désagréable?... répéta l'autre.

— Certes. En peu de mots, voici la chose: j'ai la conviction que Vigie a été assassiné.

— Qu'est-ce que vous dites? s'exclama Martial, se dressant, les traits contractés.

— La stricte vérité.

— Et... Martial hésitait. Vous connaissez le... meurtrier?

— Je le connais.

Grisonoy attendait le réflexe de son compagnon; il fut déçu: Martial avait repris son empire sur soi-même. Il demanda, laconique:

— Qui?

L'inspecteur parut désireux d'élucider comme devant un problème trop ardu. Il pianota le bras du fauteuil sur quoi il était assis, répondit enfin:

— Je m'interroge, monsieur Martial. Je me demande si vous avez réellement saisi toute la portée de ma nouvelle.

— Comment l'entendez-vous? répliqua l'autre froidement.

— Permettez-moi une parenthèse. Dans l'affaire Vigie, les premiers enquêteurs sont partis d'une base fautive; le suicide était pour eux si évident qu'ils n'ont pas cherché plus loin. Comment! voilà un homme qui est aimé de chacun, sympathique à tous, même à sa concierge; on le trouve mort; pas traces de vol. Pour envisager l'idée d'un meurtre, d'un assassinat même, il faut délibérément nier les apparences. Admettant qu'on y songe, il devient nécessaire d'évoquer un criminel tellement odieux qu'involontairement on en arrive à l'écarter... Me suivez-vous?

— Fort bien, murmura Martial d'un ton neutre.

— Essayez de procéder comme moi-même. J'ai recréé le drame, vu Vigie devant son chevalet, en train de peindre. Il se tient debout, son pinceau dans la main gauche; il a déposé sa palette sur une commode

voisine; il se recule, il juge de son travail, de l'effet. Il prie celui qui est à ses côtés de lui fournir son avis. C'est un ami; sinon un ami, au moins une personne qu'il connaît bien... un homme, car une femme n'aurait pas eu le courage nécessaire pour achever... Et cet homme, froidement, sans hésitation, tire un revolver de sa poche; son bras ne tremble pas; il tue Vigie... Va-t-il s'enfuir, maintenant?... Non, il est environ quatre heures; le jour tombe; qu'on attende la nuit pour repasser devant la concierge. Peut-être ne l'a-t-elle pas aperçu tout à l'heure? En tout cas, il doit risquer la partie. Et, puisqu'il joue son va-tout, pourquoi ne pas organiser une mise en scène? Le revolver à portée de la main du mort; il en essuie les empreintes révélatrices, au contraire appuie les doigts du cadavre aux points qu'ils auraient dû occuper si Vigie s'était tué; les meubles sont disposés; tout est prêt... Ensuite, l'attente, l'attente aux côtés de celui qu'il vient d'assassiner... Pensez-vous que cet homme a des remords? Regrette-t-il son geste? Est-il venu dans cette intention? Nous ne le saurons jamais... Pourtant, il était armé, ne l'oubliez pas... Je crains fort qu'un jury ne réponde oui sur cette circonstance aggravante... Et pour atténuer son crime de quoi peut-il exciper?...

Grisoney s'était tu. Il regardait Martial d'un air presque interrogateur. Et celui-ci crispait son visage dans un pauvre ricanement.

— Pourquoi diable, monsieur l'Inspecteur, m'avez-vous pris pour confident?... Par hasard, croiriez-vous que je puis vous aider à découvrir sinon le criminel au moins le motif du crime?... Mille regrets!... Je ne sais rien... Cependant, il ne sera pas dit que je vous aurai refusé mon concours. Pour expliquer le crime, que d'explications. L'argent, l'amour, la vengeance...

Martial s'était planté devant l'inspecteur; il le dévisagea profondément avant de supposer:

— Et si Vigie s'était conduit comme le plus malhonnête des hommes? Vous me dites qu'il était sympathique. Ce sont souvent les plus innocents d'apparence qui commettent les pires vilénies. Il n'est pas impossible qu'un homme lui ait brusquement arraché son masque...

Sur la sellette

Grisoney était absolument immobile; mains posées à plat sur les genoux, il écoutait; rien sur son visage qui trahit ses pensées, Martial, avec un geste de défi, poursuivait:

— Supposez qu'un ami de Vigie ait commis jadis un... une indécrottable, que Vigie connût ce secret et qu'il ait songé à l'exploiter... Ce ne serait d'abord qu'un chantage moral, la tyrannie de celui qui prend plaisir à faire souffrir son prochain en l'accablant d'une fausse affection... Puis vient le jour où Vigie, seul au Maroc, démuné d'argent pour achever ce voyage auquel il a rêvé depuis longtemps, décide de profiter de ce qu'il sait... Vous me regardez, inspecteur; ai-je dit quelque chose d'extraordinaire?... Allons plus loin et vous constaterez avec moi que je n'exagère pas.

La voix de Martial avait pris une étrange exaltation, tandis qu'il continuait:

— Vous m'avez prié d'évoquer le drame avec vous tout à l'heure. Soit! Evoquons-le. Le criminel, cet homme que vous accusez, se trouve brusquement devant le gouffre. Du strict point de vue légal, certes, il ne risque rien

Mais la bêtise humaine, monsieur Grisonoy, qu'en faites-vous?... Le chantage terrifie cet homme; il craint pour son existence sociale, pour son ménage. Il paye; il expédie à Vigie la rançon exigée pour prix de son silence. Il espère encore même; peut-être Vigie n'a-t-il cédé qu'à un passager besoin d'argent... Allons donc! les dernières illusions s'envolent le soir du retour de celui qu'il appelait son ami. De nouveau il doit payer. Payer encore, payer toujours, contre des promesses qui ne sont pas tenues...

Martial se passa la main sur le front.

— Un jour, la tension entre les deux amis, devenus adversaires, amène une querelle pour une futilité, aux yeux des camarades, bagatelle; en réalité, la brouille...

« Les jours passent. Vigie pour un temps ne bouge pas, mais comment résister à l'attrait de l'arme qu'il détient? Derechef, l'homme est menacé; alors, il décide d'aller trouver le misérable, d'en finir... Oh! détrompez-vous. Il ne veut que la restitution des originaux des preuves détenues par Vigie. Il est prêt à payer la forte somme; mais que ce cauchemar finisse. Hélas! le maître chanteur est là devant son tableau, ainsi que vous le recréez tout à l'heure. Il a le dos tourné au solliciteur. Il parle avec froideur, sans bouger. Deux petits mots: « Je refuse. » La colère! Avant d'avoir réfléchi, le geste est accompli... »

« Et n'avez-vous pas pensé, inspecteur, qu'un vol a pu avoir lieu sans que vous en retrouviez trace? N'est-il pas naturel ensuite que le... criminel ait tout mis en œuvre pour sauver sa tête... Ah! oui, Vigie était un chic type! conclut Martial avec mépris. »

Grisoney s'était levé; il marchait de long en large dans la pièce, suivi du regard par le peintre qui étudiait chacun de ses mouvements comme le fauve les gestes du rabatteur qui le ramène vers le piège. L'inspecteur déclara:

— Eh! oui, voilà un motif plausible!... Mais pourquoi s'être soustrait aux responsabilités?... Ce sera bien mal interprété.

Il avait articulé avec lenteur les derniers mots, appuyant sur le futur. Martial, sur-le-champ, releva le gant:

— Comment cela pourrait-il l'être? Vous savez comme moi qu'il n'y a pas eu de témoin... En auriez-vous trouvé par hasard?

L'ironie du ton contrastait avec l'angoisse apparue sur le visage de Martial. Grisonoy secoua la tête:

— Non, pas de témoin nouveau... Pas précisément. Toutefois, dans votre généreuse plaidoirie en faveur de l'inconnu, vous avez, n'est-ce pas, fait nombre de suppositions? Que

diriez-vous maintenant si vous appreniez que notre criminel a, par négligence, posé son doigt sur le tableau que peignait Vigie?... Que cette empreinte, à quoi l'on avait prêté nulle attention — puisque le suicide semblait certain — un policier l'ait remarquée plus tard et tout à fait par hasard?... Admettez que ce policier, d'un naturel curieux par définition, soit parvenu à parcourir le cercle des relations du mort et, mieux encore, ait obtenu de chacun d'eux, à leur insu, leurs empreintes digitales?... Imaginez spécialement qu'un ancien ami de Vigie ait, sans y prendre garde, appliqué son pouce sur le verre recouvrant l'eau-forte que lui soumettait ce policier...

Martial dévisageait Grisonoy sans parler; le rythme de sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec force décelait son trouble. Enfin, il ricana:

— Stupide!... Je n'ai plus mis les pieds chez Vigie depuis son retour du Maroc. Notre dispute a eu lieu au café...

— Mais l'empreinte?...

— Avant son départ, je me rendais fréquemment chez lui; sans doute ai-je par mégarde posé mon doigt sur un tableau encore frais...

— Tellement frais, qu'il le peignait encore au moment où il fut tué!...

— La belle preuve!... Ignorez-vous que souvent le peintre s'y reprend à plusieurs fois pour achever une toile?... Tenez, en voici une — il désignait le mur — je l'ai commencée depuis six mois; elle n'est pas finie; et j'y ai travaillé aujourd'hui.

Grisoney plantait son regard profondément dans celui de Martial; avec une gravité lourde de sens, il insista:

— Vous maintenez n'avoir pas vu Vigie à son atelier depuis son retour du Maroc?

Martial parut s'interroger; il mordillait sa lèvre inférieure, passa dessus le bout de sa langue afin d'en mouiller la sécheresse, puis, brusquement:

— Absolument! affirma-t-il.

Alors, Grisonoy, saisissant dans sa poche un objet qui fit entendre un tintement de métal, articula d'une voix monotone:

— La toile que peignait Vigie au moment où il fut tué représentait deux jeunes danseurs... des chleus, une des attractions de Marrakech...

ROGER-FRANCIS DIDELOT

— o —

Le premier wagon de chemin de fer système Pullman a été construit en 1859.

Les métaux dit précieux comprennent l'or, le platine et l'argent; quelques savants ajoutent également le mercure à cette courte liste.

Au berceau du savoureux...

(Suite de la page 5)

pâte en « i » ne se doute pas de toute la main-d'œuvre qu'il a fallu pour lui fournir son plat de prédilection; il y a même des gens pour croire naïvement que le macaroni pousse dans les champs et qu'il se récolte comme une simple céréale. A la vérité, une notable part de ses éléments provient des champs sous forme de bon blé, mais que d'autres choses n'a-t-il pas fallu lui incorporer pour lui donner toute sa saveur!

Enfin, il est un point digne de remarque, c'est que l'Acte du 22 juin

1933, numéro 874, passé en Italie, assure aux consommateurs un produit de premier ordre et que ne vient amoindrir aucune matière inutile ou surtout nuisible. Cet acte prohibe même l'emploi de matières colorantes, même inoffensives.

Conclusion: mangeons du macaroni, c'est une nourriture saine et qui se digère facilement; d'autre part, puisque le Canada se lance dans cette fabrication, ce sera l'excellente manière d'aider au développement de cette industrie nouvelle.

LEVEZ-VOUS TOUT GUILLERET

Soyez robuste. Plus de fatigue le matin—plus de journées mornes

Votre foie est la base de votre santé—c'est comme une grande cuisine ou un atelier qui se trouve dans votre corps, et c'est de lui que dépendent la nutrition, la purification du sang et l'élimination naturelle des déchets organiques. Vous n'aurez plus de fatigue matinale, de journées tristes et moroses, si votre foie fonctionne bien grâce aux Fruit-a-tives. Cette combinaison d'extraits de jus de fruits, d'herbes et de toniques, produite par un docteur canadien renommé, fortifie le foie—le centre essentiel de la santé—et assure le fonctionnement naturel de l'estomac, des reins, des intestins et de la peau. Vous devenez plus fort, vous êtes plus gai, vous dormez mieux et vous vous réveillez frais et dispos. Refusez les succédanés. 25c. et 50c. Chez tous les pharmaciens. Essayez-les.

FRUIT-A-TIVES POUR LE FOIE

"MAMAN, JE NE VEUX PAS JOUER!"

Vos petits traînent-ils parfois à la maison quand ils devraient jouer au dehors? Vous savez la cause: la constipation, mais vous hésitez, avec raison, à leur donner des laxatifs violents, répugnants, qui font souvent plus de tort que de bien à leur organisme délicat. Le laxatif qui tout enfant requiert occasionnellement, sans secousse, provoquant une action douce et naturelle. C'est l'une des raisons qui devraient vous faire adopter Feen-a-mint, le délicieux laxatif-gomme à mâcher. Feen-a-mint est différent d'apparence, différent de goût; il se prend différemment, et c'est pourquoi il agit différemment. Pas de coliques, de dérangement d'estomac, de sommeil interrompu. Agit doucement. Les enfants aiment Feen-a-mint. Pas de goût de remède. Donnez-le aussi aux autres membres de la famille. 20c. chez les pharmaciens; grosse boîte de famille, 35c. Demandez par lettre un échantillon GRATUIT au Dépt. DD-18 Feen-a-mint, Toronto.

18F

Après la souffrance la joie de vivre



Pauvre ou riche, chacun a le droit et doit avoir le pouvoir de soulager ses misères ou ses souffrances; le pouvoir de vivre et de goûter la vie. Mais il faut chercher à trouver ce soulagement; il faut profiter de l'expérience de ceux qui ont été assez heureux pour le trouver, et suivre leur exemple. Madame Lebel, du Cap de la Madeleine, a éprouvé les souffrances qui persistent après la naissance de son enfant, et la joie de vivre lorsque ces souffrances furent supprimées grâce aux Pilules FEMOL. Voici ce qu'elle nous écrivait:

"Après la naissance de mon enfant, je me sentais continuellement très souffrante et complètement épuisée. Un jour, je remarquai l'annonce des pilules Fémol et les louanges qu'on en faisait et je décidai de faire l'essai de ces pilules. Quelle ne fut pas ma joie en constatant, après avoir pris deux boîtes, que mes douleurs diminuaient. Je continuai le traitement pendant un mois et me devins parfaitement moi-même; plus de douleurs et plus d'épuisement. Mme Louis LEBEL.

Notre brochure médicale vous sera adressée gratuitement sur demande. Institut CAZO — Dépt. S No 60 Place Royale — Montréal

POINTS NOIRS

Les points noirs se dissolvent et disparaissent littéralement par cette méthode unique, simple et sûre. Achetez chez n'importe quel pharmacien deux onces de peroxine en poudre, saupoudrez-en un linge mouillé d'eau chaude et frictionnez doucement la figure — tous les points noirs disparaîtront. Ayez un teint de Hollywood.



LOUIS-JOSEPH PAPINEAU
(1786-1871).

Mille et une questions d'Histoire

Courrier Historique

Sous la direction de ROBERT PREVOST

Adresses toutes vos communications à :
MILLE ET UNE QUESTIONS D'HISTOIRE
Robert Prevost, 11861, rue Pasteur
(Bordeaux) Montréal, P.Q.

Q — Qui a dit : « Je voudrais bien voir l'article du testament de notre père Adam qui donne aux souverains d'Espagne et du Portugal à eux seuls l'Amérique tout entière ! »

HÉRITIER

R — C'est à François Ier que l'on doit ce mot historique.

Depuis les découvertes faites par Verrazzano, aucun voyage d'exploration n'avait été fait par les Français dans l'Amérique du Nord, et François Ier était toujours de plus en plus intrigué de ce que les Espagnols prétendaient être à eux seuls les maîtres du Nouveau-Monde.

A cette époque, Jacques Cartier était grand ami de Philippe de Chabot, amiral de France, et il désirait vivement de pouvoir continuer les explorations de Verrazzano, afin de contribuer ainsi à étendre le royaume de Dieu.

Aussitôt la paix de Cambrai signée, il écrivit donc à Philippe de Chabot, lui offrant de compléter l'entreprise de Verrazzano au compte du roi.

L'amiral lui répondit qu'il prenait sa demande en très sérieuse considération et qu'il n'attendait que le moment favorable pour donner suite au projet.

Or, on raconte qu'un jour, s'entretenant avec l'amiral de son ancien projet de découverte et de l'opposition qui lui était toujours faite par les souverains de l'Espagne et du Portugal, le roi s'anima tout à coup et dit sur un ton de défi : « Eh quoi ! ils se partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère ! Je voudrais bien voir l'article du testament de notre père Adam qui leur donne à eux seuls ce bel héritage ! Si je connaissais un capitaine assez habile pour tenter cette aventure, ajouta-t-il, je l'envairais tout de suite explorer l'intérieur de ce vaste pays ! »

Saisissant aussitôt l'occasion, l'amiral lui dit qu'il connaissait un homme de mer très instruit et très expérimenté, et bien capable de conduire une telle expédition. « Eh bien ! ajouta François Ier, faites-le venir ! » C'est ainsi que Cartier fut lancé vers la découverte de notre pays.

Q — Quel fut le premier miracle accompli à Sainte-Anne-de-Beaupré ?

GUÉRI

R — Sainte-Anne-de-Beaupré est un lieu de pèlerinage vraiment national. Aussi, est-ce depuis 1658 que les miracles s'y réalisent.

C'est un nommé Louis Guimont qui fut le premier miraculé de Sainte-Anne. Originaire du Perche et fils de François Guimont et de Jeanne de Launay, Louis Guimont fut parmi les premiers colons de la côte de Beau-pré. Voici dans quelles circonstances il obtint sa guérison.

En 1658, on commençait la construction de la première église de Sainte-Anne-de-Beaupré. Louis Guimont, étant atteint d'une grave affection aux reins qui menaçait ses jours, mit, par dévotion, trois pierres dans les fondations de l'église. On rapporte qu'il fut guéri sur-le-champ.

Trois ans plus tard, le 18 juin 1661, Guimont tomba entre les mains des Iroquois qui l'assommèrent à coups de bâtons et de barres de fer. Les barbares, le voyant prier, même après lui avoir coupé les lèvres, lui arrachèrent le cœur de la poitrine et le lui jetèrent au visage.

Q — Où fut imprimé le premier livre au Canada ?

LIBRAIRE

R — C'est le *Catéchisme du diocèse de Sens* par Monseigneur Jean-Joseph Languet, Archevêque de Sens, qui fut le premier volume imprimé au pays. C'est en 1765 qu'il fut publié par Brown et Gilmore.

L'auteur, né à Dijon le 25 août 1677, a publié plusieurs ouvrages religieux qui furent bien connus. Les copies authentiques de l'édition originale du premier volume imprimé au Canada sont aujourd'hui d'une excessive rareté ; le fait est qu'on n'en connaît que quatre ou cinq, malgré que deux mille sortirent des presses de Brown et Gilmore.

L'évêque de Québec fit faire une nouvelle édition du *Catéchisme* dès l'année suivante, et elle est maintenant aussi rare que la première.

Q — La coutume qu'on a de faire surmonter le clocher de nos églises d'un coq gaulois est-elle d'origine canadienne ?

GAULOIS

R — Il est une chose certaine : cette coutume n'est pas d'origine canadienne, car on la pratiquait en France même avant que Jacques Cartier eût révélé au vieux monde l'existence de notre pays.

La France elle-même ne fut pas la première à l'adopter, car on trouve de ces coqs sur le clocher des vieilles églises d'Allemagne, d'Espagne, de Belgique, de Hollande, etc.

Le coq que l'on place ainsi sur nos clochers est l'emblème du prédicateur.

Q — Croyez-vous qu'il existe bien des documents signés par Champlain, dans nos archives ?

SAMUEL

R — Hélas, non ! On serait en effet porté à croire que Champlain a dû signer bien des actes de naissances, mariages et sépultures, aux registres paroissiaux de la ville de Québec. Mais ces registres que l'on rédigeait avec tant de soin, disparurent dans l'incendie de la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, le 15 juin 1640. D'autres actes, en rapport avec certaines concessions de seigneuries, qui devraient porter la signature du Père de la Nouvelle-France, sont aussi disparus.

Nous ne connaissons l'existence que d'un seul document signé par Champlain, et ce document, notre ville a l'honneur de le posséder. Il se trouve, en effet, à la « Collection Gagnon », département des livres canadiens de la bibliothèque de Montréal. Il faisait partie autrefois de la collection d'autographes du bibliophile canadien Philéas Gagnon, qui se l'était procuré lors de la vente de la bibliothèque de M. Gerald E. Hart, à Boston, en 1890.

LIONEL CONACHER

(Suite de la page 20)

Voilà encore un jeu auquel il ne s'adonna que dans ses moments de loisir.

L'amour du jeu

L'amour du jeu a fait de Conacher le grand athlète qu'il est. Après une saison besogneuse, soit dans le hockey, la boxe, le football, le baseball, etc., Lionel Conacher ne pensa jamais à se reposer. Après une seconde de réflexion, Connie passait d'un sport à un autre. Et cette tenue d'athlète, il l'a gardée durant des années. Lionel s'illustra dans les sports dès l'âge de quinze ans. Et vingt ans plus tard, soit à l'âge de trente-cinq ans, on le voit encore célèbre et efficace équilibriste. Durant vingt ans, il s'est exercé à tous les sports, il a pris part à toutes les matches comme vedette. Né à Toronto, ce fut naturellement dans cette ville qu'il connut le plus de gloire dans plusieurs sports, mais si l'on ne s'en tient qu'au hockey, Conacher se fit valoir en d'autres pays. Sa renommée est internationale et particulièrement en Amérique sa valeur athlétique est partout reconnue.

Physique extraordinaire

Pour parvenir à tant de gloire sportive et pour s'adonner à tous les sports douze mois par année, nul doute que Conacher soit doué d'un physique extraordinaire. Mesurant six pieds et deux pouces et pesant environ 205 livres, il fut un athlète parfait, aux ressources incalculables. Il s'est livré aux plus durs sports et n'a jamais flanché. Naturellement, il fut blessé à plus d'une reprise, mais il est revenu plus fort que jamais. Fractures, coupures, dislocations n'ont pas suffi à le ralentir. Certes, les vieilles jambes ne conservent pas leur efficacité éternellement, et Conacher pour un, eut à en souffrir au cours des dernières années, mais ce fut le moment où le grand athlète mit toute son expérience à l'épreuve. Conacher, considéré vieil athlète, est encore solide et sait encore dominer malgré la poussée de rivaux plus jeunes.

Vedette de hockey

C'est principalement dans le hockey que Conacher a conquis les plus beaux lauriers depuis quelques années. Comme amateur, il fut le roi. Comme professionnel, ses débuts furent ternes pour la bonne raison qu'il fut forcé de s'aligner avec des équipes de deuxième ordre, avec l'*Americain*, le *Philadelphia*, le *Pittsburgh*, par exemple. Mais même dans la désastreuse tenue de ces clubs, Connie se distingua. En 1933, l'on considéra dans la ligue de hockey Nationale, Lionel Conacher comme joueur *fini*. Gorman, qui était alors pilote des *Eperviers* de Chicago, en fit son protégé. Tracassé par des maux de genou, Conacher tint son poste sans

peur et sans reproche, et son jeu magnifique permit au Chicago de gagner la Coupe Stanley. Avec le congé de Gorman, à Chicago, Conacher suivit son pilote et s'en vint aux *Maroons*. Le succès ne s'arrêta pas là, car une année plus tard, de nouveau la bonne paire Conacher et Gorman apporta au club anglais local son deuxième championnat mondial. Encore, l'hiver dernier, Conacher fit une vaillante lutte, tint les *Maroons* dans la course et brilla à tel point qu'il conquist un poste dans le club d'étoiles. Puis l'on apprend sa retraite. Perte énorme que fait le sport en général, mais cette retraite, Conacher l'a bien méritée et nous lui souhaitons le plus grand succès dans ses futures entreprises.

Autres sports, autres lauriers

Si l'on retourne plus loin en arrière, on constate que Lionel Conacher fut aussi proclamé le meilleur joueur de baseball amateur du Canada. Il figura même dans la ligue Internationale, sur l'alignement des *Leafs* de Toronto. Connie cessa cependant ses activités de baseball professionnel pour avoir plus de temps dans les domaines de la lutte et de la boxe. Conacher fut champion poids-lourd amateur dans le pugilisme. Il livra plus de 80 combats et n'en perdit pas un seul. Et quand Jack Dempsey fit une tournée d'exhibition à Toronto, vers 1926, Connie ne refusa pas de lui faire face. Il surprit même le champion par son habileté. Par malheur, Connie eut l'audace de tapocher le nez de Dempsey un peu rudement au quatrième round et ce dernier se fâcha et remit le change à Conacher, doublement, mais il ne le mit pas hors de combat, Conacher fut aussi lutteur professionnel, livrant d'importants combats dans les principales villes du Canada et du nord des États-Unis.

Endurance phénoménale

Conacher fut l'un des plus grands joueurs de crosse au pays. Au football, il n'a pas eu son égal.

Certains athlètes brillent dans quelques sports mais Connie a brillé dans dix ou douze. Qui mieux que lui est doué d'une endurance supérieure ? Nous n'en connaissons pas. Le « Big Train » fut habile à donner des coups et davantage à en recevoir, car si vous êtes une célébrité, vous êtes visé ; vous avez tous les rivaux à vos trousses. Conacher a surmonté tous ces obstacles malgré la rudesse du hockey, du football, de la crosse, de la lutte et de la boxe. Les États-Unis vantent l'Indien Jim Thorpe comme ayant été le plus grand athlète de tous les temps, mais les chroniqueurs sportifs qui sont au courant des exploits et de la valeur de Conacher, n'hésitent pas à proclamer ce dernier : le plus grand athlète contemporain. Et cet honneur revient à un Canadien.



CŒUR FIDÈLE

(Suite de la page 37)

Au secours ! mon enfant se meurt ! mon enfant est mort !

A ces cris, une grande rumeur répondit, se propageant par toute la ruche fourmillante des "diggers".

Ceux qui ne s'étaient pas encore arrachés au sommeil pour affronter les fatigues du soleil torride et du plus pénible labeur, entr'ouvrirent précipitamment leurs tentes et accoururent demi-vêtus.

Les mineurs déjà à la besogne suivirent de près, et bientôt une foule compacte envahit les abords de la tente, désireuse de pénétrer dans cette retraite dont William Gardner avait su jusqu'alors écarter les curieux.

A la tête de ces hommes venait un policeman, vêtu à la manière des mineurs, dans la fantaisie des uniformes de parade, mais son bâton et sa ceinture abondamment pourvue d'armes solides indiquaient suffisamment ses attributions.

L'homme de police s'adressa à celui dont les appels désespérés avaient causé tout ce tumulte et lui demanda impérieusement :

— Que se passe-t-il chez vous, William Gardner, un grand malheur m'arrive...

— Qu'y a-t-il ? interrogeaient plusieurs voix qu'une impatiente curiosité rendaient tremblantes.

— Mon enfant bien-aimé, mon petit Réginald, est à l'agonie !

Cette nuit, la fièvre l'a saisi soudainement, et maintenant, il est sans connaissance.

Mon camarade et moi, nous avons fait tout ce que nous savions, tout ce que nous pouvions !

Venez à mon aide ! Donnez-moi un conseil, mes chers amis.

Que faut-il faire ?

De grosses larmes coulaient sur les joues hâlées du pauvre homme tandis qu'il parlait...

Dans toute autre circonstance, en présence d'un accident, si tragique fût-il, les "diggers", absorbés par la pensée du gain quotidien, ne se seraient même pas dérangés de leur travail.

Que de fois on avait vu des mineurs, tandis qu'ils longeaient le bord des crevasses profondes où l'on arrache le diamant à la terre, faire un faux pas et tomber au fond, broyés sans qu'une seule voix répondit à leur râle d'agonie.

Mais ici le sentiment qui faisait affluer la foule des "diggers" vers la tente de Gardner c'était une ardente curiosité que surexcitaient depuis bien longtemps les attitudes réservées de Gardner, sa vie décente, si différente du sans gêne et du débraillé des autres habitants du campement.

— Entrons ! cria-t-on de toutes parts.

Et ce fut dans la tente une véritable invasion que William Gardner ne cherchait nullement à empêcher.

Deux peaux de léopards magnifiques, dont la conquête attestait la vaillance et le coup d'oeil du mystérieux Gardner et de son non moins énigmatique compagnon le Faucon, composaient la couche des deux hommes.

Un trou était creusé vers l'entrée pour le feu nécessaire à la cuisson des aliments.

Deux coffres contenaient les vêtements et sans doute le produit des fouilles des habitants de la tente.

Des ustensiles de ménage, des armes disposés long des murs de toile attestaient l'ordre de Gardner et de son camarade.

Mais l'objet qui frappait l'attention, qui fixait plus particulièrement les regards curieux des survenants, c'était, au milieu de la tente, entre les deux couchettes des hommes, bien à portée de la main de Gardner, une sorte de boîte oblongue qui avait dû servir autrefois à serrer des vêtements et qui maintenant s'était transformée en un lit, lit bien primitif, dans lequel était étendu un petit garçon.

La délicatesse des traits du petit être, qui pouvait bien avoir de six à sept ans et les traits de son beau visage accusaient les stigmates de mort prochaine qui s'y lisaient trop clairement : la pâleur atroce des joues, la "cernure" violette des pauvres yeux battus par la fièvre, les narines pincées...

Au chevet de ce lit improvisé, un homme de haute taille, assez semblable à William Gardner par la stature, le costume et la façon de porter les cheveux longs à la manière des "diggers", restait agenouillé, épiait sur le visage du petit moribond un tremblement des paupières, un mouvement des narines, un souffle, des lèvres.

A la vue de la foule qui encombra la tente, l'homme se releva avec étonnement.

Au milieu de sa face aux traits fortement accentués, les yeux de cet homme brillaient très durs, impérieux.

Ils étaient fixes comme ceux des oiseaux de proie, de là, sans doute son surnom : le Faucon.

Cependant le "policeman" s'était approché du lit et penché sur le petit être.

— Cet enfant est mort, prononça-t-il non sans émotion.

— Mort ! master James ! vous dites qu'il est mort ? s'écria le malheureux Gardner, qui fou de douleur, écarta brusquement les assistants, vint s'agenouiller à son tour auprès de la couchette et écarta les couvertures pour étreindre les petites mains crispées de l'enfant.

Mais tandis que ses doigts tremblants ne pouvaient parvenir à découvrir le corps, le Faucon avait déjà dégagé la place du cœur du garçonnet, où son oreille s'appliqua durant quelques instants.

— Pardon, master James ! déclara-t-il, le petit Réginald respire encore !

William Gardner pressa convulsivement les mains brûlantes du petit garçon.

— Il vit ! il vit ! répétait-il avec exaltation.

Oh ! s'il se trouvait ici un médecin, quelqu'un qui connût les symptômes des maladies et leurs remèdes.

Un médecin ! un médecin ! il sauverait Réginald !

Il se produisit dans l'assistance un murmure de sympathie involontaire pour cette douleur si vraie, si poignante, si facile à concevoir, même pour les âmes desséchées des chercheurs de diamants.

Malheureusement aucune voix ne répondit à l'appel désespéré de Gardner.

Les "diggers", tout absorbés par la pensée de se faire dans l'avenir une vie heureuse n'avaient point de préoccupations pour les nécessités du présent, et aucun d'entre eux ne s'était jamais inquiété, ni de la présence d'un médecin, ni de l'existence d'un dépôt de remèdes.

(A suivre dans le prochain numéro)

Mes Recettes de Cuisine

PAR M^{me} ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et Directrice de l'Institut Ménager du magazine LE SAMEDI et de la REVUE POPULAIRE

Charlotte russe à la rhubarbe

- 1 1/2 cuillerée à table de gélatine
- 3/4 tasse d'eau froide
- 1 tasse de confiture de rhubarbe
- 1 tasse de crème
- 1/2 tasse de sucre
- Doigts de dames

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide, puis l'ajouter à la confiture de rhubarbe chaude, pour la dissoudre. Faire refroidir. — Battre 1 tasse de crème et le sucrer avec 1/2 tasse de sucre. (Si la confiture est bien sucrée, on peut se dispenser du sucre.) Ajouter la crème à la rhubarbe, et en remplir un moule garni de doigts de dames. — Mettre prendre au frais. (La recette des doigts de dames a paru dans le numéro du 17 avril dernier.)

Marmelade de rhubarbe et d'ananas

Peler un ananas et le couper en petits morceaux. Laver de la rhubarbe et la couper en morceaux d'un pouce. Si elle est jeune, il n'est pas nécessaire de la peler. Pour chaque livre de fruit, ajouter 3/4 livre de sucre. Mêler le tout, laisser reposer, et quand le sucre est fondu, faire cuire à peu près 1/2 heure. (Si l'on aime la confiture plus épaisse, on peut prolonger la cuisson.) Mettre dans des bocaux stérilisés, et quand la confiture est refroidie, couvrir de paraffine et bien fermer.



FILETS DE SOLES AUX CHAMPIGNONS

(On trouvera cette recette dans le recueil de recettes de cuisine du Shortening Bijou.)

Pouding à la rhubarbe

- 1 tasse de sucre
- 4 tasses de rhubarbe
- 3 cuil. à thé de poudre à pâte
- 1 1/2 tasse de farine
- 3/4 tasse de lait
- 1 œuf
- 1/2 tasse de sucre
- 2 cuillerées à table de beurre

Défaire le beurre en crème, et ajouter 1/2 tasse de sucre graduellement, puis l'œuf. Battre quelques minutes. Tamiser la farine avec la poudre, et l'ajouter au premier mélange en alternant avec le lait. Continuer à battre. — Dans un plat à pouding, mettre la rhubarbe et 1 tasse de sucre, et verser la pâte dessus. Faire cuire à 350°, environ 3/4 d'heure. Servir avec une sauce à la vanille ou de la crème douce. On peut faire cuire ce pouding dans des petits moules individuels.

Tarte à la rhubarbe

- 1 œuf
- 3 cuil. à table de farine
- 3/4 tasse de sucre
- 3 tasses de rhubarbe

Battre l'œuf avec la farine et le sucre, et ajouter la rhubarbe coupée en petits bouts. Bien mélanger le tout, et en couvrir une assiette recouverte de pâte brisée. Etendre de nouveau de la pâte coupée en petites bandes de 1/4 de pouce. (Placer ces bandes en carrelage.) Terminer en étendant une autre bande sur le bord de l'assiette. — Cuire à four chaud 450°, durant 10 minutes, et terminer la cuisson à 350°.



A COSTA-RICA il y a des mouches lumineuses qui répandent assez de lumière pour qu'il soit possible de lire un journal à leur clarté.

LA saccharine que l'on extrait du charbon de terre est trois cents fois plus sucrée que le sucre lui-même.

LES accidents d'autos aux Etats-Unis sont dûs, pour un cinquième, à la vue défectueuse des chauffeurs.

L'ENDROIT du globe où commencent les journées avant tout autre point à la surface de la terre est "East Cape" dans la partie la plus extrême de l'est de la Sibérie.

LES mongols n'enterrent jamais leurs morts; ils sont convaincus que les mauvais esprits s'en emparent et ils ne veulent pas les conserver en quelque sorte à proximité de leur demeure.

LES feuilles des végétaux sont vertes parce qu'elles renferment un principe chimique appelé chlorophylle qui absorbe les rayons rouges et réfléchissent les bleus et les jaunes. Le mélange de ces deux dernières couleurs donne le vert.

EN Angleterre, les femmes ne furent pas admises à jouer au théâtre jusqu'à l'époque de la Restauration. Miss Coleman qui joua en 1656 fut probablement la première actrice en ce pays.

ON considère généralement la banane comme un fruit; en réalité c'est un légume.

LE poids du sang dans le corps humain est environ le douzième du poids de ce corps et, à chaque pulsation du cœur, dix livres de sang sont envoyées à travers les veines et les artères.

LA tour penchée de Pise a une hauteur de 179 pieds et son sommet est à treize pieds en dehors de la ligne verticale.

LE cheval occupe le cinquième rang parmi les animaux pour l'intelligence.

QUAND une personne téléphone de New-York à Los Angeles, sa voix parcourt un réseau de fils dont le poids total est de trois millions de livres.

DES hommes de science ont calculé que la pression, au centre de la terre, doit être de deux mille huit cents tonnes au pouce carré.

LE sel d'Epsom qui est un purgatif efficace pour les hommes est un poison violent pour les sauterelles; deux professeurs de l'Université d'Oklahoma qui ont découvert ce fait l'ont utilisé pour fabriquer un poison à sauterelles dont les effets sont certains. Ils préparent un mélange de bran de scie, de mélasse et de sel d'Epsom qui attire ces insectes et les détruit sûrement.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ETRANGES — Par Pascal Boivin, artiste canadien

Dans L'HÔPITAL

DE MIDDLESEX, LONDRES, LES MÉDECINS SOIGNENT UNE ENFANT DE SEPT ANS QUI SEMBLE SE TRANSFORMER EN OISEAU; SON NEZ A PRIS LA FORME D'UN BEC ET L'ENFANT SAUTILLE EN AGITANT LES BRAS COMME DES AILES.



La MONNAIE

DE L'ÎLE DE YAP (PHILIPPINES) EST FAITE DE PIERRE; CERTAINES PIÈCES ONT JUSQU'À 12 PIEDS DE DIAMÈTRE, ET PÈSENT PLUSIEURS TONNES.



La DIRECTION

DES POSTES DE RANGOON, BIRMANIE, VIENT DE FAIRE SAVOIR AU PUBLIC QU'IL EST DÉSORMAIS DÉFENDU D'ENVOYER, PAR COLIS POSTA, LA TÊTE D'UN ENNEMI TUÉ PAR VENDETTA À LA FAMILLE DE CELUI-CI.



Tous droits réservés, LE SAMEDI

DES amateurs ont réussi de très belles photos transparentes en les imprimant sur du papier "Cellophane" sensibilisé.

L'ELECTRICITE produite, pour ses propres besoins, par le grand paquebot français "Normandie" suffirait à alimenter six millions de lampes électriques d'intensité moyenne.

TUER les petits oiseaux, c'est tuer l'agriculture. Un de ces oiseaux absorbe environ cinquante chenilles par jour, soit 250 pour une nichée de cinq oiseaux, ce qui fait 7.500 chenilles par mois. Or, chacune de ces chenilles absorbe elle-même un poids de nourriture égal à son propre poids et les 7.500 chenilles mentionnées auraient ainsi gâté 225.000 fruits en un mois. Estimons ces fruits à un minimum d'un sou chaque, cela représente tout de même 2500 dollars. Protégeons les oiseaux.

LA mouche diosophile mâle danse en exécutant une marche en demi cercle, en même temps qu'elle fait des mouvements variés avec ses ailes.

LES insectes lumineux appelés "élatérides" qui se réunissent par millions sur certains arbres dans les forêts, au bord du golfe du Mexique, produisent simultanément leurs éclats lumineux comme s'ils obéissaient à un signal donné.

NOUS nous croyons sensibles et cependant nous ne sentirions aucunement le poids d'un fil de soie très léger et ne pesant qu'un quart de milligramme, soit le cent vingt-cinq millièmes d'une once; une vrille de vigne est beaucoup plus sensible car elle est légèrement entraînée par ce faible poids.

UN genre d'insectes, les "Dermeestres" peuvent percer, en quatre heures de temps, une feuille de plomb épaisses de près de deux pouces.

EN Afrique il y a une variété d'hippopotame nain qui est à peu près de la grosseur d'un gros chien et pèse deux cents livres. Un hippotame de poche...

A DACHKESSAN, dans le Caucase, on vient de découvrir un nouveau gisement de minerai de fer qui est évalué à une centaine de millions de tonnes.

L'EST du Bengale, aux Indes, est l'endroit le plus pluvieux de la terre entière; on y enregistre une moyenne de 429 pouces de pluie par an.

LES automobilistes paient une somme globale d'un milliard chaque année comme taxes aux Etats-Unis.

LA baleine bleue des mers antarctiques peut atteindre une longueur de cent pieds; c'est le plus gros animal actuellement en existence sur le globe.

LE gouvernail seul du "Queen Mary" pèse cent tonnes.

Lisez le Magazine de Vues Animées

LE FILM

Vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.



52 pages de texte et de photos... Un beau roman d'amour, de magnifiques photos des plus célèbres vedettes françaises et américaines.

En vente dans tous les dépôts
de journaux, 10c

~~~~~  
*Remplissez le coupon d'abonnement*  
~~~~~

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

VOYAGES
 CONTE *Humour*
 Mots-croisés
 PEINTURE *Beauté*
 musique **MODE**
 Nouvelles *canadiennes*
CINÉMA
 POÉSIES
 actualités *Feuilleton*
SCIENCES *Cuisine*
 HISTOIRE
 LITTÉRATURE
ROMANS
 HYGIÈNE
 TRICOT

POUR TOUS LES GOÛTS

Nos TROIS magazines : LE SAMEDI,
 LA REVUE POPULAIRE et LE FILM
 ont de quoi plaire à tous les goûts. Tirés
 à plus de 220,000 exemplaires par mois,
 ils sont lus par 750,000 lecteurs et lectrices
 de tous les milieux et de tous les âges.

*romans
d'amour*

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS
 magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom Adresse

Ville Comté Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée,

975, rue de Bullion,

Montréal, Canada

LES PUBLICATIONS
 POIRIER, BESSETTE
 & CIE, LIMITÉE
 975, rue de Bullion
 Montréal, P. Q.